

Ulrike Meinhof derniers textes

Ulrike Meinhof



June 1976

Table des matières

French Translation	5
[Table of Contents]	6
Introduction	7
Jan Raspe sur la mort d’Ulrike Meinhof	8
le 11 mai 1976	8
Fragment sur la structure du groupe	9
Deux lettres à Hanna Krabbe	11
le 19 mars 1976	11
le 23 mars 1976	12
Lettre aux prisonniers à Hambourg	14
le 13 avril 1976	14
Extrait de la déclaration des prisonniers au procès de Stammheim	16
janvier 1976	16
Conception Andreas/Ulrike pour le procès à Düsseldorf	24
Conception Andreas/Ulrike pour un autre procès	26
fin avril 1976	26
Concernant les effets de l’isolation dans une aile morte	29
Extraits de lettres à ses avocats sur l’isolation dans une aile morte	30
Déclaration au procès par rapport à la libération d’Andreas	32
la tactique de la guerre psychologique	35
la dialectique de révolution et contre-révolution	37
Interview avec l’hebdomadaire Der Spiegel	39
Entretien avec Wienke Zitzlaff, la soeur d’Ulrike Meinhof	50
Déclaration de la Commission internationale d’enquête sur la mort d’Ulrike Meinhof	54
La deuxième mort des prisonniers	55
Communiqué du Commando Petra Schelm	61
Communiqué du Commando Ulrike Meinhof	62

Repères chronologiques	64
Bibliographie	66
Automatic English Translation	67
[Table of Contents]	69
Introduction	70
Jan Raspe on the death of Ulrike Meinhof	71
May 11, 1976	71
Fragment on the structure of the group	72
Two letters to Hanna Krabbe	74
March 19, 1976	74
March 23, 1976	75
Letter to the prisoners in Hamburg	77
April 13, 1976	77
Extract from the statement of the prisoners at the Stammheim trial	79
January 1976	79
Andreas/Ulrike design for the trial in Düsseldorf	86
Andreas/Ulrike design for another trial	87
end of April 1976	87
Regarding the effects of insulation in a dead wing	90
Excerpts from letters to his lawyers on isolation in a dead wing	91
Statement at trial regarding Andreas' release	93
the tactic of psychological warfare	96
the dialectic of revolution and counter-revolution	98
Interview with the weekly Der Spiegel	99
Interview with Wienke Zitzlaff, Ulrike Meinhof's sister	109
Declaration from the International Commission for Enquiry on the Death of Ulrike Meinhof	113
The second death of the prisoners	114
Communiqué from the Petra Schelm Command	120
Press release from Commando Ulrike Meinhof	121
Chronological markers	123

French Translation

[Table of Contents]

Introduction	7
Jan Raspe sur la mort d'Ulrike Meinhof	9
Fragment sur la structure du groupe	11
Deux lettres à Hanna Krabbe	15
Lettre aux prisonniers à Hambourg	19
Extrait de la déclaration des prisonniers au procès de Stammheim	23
Conception Andreas/Ulrike pour le procès à Düsseldorf	35
Conception Andreas/Ulrike pour un autre procès	37
Concernant les effets de l'isolation dans une aile morte	43
Extraits de lettres à ses avocats sur l'isolation dans une aile morte	45
Déclaration au procès par rapport à la libération d'Andreas	49
Interview avec l'hebdomadaire Der Spiegel	61
Entretien avec Wienke Zitzlaff, la soeur d'Ulrike Meinhof	79
Conclusions de la Commission internationale d'enquête	85
La deuxième mort des prisonniers	87
Trois communiqués de la RAF	97
Photos	103
Repères chronologiques	117
Bibliographie	121
© éditions la rupture, 2020	

Introduction

Ulrike Meinhof était une des fondatrices de la RAF. Quand elle fut trouvée morte dans une cellule de la prison de Stuttgart-Stammheim, le 9 mai 1976, ses camarades ne croyaient pas la version du suicide immédiatement proclamée par les autorités allemandes. Pour montrer qui elle était vraiment, ses camarades de lutte ont publié ses dernières lettres écrites pour la discussion du groupe en taule ainsi que des textes prononcés au procès de Stammheim auxquels elle avait participé. Dans ce recueil, nous avons ajouté une déclaration qu'elle avait prononcé lors de son premier procès par rapport à la libération d'Andreas Baader, acte fondateur du groupe, ainsi qu'une interview avec sa soeur Wienke et d'autres documents pertinents, complétés par des repères chronologiques et bibliographiques.

En composant ce recueil, nous avons constaté que beaucoup des traductions qui existaient en français jusqu'à présent étaient carrément abominables. C'est pour cela que nous avons refait des traductions sur base des originaux allemands.

Page manuscrite, début 1976

Jan Raspe sur la mort d'Ulrike Meinhof

le 11 mai 1976

je n'ai pas grand'chose à dire.

nous pensons qu'ulrike a été exécutée. nous ne savons pas comment, mais nous savons par qui et nous pouvons déterminer le calcul de la méthode. je rappelle les propos de herold : "les actions contre la raf doivent toujours être menées de façon à éviter toute position sympathisante."

et ceux de buback : "la sûreté de l'état dépend du fait que des gens s'engagent pour elle. des gens comme herold et moi trouvent toujours une voie." ça a été une exécution froidement conçue, comme celle de holger, comme celle de siegfried hausner.

si ulrike avait décidé d'en finir parce qu'elle y voyait la dernière possibilité d'affirmer son identité révolutionnaire contre la lente destruction de la volonté dans l'agonie de l'isolement, elle nous l'aurait dit – en tout cas à andreas : elle était comme ça leur relation.

je crois que l'exécution d'ulrike maintenant – en ce moment – est motivée par le point culminant, la première percée politique que connaît l'affrontement international entre la guérilla et l'état impérialiste allemand. il y a des informations qui circulent mais je ne veux en pas parler maintenant. l'assassinat se situe dans une ligne stratégique, après toutes les tentatives de l'état depuis six ans pour venir à bout, pour exterminer physiquement et moralement la raf. et il vise tous les groupes de guérilla en allemagne fédérale, pour lesquels ulrike joue un rôle idéologique essentiel.

ce que j'ai encore à dire

c'est que depuis le temps que je connais la relation entre ulrike et andreas – et je la connais depuis sept ans –, elle était essentiellement intensité et tendresse, sensibilité et rigueur. et je crois que c'est précisément le caractère de cette relation qui a permis à ulrike de supporter les huit mois dans l'aile morte. ça a été une relation comme il peut s'en développer entre frères et soeurs – orientée par un but identique et le rôle qu'y a tenu cette politique.

et ainsi elle était libre – parce que la liberté n'est possible que dans le combat pour la libération.

il n'y a eu pendant ces années aucune rupture dans leur relation. elle n'aurait pas été possible parce qu'elle se déterminait par la politique de la raf. et s'il a pu y avoir des contradictions essentielles dans le groupe, elles se définissaient dans une pratique concrète. au cours du processus de travail théorique, le seul restant possible en prison, elles ne peuvent se baser sur rien, étant donné la situation identique de la lutte, et compte tenu de l'histoire du groupe.

les discussions, les lettres et manuscrits d'ulrike jusqu'à vendredi soir apportent la preuve qu'il en a été exactement ainsi. ils expriment nettement le véritable caractère de cette relation.

prétendre maintenant qu'il y aurait eu des "tensions", un "froid" entre ulrike et andreas, entre ulrike et nous, c'est une calomnie primaire et sinistre pour pouvoir ensuite utiliser dans la guerre psychologique le projet d'exécuter ulrike : ça c'est bien buback, dans toute sa stupidité :

toutes ces tentatives n'ont jusqu'à présent conduit qu'à une vision de plus en plus claire de la réaction en allemagne fédérale en tant que fascisme.

Herold – Président du BKA, Bureau Fédéral de Police

Buback – Procureur Fédéral en Chef

Holger – Holger Meins, mort dans une grève de la faim 1974

Siegfried Hausner – membre du Commando Holger Meins mort en 1975

Fragment sur la structure du groupe

@@@Voici un fragment sur la structure du groupe. Ulrike tenait à l'exposer dans le procès de Stammheim – afin de détruire la théorie d'une structure hiérarchique que l'accusation fédérale essaie de pousser dans ce procès. Andreas était contre, et nous voulions le construire autrement. Ça n'a pas beaucoup d'importance, mais je l'ai quand même sorti maintenant parce qu'il apporte la réfutation des affirmations infâmes de Buback sur des "contradictions", et parce que c'est à cela qu'a travaillé Ulrike en dernier. Il ne peut être publié qu'intégralement et avec les dernières lettres d'Ulrike, les deux à Hanna Krabbe et celle aux prisonniers de Hambourg.

@@@– Jan, le 11 mai 1976

ce que habermas analyse là, a une condition dont nous disons qu'elle est la forme de la prolétarianisation de la classe dans les métropoles : l'individualisation par la totalité de l'aliénation dans la production complètement socialisée. l'individualisation est la condition pour la manipulation.

liberté face à cette machine n'est possible que dans sa négation totale, c.à.d. dans l'attaque contre la machine par le collectif en lutte que la guérilla devient, doit devenir, si elle veut devenir stratégie, c.à.d. si elle veut vaincre. collectivité est un moment dans la structure de la guérilla et – présupposant la subjectivité comme condition dans chacun en tant que décision de combattre – son moment le plus important. le collectif est le groupe qui pense, sent et agit en tant que groupe.

direction dans la guérilla est celui ou sont ceux qui gardent ouvert le processus collectif du groupe et l'organisent au cours de leur pratique : la lutte antiimpérialiste, à partir de leur détermination et de la décision de chacun d'être un moment de l'intervention, ainsi à partir de la notion de chacun de ne pouvoir que ce qu'il veut collectivement. ce qui veut dire le groupe dans lequel tout ce qu'il est soit intégré pratiquement, réellement, dans son processus en tant que groupe qui est engagé dans la lutte anti-impérialiste : structure militaire, politique, stratégie, embryon de la société nouvelle.

la ligne, c.à.d., à partir de la stratégie la logique et la rationalité des pas tactiques individuels, des actions, est élaborée par tous. elle naît dans le processus de discussion à partir de l'expérience et du savoir de tous, elle est donc établie collectivement et devient ainsi impérative.

en d'autres termes : la ligne est développée dans le processus de la pratique et l'analyse de ses conditions, son expérience et son anticipation. ce qui est possible comme processus unifié parce qu'il y a unanimité concernant le but et la volonté de l'atteindre.

le processus de coordination des pratiques des groupes, une fois la ligne élaborée et comprise, fonctionne comme un ordre au sens militaire. son exécution exige une discipline absolue en même temps qu'une autonomie absolue, c'est-à-dire orientation et pouvoir de décision autonomes dans chaque situation sous des conditions différentes.

ce qui unifie la guérilla à chaque moment, c'est la volonté de chacun de mener le combat. ainsi direction est une fonction dont elle a besoin pour son processus. elle ne peut pas être usurpée. elle est exactement le contraire de ce qu'affirme la guerre psychologique sur andreas et la direction de la raf. si andreas était comme le présente le parquet fédéral, il n'y aurait pas de raf, il n'y aurait pas le processus de cette politique depuis cinq ans, tout simplement nous n'existerions pas. s'il assume une fonction de direction dans la raf, c'est parce qu'il est, depuis le début, ce dont la guérilla a le plus besoin : volonté, conscience du but, détermination, collectivité. quand nous disons : la ligne se développe dans le processus de la pratique et l'analyse de ses conditions, son expérience et son anticipation, cela veut dire que direction est celui qui a la vision la plus étendue, la sensibilité la plus grande et le plus de force pour coordonner le processus collectif, dont le but est l'indépendance et l'autonomie de chacun – au

sens militaire, le combattant individuel. ce processus ne peut être organisé de façon autoritaire, aucune bande n'y est disposée, et sa direction sous la forme d'un chef de bande exclue.

le but de la campagne diffamatoire de l'accusation fédérale contre andreas est clair : elle cherche à préparer ainsi la démobilisation de l'opinion publique devant son assassinat. elle présente toute l'affaire de cette façon : il n'y a qu'à faire crever ce seul type, andreas, et le problème que la guérilla urbaine pose pour l'Allemagne – selon maihofer le seul problème que l'état ne gère pas – sera résolu.

nous nous permettons d'en douter. au cours de ces cinq dernières années, nous avons appris d'andreas – parce qu'il est pour nous ce que nous appelons un exemple, c'est-à-dire quelqu'un dont on peut apprendre – de lutter, encore lutter, toujours lutter.

parce que dans ce qu'il fait, et donc dans ce que nous faisons, il n'y a rien d'irrationnel, rien qui soit forcé ou tourmenté. une des raisons pour lesquelles l'accusation hait le plus andreas, c'est qu'il combat en utilisant toutes les armes. c'est de lui que nous avons appris qu'il n'y a pas d'arme de la bourgeoisie qu'on ne puisse tourner et retourner contre elle. le principe tactique qui se fonde sur la notion du processus dans lequel le capital développe sa propre contradiction révolutionnaire. et ainsi andreas est le guérilla dont le che dit qu'il est le groupe. il est celui de nous qui, depuis longtemps et depuis toujours, c'est emparé du fait de la dépossession – la fonction de la guérilla qui anticipe le groupe et ainsi est capable de diriger son processus, parce qu'il a compris qu'il en a besoin. à partir du fait de la dépossession totale, la forme qu'a la prolétarianisation dans les métropoles : l'individualisation, l'isolement, il a développé la guérilla, la force de la subjectivité et de la volonté comme moteur dans le processus de construction d'une organisation de guérilla en Allemagne.

d'où à rappeler qu'au début de toute initiative révolutionnaire – et nous pensons aux mouvements de grèves 1905 en Russie, à la révolution d'octobre –, qui a transmis à un processus objectif et quasi naturel sa direction, durée, cohérence, stratégie, continuité et ainsi sa force politique, que cela se passait par la décision et la volonté d'individus.

pour Gramsci, la volonté est la condition sine qua non : la volonté forte en tant que moteur du processus révolutionnaire au cours duquel la subjectivité devient pratique.

Habermas – philosophe issu de la théorie critique de l'École de Francfort

Maihofer – Ministre de l'Intérieur

Gramsci – un des fondateurs du parti communiste d'Italie

Deux lettres à Hanna Krabbe

le 19 mars 1976

ce que baratinent les politicards, ce n'est pas ce que les gens pensent, mais ce qu'il sont sensés de penser – et quand ils disent “nous”, ils essaient de baratiner de telle manière que les gens s'y retrouvent et qu'ils trouvent cela bien dit – mais l'état n'aurait pas besoin de sondages d'opinion, ni du service de renseignement, si l'endoctrinement par la guerre psychologique était chose si simple –

le pays légal n'est pas le pays réel, disait gramsci, ou simplement : l'opinion dominante n'est pas l'opinion des dominés –

c'est de la merde ce que tu dis là. tu raisones dans l'imaginaire. comme si l'ennemi était l'idéologie qu'il crache, le baratin, les platitudes servies par la télé avec le ton du consensus des politicards, comme si les médias et les gens à qui l'on déverse toute cette merde étaient la même chose. pas réelle, matérielle, la machine anti-insurrectionnelle que sont police fédérale, procureur général, services de renseignement, gouvernement, médias, etc. comme si l'ennemi n'était pas matériel, mais idéal. ainsi tu ne t'interroges pas sur ce qu'est véritablement la situation que brandt qualifie de “normale” – et ne remarque-tu pas par rapport à la phrase de buback que lui il a pigé le caractère de l'affrontement : la guerre, et sa dimension : internationale, c.à.d. en fonction du capital américain multinational, et ne la trouves-tu qu' “absurde”. au lieu d'analyser, tu trouves un mot – “CIA”,

constatant de façon métaphorique la déchéance morale de la politique de buback – ce qui est gratuit. tu te dénonces toi par là, parce que en quelque sorte tu déplores que ce soit la guerre, après t'être mise clairement de notre côté et avoir commencé à lutter dans cette guerre.

ton texte s'adresse à l'opinion publique genre mouvement des droits civiques. on peut alors se demander : si c'est ça ton truc, pourquoi es-tu ici et pas là-bas ? mais tu es ici.

l'internationalisme pour lequel tu as combattu dans le contexte raf n'est pas non plus celui des organisations internationales comme l'onu ou genève, c'est l'internationale des mouvements de libération qui mènent la guerre contre l'impérialisme dans le tiers monde et dans les métropoles.

la guerre – voilà tout. tu ne trouveras pas à t'orienter là-dedans si tu te réfères à des ragots, mais uniquement par l'étude des faits et de leur contexte dans la lutte des classes.

si, dans l'isolement, tu n'assumes pas, constamment et toujours, l'effort de piger la réalité, en trouvant sa notion, sa définition matérialiste dans le contexte de la lutte – lutte de classe pigée en tant que guerre –, tu deviens blanche, détachée, malade, c.à.d. tu commences à avoir une relation malade par rapport à la réalité. et c'est de la trahison, par capitulation devant la réalité de la torture, de l'effort que demande la résistance – sinon elle n'est qu'un mot.

il ne s'agit pas – tu ne peux pas te le permettre dans l'isolement – de te torturer toi-même, en plus de tout. ce qui ne signifie pas – comme l'a dit andreas là-bas – que certaines expériences ne devraient pas être souffertes dans le processus de libération de l'aliénation. mais se crever pour comprendre la politique, les faits et leurs relations, ainsi que pour comprendre le groupe et pour agir, est une chose. c'en est une autre de se crever parce que l'isolement t'a enlevé toute illusion sur toi-même, et ça peut être assez amer. et si c'est une question d'angoisse et de désespoir de par la structure de performance dans ta socialisation, eh bien c'est à partir de ça que tu lutteras.

peut-être tu devrais piger – je ne le sais pas – qu'on ne peut obtenir quelque chose avec des mots que s'ils traduisent correctement la situation concrète, celle dans laquelle chacun se trouve dans l'impérialisme; qu'il est absurde de vouloir faire de l'agitation avec des mots, alors que seule l'explication

sensibilise, la vérité – et que, dans le milieu dans lequel nous combattons – état postfasciste, culture de consommation, chauvinisme impérialiste, manipulation de masse par les médias, guerre psychologique, social-démocratie – que devant la répression à laquelle nous sommes confrontés ici, l’indignation n’est pas une arme. elle est bornée et purement stérile. celui qui est vraiment indigné, donc concerné et mobilisé, ne crie pas, mais réfléchit à ce qu’il peut faire.

c’est de l’SPK-isme – remplacer la lutte par des cris. ce n’est pas seulement écoeurant, ça te laisse crever dans l’isolement, parce qu’on n’oppose à la répression matérielle brutale que de l’idéologie, au lieu de lui opposer un effort intellectuel, qui demande aussi un effort physique.

armer les masses – c’est encore avant tout le capital qui le fait : les flics, l’armée et l’extrême-droite. donc avant de glorifier les masses en allemagne, ou les “masses” tout court, réfléchis bien à ce qui se passe effectivement ici. en 1922, ho chi minh écrivait dans l’humanité : “la masse est fondamentalement prête à la rébellion, mais complètement ignorante. elle veut se libérer, mais elle ne sait pas par où commencer.” ça n’est pas notre situation.

ce à quoi nous réfléchissons ici actuellement le plus, c’est comment transmettre les expériences, en partie horribles, que nous avons faites dans l’isolement et qui se traduisent par : trahison, capitulation, autodestruction, dépolitisation, afin que vous n’ayez pas à les refaire. donc s’il est exact que dans la guérilla chacun apprend de chacun, il doit être possible de transmettre les expériences – à condition seulement de comprendre la collectivité en tant que processus – là-dedans des histoires d’autorités, dans lesquelles des personnes se font institutionnaliser, sont un antagonisme. collectivité en tant que processus signifie lutter ensemble – contre la machine, c.à.d. réellement et non dans l’imaginaire.

le 23 mars 1976

ça c’est débile : “psychiatrie” dans la cour. la ligne à ossendorf, comme partout, c’est de détruire, et les psychiatres y participent, autant que les méthodes qu’applique la sûreté de l’état sont conçues par des psychiatres. la psychiatrie, comme la science impérialiste en général, est un moyen, pas une fin. la psychiatrisation est une méthode de la guerre psychologique, utilisant le combattant détruit pour montrer l’absurdité de la politique révolutionnaire, pour enlever aux combattants leur crédibilité. c’est aussi une méthode de la tactique policière – pour éviter une possible “libération par la force” comme disait buback et par là sa pertinence militaire : le recrutement.

par contre, ce que fait bückler, ce n’est pas de la psychiatrisation – c’est de la terreur. il veut vous user. avec des notions de thérapie, de tentatives de lavage de cerveau tu es à côté de la plaque là, tu introduis une transmission là où l’attaque est frontale.

la méthode ossendorf, c’est la méthode taule en général, mais avec, à ossendorf, la perfection de la construction et de la conception de l’application des peines qu’elle incarne et que bückler et lodt personifient : donc aseptique, totale. on coupe l’air au prisonnier afin qu’il perde finalement sa dignité, sa conscience de soi et le sens de ce qu’est la terreur.

l’idée, c’est de détruire. la psychiatrisation n’en est qu’un moment et un instrument parmi d’autres. si tu te laisses paralyser par elle comme le lapin devant le serpent, tu risques de ne pas voir ce qui se passe en plus de ça autour de toi.

“pas de fenêtres” – biensûr. mais là tu t’excites encore par rapport à l’isolation, le sadisme avec lequel elle a été conçue, la perfection dans son application, la totalité de la volonté de destruction de la part de la sûreté de l’état, la stupéfaction devant l’acuité de l’antagonisme dans lequel nous sommes entrés en luttant, et ainsi, la stupéfaction de voir que le fascisme règne effectivement ici. que ce n’est donc pas seulement une affirmation de notre part, mais la notion exacte du caractère de la répression qui te frappe quand tu commences à faire de la politique révolutionnaire dans ce pays.

ils ne peuvent psychiatriser personne qui ne l’accepte/veuille pas. jeter les hauts cris sur la psychiatrie ne fait que mystifier l’isolement. l’isolement est effective – c’est contre elle qu’il faut lutter et naturellement il vous faut vous affronter aux chicanes de bückler. donc exiger : qu’il n’y ait pas de contrôle

acoustique, seulement un contrôle visuel de surveillance, comme à stammheim. ici naturellement ça a été aussi une lutte pour obtenir que le flic qui venait nous écouter parte, que nous puissions nous asseoir par terre, etc. de soi, il n'y a que la répression qui marche. c'est pourtant clair.

t'es aussi une salope. tu sors de ta boîte à ouvrage le mot d'ordre concentration et comme ligne directrice prisonniers de guerre comme si cela pouvait être une menace – contre müller. c'est de la foutaise. nous devons viser la concentration et l'application de la convention de genève mais qu'attends-tu de müller? nous les combattons et ce combat ne prendra jamais fin et ce n'est pas eux qui nous faciliteront les conditions de lutte. évidemment si tu ne raisones qu'au niveau de la morale bourgeoise, tu vas bientôt manquer de munition. c'est débile. alors fais bien attention à toi – parce que personne ne peut le faire à ta place dans l'isolement. bernd pas non plus.

Hanna Krabbe – membre du Commando Holger Meins, 21 ans en prison

Brandt – ancien Chancelier de la République Fédérale d'Allemagne

SPK – Collectif Socialiste des Patients

Bücker – Directeur de la prison de Cologne-Ossendorf

Müller – membre du personnel de la prison de Cologne-Ossendorf

Bernd – Bernd Roessner, comme Hanna issu du SPK, 17 ans en prison

Lettre aux prisonniers à Hambourg

le 13 avril 1976

nous la trouvons quand-même et surtout insupportable – cette position de classe avec laquelle tu te gonfles là. ce n'est pas une question de définition non plus. parce que la lutte s'y trouve éliminée, donc l'essentiel. elle n'existe pas. elle est un piédestal qui n'a pas beaucoup à voir avec ce que nous voulons. ce que nous voulons, c'est la révolution. c'est-à-dire il y a le but et par rapport au but la question n'est pas une position, mais seulement d'être le mouvement, la lutte, le rapport – alors, comme tu dis : combattre.

il y a la situation de classe : prolétariat, prolétarisation, déclassement, avilissement, humiliation, expropriation, servitude, misère.

dans la pénétration totale de tous les rapports par le marché dans le système impérialiste, et dans le processus d'étatisation de la société par les appareils d'état idéologiques et répressifs, il n'y a pas un lieu ou un moment où tu puisses dire : voilà d'où je pars. il y a la clandestinité et des territoires libérés, mais tu ne la trouves pas non plus toute faite, la clandestinité en tant que position offensive d'intervention révolutionnaire, elle est elle-même un moment de l'attaque, c'est-à-dire non-existant sans elle.

la position de classe, c'est la politique extérieure soviétique et le modèle d'accumulation soi-disant socialiste de l'urss qui prétendent être issus de la position du prolétariat mondial. c'est la position – l'apologie – du socialisme dans un seul pays, et cela signifie : une idéologie qui vise à maintenir la domination d'une dictature qui ne se définit justement pas d'une manière offensive contre l'impérialisme, mais défensivement, à partir des contraintes de l'encerclement. tu peux dire que la politique intérieure et extérieure soviétique a été nécessaire historiquement – mais tu ne peux pas reproduire son absolutisation comme une position de classe.

la position de classe, alors l'intérêt, le besoin, la mission de la classe de lutter pour le communisme afin de pouvoir vivre, est contenue dans sa politique. je dirais : dépassée en elle. ce qui est ridicule. Position et mouvement s'excluent l'un l'autre. c'est une construction de secours et de justification – une prétention. elle prétend dériver la politique de classe de l'économie – ce qui est faux. la politique de classe est le résultat de son affrontement avec la politique du capital ; la politique du capital est une fonction de son économie. ce que, à mon avis, poulantzas saisit fort bien quand il dit que les fonctions économiques de l'état font partie de ses fonctions répressives et idéologiques – la lutte des classes.

la politique de la classe, c'est son combat contre la politique du capital, et non pas contre l'économie, qui, directement ou par l'intermédiaire de l'état, la prolétarise. la position de classe du prolétariat, c'est la guerre – c'est une contradiction in adjecto, de la connerie. l'union soviétique radotte beaucoup sur la position de classe parce qu'elle essaie de faire passer sa politique d'état pour une lutte de classe. je dirais que c'est la capitalisation de la politique extérieure soviétique. ce qui veut dire qu'ils peuvent être des alliés dans le processus de libération, mais pas protagoniste. le protagoniste n'a pas de position – il a un but. mais la "position de classe" a toujours été une matraque – la prétention et l'octroi, par le biais de l'appareil du parti, d'une notion de la réalité qui ne correspond à aucune réalité vécue ou vivable. elle prétend une position de lutte sans lutte de classes. comme tu le dis : "à partir de laquelle" seulement qu'il va falloir agir, et non pas qu'on agit déjà.

en 1969, c'étaient les groupes ml, ksv, ao, qui avec leur "position de classe", ont dépolitisé le mouvement politique dans les universités, en prétendant juste une politique qu'aucun étudiant ne pouvait

plus suivre émotionnellement. c'était une position de liquidation contre la contestation anti-impérialiste. et je pense que c'est ça l'horreur de cette notion et de son contenu, à savoir qu'il élimine la possibilité d'une identification émotionnelle avec la politique prolétarienne – c'est un catéchisme.

nous ne partons justement pas d'une position de classe, quelle qu'elle soit, mais de la lutte des classes, en tant que principe de toute l'histoire, et de la guerre des classes en tant que réalité dans laquelle la politique prolétarienne se réalise, et cela – comme nous l'avons pigé dans la pratique — seulement dans et par la guerre. la position de classe ne peut être que le mouvement de la classe dans la guerre des classes, le prolétariat mondial armé en combat, ses avantgardes réelles, les mouvements de libération. ou comme le dit jackson : “connections, connections, connections”. donc mouvement, interaction, communication, coordination, lutter ensemble – stratégie. tout ça est paralysé dans la notion de la “position de classe”, et c'est comme ça que tu l'utilises aussi, quand tu cherches à en convaincre igel. mais ça – tu devrais savoir depuis longtemps qu'il n'y a rien de plus chiant que le bourrage de crâne.

enfin : la position de classe est une position triomphaliste. biensûr – elle a aussi quelque chose d'héroïque. seulement ce n'est pas ça notre truc, le nôtre c'est l'effet.

mais assez. j'ai l'impression de parler dans le vent, ce qui n'est pas mon intention. ce que je cherche, c'est à te tirer de ton piédestal. alors mieux, tu descends une fois. au lieu de fanfaronner.

ML, KSV, AO – groupes maoïstes de l'époque

Jackson – George Jackson, membre des Black Panthers en prison

Igel – Wolfgang Beer, un des prisonniers à Hambourg, mort en 1980

Extrait de la déclaration des prisonniers au procès de Stammheim

janvier 1976

faire des proclamations n'est pas notre truc – et de toute façon elles n'auraient aucun sens devant le pseudo-public qui assiste à ce procès – l'opinion publique déformée, corrompue et totalement manipulée qui (comme le dit wunder) laisse observer.

le problème – et c'est aussi un élément de ce spectacle pitoyable, c'est pourquoi il se déroule dans ce bâtiment et à stammheim au lieu dans une ville où la gauche légale pourrait organiser un minimum d'information – c'est que, dans le fond, personne ici n'est prêt à écouter ce que nous disons, autrement que pour des sensations banales, des oreilles d'indic ou du marché. ce marché est incapable d'en comprendre le contenu, et là où il s'agit de notre extermination politique même pas les faits. si l'opinion publique bourgeoise qui est admis, ou qu'on laisse observer ici, avait encore une fonction de contrôle, ce procès serait impossible. son projet dans le verbiage des hommes politiques, dans le caractère militaire de la mise en scène de ce procès et dans ce serpent corrompu qui est là devant – ce projet d'autoreprésentation impériale qui marque chaque détail de ce spectacle pitoyable est démagogique. et il a été développé à partir d'une campagne diffamatoire de cinq années de guerre psychologique.

nous combattons sur un terrain qui est totalement organisé jusque dans les moindres détails, et je ne veux pas encore une fois les dénombrer. chacun sait désormais qu'ici tous les moyens illégaux de nous rendre incapables de nous défendre ont été essayés et appliqués, et le sont encore, car dans l'esprit de la justice militarisée cela revient au même, incapables qu'ils sont de faire la moindre articulation politique dans cet affrontement que l'état doit craindre, mais c'est autour d'elle que tout tourne. de même qu'elle fait apparaître le caractère révolutionnaire de l'affrontement, elle définit la tentative de l'état d'en finir, tout cet énorme effort de mobilisation réactionnaire qui a cherché à s'exprimer jusque dans l'architecture – de manière contre-révolutionnaire, en tant que guerre de classes.

c'est pour cela que nous sommes ici. nous menons ce procès, ou nous avons essayé de le mener, pour montrer et interpréter la faiblesse de l'état dans la démonstration de sa force, dans ces mesures pitoyables et le fait que l'état est contraint ici de disputer sa légitimité "par tous les moyens" (schmidt l'a répété assez souvent) à quatre prisonniers.

l'argument d'une explication scientifique de notre politique (qu'on pourrait faire aussi en ce moment, je crois) est une absurdité dans cette situation. notre intérêt ne peut qu'être l'élaboration d'un concept – expérience et analyse – dont la publication ne pourra pas être empêchée par le parquet fédéral. nous nous sommes prononcé contre une présentation complexe, une notion profonde de la stratégie révolutionnaire, maintenant, à ce moment, pour trois raisons :

ulrike :

prinzing nous interromprait de toute façon, parce que cela demanderait trop de temps et parce qu'il conçoit son job comme juge de la sûreté de l'état de manière à empêcher tout contenu politique dans ce procès. deuxièmement – le texte sera analysé. c'est l'expérience et nous ne sommes pas sûrs, en donnant une reconstruction de déterminations stratégiques, de ne pas livrer des armes à la sûreté de l'état sans en même temps pouvoir les mettre à la disposition de l'organisation d'une politique révolutionnaire. finalement – et ceci est aussi important –, nous ne parlons que pour les prisonniers à partir de leurs discussions et pour nous-mêmes. nous ne parlons pas pour les groupes qui combattent

dans la clandestinité. et on doit dire dans ce contexte : la continuité de la guérilla urbaine, la continuité de son offensive révolutionnaire, ne se réalise que dans son action, très peu dans une proclamation de ses prisonniers.

vouloir donner le développement complexe de l'ensemble – ce serait déjà une erreur, parce que le spectacle ici est sans signification pour le processus de développement de la guérilla urbaine.

nous pensons aussi que la tentative d'une explication scientifique présuppose un consensus minimum – celui de l'argumentation. alors que l'absence de consensus éclate ici de façon si manifeste et si brutale, ne serait-ce que par les mesures misérables que prend prinzing pour faire obstacle à ce texte – une explication serait une contradiction en soi. sans compter même que ce tribunal a démontré depuis des mois son incapacité et son refus à suivre une argumentation sur le contenu.

la conception scientifique de notre politique, sa fondation théorique uniquement sur les bases de l'analyse de 1970 serait également totalement absurde devant ce tribunal. elle ne serait révélatrice que pour les analystes de la sûreté de l'état – alors que cinq ans de guérilla urbaine ont suffisamment prouvé son évidence.

faire une déclaration, cela signifie aussi toujours vouloir défendre quelque chose contre la machination brutale qui s'exerce ici – mais ce serait alors entrer dans son jeu de la présenter — tout comme s'il s'agissait de présenter une confession – une déclaration est une interaction qui nous obligerait à entrer dans le jeu de ce tribunal, de ce spectacle. cela est impossible – même tactiquement – et c'est devenu encore plus impossible depuis ces trois dernières années. Ce procès ne nous concerne pas dans son contenu. ce qui nous concerne, ce sont ses critères et la possibilité de les expliquer. andreas a déjà dit pas mal de choses à ce sujet, et lors de la production de preuves nous en dirons certainement bien plus encore – c'est à voir.

maintenant, andreas parlera, ou nous parlerons, brièvement – enfin de façon relativement brève selon les lignes de notre discussion – après que zeis nous a fauché juste avant le procès nos projets écrits ainsi qu'un manuscrit important (du moins théoriquement) – de deux aspects de la chose :

1. la nécessité de notre politique à partir d'une détermination historique et, concrètement, du processus de résistance qui a permis, il y a cinq ans, le développement de la raf; et, à partir de cela :
2. la possibilité en tant que fragment du fragment de la planification du processus révolutionnaire que la guérilla urbaine anticipe en tant que tactique.

vu le niveau d'abstraction que le procès a désormais atteint grâce au comportement borné de prinzing qui entend maintenir une procédure normale, nous n'avons vraiment pas d'autre choix que de lui opposer nos propres abstractions. il faut qu'on comprenne bien ici que ce n'était pas dans notre intention au début, que notre plan n'était pas non plus de nous affronter à ce procès avec des contenus de politique révolutionnaire, en les présentant ici seulement comme à un séminaire. nous pensions plutôt à une ou plusieurs brèves déclarations et notre projet était de concrétiser les contenus lors de la production des preuves. voilà pour notre conception de la mise en scène. depuis, il s'est avéré que, premièrement nous ne pourrions vraisemblablement pas tenir ce projet à cause de notre état de santé – ce qui doit correspondre vraisemblablement au plan de prinzing, puisqu'il s'est battu et se bat encore par tous les moyens pour nous mettre dans l'incapacité de nous défendre, et par la réglementation "finale" – comme il dit – des conditions de détention par laquelle notre capacité de comparaître doit être gelé et par la suite aggravé – et deuxièmement, parce que prinzing l'empêcherait directement en escamotant par exemple des requêtes lors de la production des preuves, comme – et il faut bien insister sur ce fait – il l'a déjà fait (il les a toutes refusées depuis six mois). ce qui signifie tout simplement que les actions et l'ensemble de notre politique ne sont pas représentables, pas véhiculables au travers de la production des preuves. nous allons de toute façon donc essayer de l'expliquer dans le cadre d'un procès, en passant effectivement par le rituel d'une déclaration – de façon fragmentaire – qui suivra les grandes lignes de notre analyse. mais encore, pas mal de documents importants là-dessus nous ont été raflés par le parquet juste avant le procès.

andreas : la déclaration maintenant est donc marquée par ces conditions de travail absurdes, et elle ne peut se faire que si nous ne sommes pas interrompus. si prinzing nous interrompt trop, nous l'arrêterons – parce que nous n'avons qu'un manuscrit partiel, et parce qu'en outre, nous n'avons pu en discuter que très peu de temps ensemble. nous comptons la publier un jour ou l'autre une fois qu'elle sera structurée de façon plus claire.

toute notre tentative de rendre cela disponible à travers un protocole est déterminée par la discussion internationale de la gauche militante antirévionniste en europe, et pas seulement en europe. nous démontrerons que l'encerclement et l'intégration totale des organisations traditionnelles de la classe par et dans la politique du capital en allemagne sont déterminés historiquement, et nous essaierons de démontrer que ce processus ne peut être brisé qu'à l'échelle internationale, par la reconstruction politique internationale du prolétariat ; la stratégie de la classe à partir des conditions du développement du capital. la guérilla dans les métropoles est l'expression consciente, l'interprétation, la tentative subjective et consciente de transmettre cette reconstruction dans et à partir de sa dimension internationale.

pour décrire cela et pour le faire comprendre, nous sommes obligés d'entrer également dans les catégories économiques, car elle ne peut être développée, même de façon fragmentaire et abrégée, qu'à partir du concept de la tendance objective (tendance non sur le niveau conceptuel de schmidt mais de marx – grundrisse).

évidemment, cela est inhabituel, et je n'ai encore jamais entendu dire qu'une chose semblable ait été tentée dans un procès politique. mais ce n'est pas seulement par réaction aux tentatives plates et démagogiques de nier tout contenu politique dans ce procès – le crime, comme sartre l'a dit, je crois, consiste à vouloir nous traiter comme des criminels – même si nous n'avons pas de problèmes avec ça, puisque la politique révolutionnaire, et pas seulement révolutionnaire, mais toute tentative d'opposition démocratique et sociale dans cet état doit être assimilée à un crime et l'est effectivement, et, d'autre part, parce que nous n'avons aucun problème avec cette forme de résistance que la justice de classe appelle la criminalité de droit commun. c'est plutôt une tentative pratique de briser la censure et l'illégalisation de nos textes ; ce que nous disons ici, dans sa forme actuelle, peut être publié de toute façon. au moins nous l'essayons, bienque buback trouvera certainement des moyens de saboter cela. (c'est justement pour cette raison que nous n'avons pas de concessions à faire à ceux qui écoutent ici.)

un fait est que, pour le dire encore une fois, nous sommes tous (c.à.d. tous les prisonniers) sûrs que les circonstances confirmeront notre analyse et notre pratique, comme elles les ont déjà confirmé pendant ces cinq années. nous avons fait des erreurs, mais on peut dire que c'étaient des erreurs objectivement nécessaires vu la faiblesse de la politique prolétarienne en allemagne fédérale.

et – si ce texte pourrait faire croire le contraire – il n'y a pas dans la raf de séparation entre théoriciens et praticiens – donc cette sorte de division de travail, d'exploitation et cette sorte de structure hiérarchique que la guerre psychologique projette sur nous. cela a toujours été parfaitement clair pour chacun de nous, et il n'y a jamais eu de malentendu sur la question de savoir comment les charges, les problèmes et la structure d'un groupe qui s'organise et lutte dans la clandestinité doivent être compris et déterminés. notre estimation de sa nécessité n'a pas changé. en revanche nous avons appris que la clandestinité est la seule région libérée dans la guerre des classes où des relations humaines soient possibles. nous avons appris à connaître de façon subjective sa dialectique émancipatrice et libératrice. il ne reste pas grand'chose à dire ici sur le processus d'apprentissage, de la radicalité existentielle de la structure collective – enfin peu de choses – car ce qui s'est passé entretemps, c'est que la réaction de l'état impérialiste, de la social-démocratie impérialiste du spd, la contrepropagande et la répression brutale de la sûreté de l'état contre nous, se sont retournées en propagande pour nous une fois ramenée à leur signification – celui de la contre-insurrection. il fait apparaître la dimension et la pertinence qu'a la politique prolétarienne dans cette phase de défense stratégique de l'impérialisme, qu'a l'attaque de petits groupes armés clandestins qui déterminent leur stratégie contre le capital américain et l'état impérialiste, et ceci dans le cadre international des luttes de libération anti-impérialistes.

ulrike :

il y a quelque chose à dire sur la structure de direction du groupe, parce que les personnalisations de la guerre psychologique en tant que méthode de diviser le prolétariat – elle personnalise la politique révolutionnaire pour empêcher qu'elle soit comprise comme la politique de la classe – est en même temps le terrain de propagande pour la liquidation physique de combattants particuliers.

l'isolement était destiné à briser le groupe, et le plan du parquet était de me crétiniser d'abord dans l'aile morte, puis par une intervention stéréotaxique, tandis qu'andreas dans le même temps, c'est-à-dire en été 1973, devait être assassiné par la suppression de l'eau lors de notre grève de la faim. nous avons démontré cela ici même en citant les faits, et nous n'exagérons en rien. holger a été assassiné, parce qu'il avait une fonction directrice dans le groupe, c'est-à-dire parce qu'il était un élément d'orientation à l'intérieur du groupe.

la guérilla est une organisation de cadres – le but de son processus d'apprentissage collectif est l'égalité des combattants, la collectivisation de chaque individu, son aptitude à l'analyse, à la pratique, à l'indépendance et la capacité qu'il acquiert de construire lui-même un noyau armé et de tenir ouvert le processus d'apprentissage collectif. c'est andreas qui a lancé ce processus dans la raf, et andreas a été dès le début dans la raf ce que chaque combattant veut être et doit être : la politique et la stratégie dans la personne de chaque individu. le guérillero est le groupe. son processus collectif en tant que processus soumis à la mécanique de la structure impérialiste hiérarchique, et l'objectivité, la nécessité du bouleversement en tant que volonté individuelle et spécifique, c'est ce que wunder veut exposer ici sous le terme de «motivation politique».

(une infamie copieuse que le représentant d'une administration, qui représente ici directement les intérêts du capital américain et de l'armée américaine avec ses 125 bases militaires et 7.000 ogives nucléaires sur le territoire allemand, s' imagine pouvoir encore capitaliser la lutte armée contre le capital américain et l'état impérialiste.)

direction dans la guérilla est la fonction qui transmet le rapport entre subjectivité et nécessité, volonté et objectivité dans la pratique du groupe, sa structure et son action. elle se développe à partir du processus du groupe, de la contrainte complexe de la lutte dans la clandestinité en transmettant les processus collectifs d'apprentissage et de travail, de l'initiative de chaque individu dans le processus collectif, en tant qu'initiative à partir de la pratique et pour elle. sa fonction spécifique est de rendre possible la continuité du processus d'apprentissage, de l'expérience, de l'interaction, de la capacité d'agir de l'organisation contre toutes les frictions dont les causes sont aussi bien intérieures qu'extérieures. direction et collectivité ne sont pas en contradiction dans la guérilla – elles tirent leur identité de la façon dont chaque individu, et donc le collectif, et donc sa direction, définissent le but : la liberté, libération, et aussi à partir de l'expérience qu'a chaque individu de ce que la vie et la subjectivité ne sont possibles que dans la lutte armée anti-impérialiste ; que la lutte armée dans la clandestinité est, dans l'impérialisme, la seule possibilité d'activité pratique critique.

elle est une fonction qui ne constitue pas le groupe, mais qui naît dans le processus de sa constitution. elle ressort de sa pratique et aussi de son processus collectif, et elle reste attachée, comme une charge, à celui à qui elle a été attribuée en raison de sa capacité d'anticipation et de sa décision de tenir le processus collectif ouvert. et c'est toujours – c'est notre expérience – celui ou ceux pour qui la direction n'est pas un besoin. besoin qui, dans l'impérialisme, ne peut jamais être que le besoin de domination.

pour être brève, je dirais que direction dans la guérilla est initiative, interaction et toujours, à chaque moment, l'insistance sur le primat de la pratique, de la politique en tant que politique prolétarienne, l'action – contre la tendance à la reproduction de structures impérialistes comme la domination, la schématisation, la systématisation dans la division du travail, la concurrence, et les réflexes irrationnels à partir de la solitude et l'angoisse.

cette fonction, c'est andreas qui l'assume dans la raf, parce qu'il transmet dans la raf la politique prolétarienne – qui est l'insurrection – en tant que direction, avec la fonction de la rendre pratiquement – c'est-à-dire par la pratique collective – superflue. en tant que conception du particulier dans le général, du possible dans le nécessaire, du subjectif dans l'objectif, de la théorie pour la pratique. c'est pour cette raison que c'est andreas que le parquet, ce tribunal, l'office fédéral de la police et le gouvernement

haïssent le plus. pour eux, il s'agit d'exterminer ce qui est nouveau, l'être humain nouveau, la société nouvelle dont la guérilla dans l'identité de pouvoir, de subjectivité, de processus d'apprentissage et de pratique, est l'embryon.

la guerre psychologique doit personnaliser, parce qu'elle ne peut pas attaquer ce qui constitue la guérilla – la lutte collective dans l'illégalité contre l'état – sans faire en même temps de la propagande pour la politique de la guérilla, sa liberté, qui est sa liberté de combattre. elle doit personnaliser pour présenter le moment central de sa liberté, la clandestinité et donc sa capacité d'action, comme absence de liberté.

mais lorsque herold dit : «des baader et des meinhof», ce pluriel montre aussi que ce que la méthode de personnalisation devrait faire apparaître – à savoir faire passer l'action de la guérilla pour une affaire d'individus – n'a pas marché. évidemment herold ne peut comprendre ce qu'est un collectif. mais ce que son pluriel reflète, c'est que nous sommes nombreux à lutter à partir de la nécessité objective qui est matérielle. direction — cela veut dire aussi faire jouer la dialectique de la possibilité et de la nécessité : avec la nécessité de combattre augmente également la possibilité de combattre, c'est-à-dire de s'organiser, de mener des offensives et de les réussir.

ainsi, direction a aussi, subjectivement, une fonction d'encouragement, et elle est un élément de mobilisation. Sa fonction exclut son institutionnalisation, elle dépend de l'interaction collective du groupe, tout autant que le groupe dépend d'elle. elle exclut toutes les structures mortes et si meurtrières des bureaucraties impérialistes, de façon radicale. et ceci à partir d'une dialectique simple : autant l'organisation de l'armée est le prototype de la structure impérialiste, et cela veut dire de l'aliénation, autant dans la guérilla en tant qu'organisation militaire pratiquant une politique prolétarienne, cette aliénation est forcément totalement abolie ; elle est abolie par la politique – ou elle l'est progressivement dans un processus continu. la politique de la guérilla détermine sa capacité d'action — elle est sa possibilité. mais on peut dire que désormais la contrepropagande qui a personnalisé andreas selon le prototype de la structure impérialiste, a échoué. ce qu'elle fait apparaître dans toute l'étendue de cette campagne diffamatoire, c'est en fait la force de la subjectivité, la force de la politique prolétarienne – et nous savons que depuis longtemps ce nom signifie rébellion ; que la propagande de la sûreté de l'état contre nous a fait de ce nom, pour beaucoup de gens, l'exemple qu'andreas est pour nous : un exemple de ce que mao appelle “la politique est le commandeur”, sous-entendu : la politique prolétarienne, la politique de ceux qui ne possèdent rien.

la rationalité de l'affirmation selon laquelle la raf aurait commencé politiquement, mais qu'ensuite elle se serait dépolitisée, signifie que la sûreté de l'état n'a pas trouvé de faille pour elle dans la raf, que la raf avait dès le début, grâce à andreas, une conception politique révolutionnaire – celle dont parle la deuxième thèse de feuerbach : “la question de savoir si la vérité concrète appartient à la pensée humaine n'est pas une question de théorie, mais une question pratique. dans la pratique, l'être humain doit prouver la vérité, c'est-à-dire la réalité et le pouvoir, la matérialité de sa pensée. la controverse sur la réalité d'une pensée qui s'isole de la pratique est une question purement scolastique.” andreas est poursuivi en tant que prototype de cette politique, parce qu'il incarne l'unité entre l'analyse, la collectivité et l'action.

la théorie révolutionnaire est théorie critique. là où nous l'avons formulée pour la publier, nous l'avons définie comme une arme, et nous l'avons toujours liée à des problèmes clairement définis de pratique de la lutte dans la clandestinité. la théorie qui n'est pas liée à la pratique, donc qui n'explique pas pour nous notre situation et qui ne nous montre pas la possibilité de la changer, ne nous a jamais intéressé. donc ce genre de théorie dont parle la guerre psychologique, lorsqu'ils nous ont caricaturés, mahler et moi, en “théoriciens de la raf” – n'est que du journalisme à sensation ou de l'affabulation aliénée utilisant l'appareil conceptuel marxiste dans la compréhension fautive des ML qui le transforment en dogme – par souci d'avoir raison, comme mahler l'a fait dans sa brochure la lutte armée en europe occidentale. les écrits théoriques de la raf étaient des journaux dont le but était de convaincre des gens qu'il est juste et pourquoi il est juste de soutenir la guérilla urbaine. nous les avons définis comme des armes, parce que tout ce qui est utile à la lutte armée dans la clandestinité est une arme.

parler d'andreas signifie parler de nous, parce que, quand nous disons que la fonction de direction est pratiquement – par la pratique collective – de la rendre superflue, cela signifie que la guérilla est une organisation politico-militaire, et doit l'être en tant qu'organisation clandestine, si bien que chacun devient en fait la direction, ou doit être capable de la devenir. ce qui veut dire, devenir capable d'apprendre – dépasser les expériences, celles de soi-même, celles du groupe, celles des mouvements de libération du tiers monde; et que chacun soit capable de transmettre les expériences. même l'apprentissage n'est possible que dans la lutte contre l'état, contre sa méthode de campagnes diffamatoires, de mensonges et d'injures, contre la structure de socialisation et d'endoctrinement impérialiste, et cela n'est possible que collectivement et uniquement avec pour but d'aboutir à l'action armée.

la direction collective, si l'on se réfère à gramsci, signifie que le projet doit être compris par chacun dans la guérilla, pour que chacun reconnaisse sa tâche dans la réalisation et l'exécution comme une fonction du tout – que le projet qui décide d'une action laisse prévoir ses conséquences positives et négatives, l'approbation et la réaction, et qu'il contient déjà en lui les réponses, qu'il ouvre donc un champ à l'organisation. voilà ce qu'est le rapport entre la théorie et la pratique.

andreas :

le projet de personnalisation de la politique révolutionnaire dans la guerre psychologique a pour but – et constitue ainsi, dans le domaine de la propagande, l'équivalent de la torture par isolement qui vise à désocialiser les combattants – de dépersonnaliser les combattants, de faire passer, en dépersonnalisant les combattants, l'action révolutionnaire, qui est toujours (peu importe comment elle est transmise) comprise par les masses, pour un corps étranger dans la société. la personnalisation a pour but de faire passer l'état d'exception révolutionnaire pour la vie quotidienne impérialiste dans sa brutalité, pour retourner contre la guérilla la haine latente des masses envers l'état, envers le parasitisme étatique, des appareils répressifs et idéologiques d'état se composant du parquet fédéral, de la justice, de la police, etc, machine parasitaire qui ne dévore que du surplus. elle a pour but de décourager le peuple devant l'état d'exception dans lequel il vit, de le décourager à le transformer en un véritable état d'exception, c'est-à-dire en état d'exception en sa faveur. mais précisément parce que cette machine ne peut faire que de projeter, elle est incapable de percevoir autre chose que son propre reflet et de produire autre chose que sa reproduction. la merde qu'elle a soulevé avec la guerre psychologique lui retombe forcément sur les pieds.

bref : direction – ce qu'elle devrait être, c'est la notion concrète de la situation et son dépassement : les buts et leur transmission dans la structure du groupe/de l'organisation en lutte. simplement : dans la nécessité (c'est l'histoire qui produit le concept, et par là, l'histoire du groupe et de chacun dans sa notion : lutte révolutionnaire) – dans la nécessité de l'antagonisme dans lequel nous plaçons notre politique et nous-mêmes en combattant, donc sa violence et sa contrainte complexe pour chacun, la liberté, libération, est possible.

ulrike :

dans ce contexte – guerre psychologique – il y a l'idée débile de wunder selon laquelle andreas n'aurait jamais travaillé en usine – parce qu'elle démontre comment dans la guerre psychologique l'anticommunisme pseudo-scientifique usurpe l'histoire, les préjugés et des structures existantes dans le but de les figer. son allégation est fautive. andreas a appris et compris dans l'usine, dans la rue, dans la prison. la déformation des faits relève bien de la guerre psychologique, qui prétend aussi par exemple que la raf est un groupe de mecs et de nanas appartenant aux couches supérieures de la classe moyenne, issus d'une socialisation bourgeoise. si l'on tient à faire de la sociologie, on peut dire que la moitié d'entre nous vient d'un milieu prolétarien – école élémentaire, apprentissage professionnel, usine, foyer de mineurs, prison. l'affirmation nie, mais certainement aussi par ignorance, qu'avec la troisième subordination réelle au début des années 1960, les processus de prolétarianisation et de déclassement ont augmenté en masse. la massification et technocratisation des universités, la concentration des media etc – ça a été une condition intérieure de la mobilisation dans les universités à partir de 1966. la condition extérieure, ce fut la guerre américaine au vietnam. cette affirmation essaie de ne pas voir également le fait que tous

les combattants de la raf ont appris et travaillé dans les projets de base de la nouvelle gauche depuis pâques 1968. c'est le combat même qui prolétarise les combattants.

l'absence de propriété et – ceci est la conception du parti coréen – du rapport prolétarien dans la lutte pour le communisme, le “djoudje”, caractérise le prolétariat en tant qu'antagoniste de l'impérialisme, c.à.d. comme sujet de libération. ce n'est pas une notion sociologique du prolétariat. une telle notion ne nous intéresse même pas. “prolétariat” n'est pas une notion qui sort de la doctrine génétique des fascistes – il signifie un rapport. le rapport de la guérilla au peuple renvoie au rapport du prolétariat à l'état impérialiste, le définit comme ennemi mortel, comme antagoniste, comme guerre de classes. prolétariat est une notion de lutte.

sartre dit : “il est vrai que le prolétariat porte en lui-même la mort de la bourgeoisie; il est vrai aussi que le système capitaliste est secoué par des contradictions structurelles; mais ceci n'implique pas nécessairement l'existence d'une conscience de classe ou d'une lutte de classes. pour qu'il y ait conscience et lutte, il faut se battre.”

mais d'où vient l'affirmation de wunder? veut-il dire que arbeit macht frei (le travail libère)? donc le camp de concentration. ou veut-il parler de l'éthique protestante du travail? donc – je cite – “le travail comme la source de toute richesse et de toute culture” du programme de gotha avec laquelle la vieille social-démocratie, lors de la grande crise de chômage en 1930, n'a rien pu faire d'autre que de céder finalement le pouvoir politique aux fascistes – alors qu'elle l'avait perdu depuis longtemps (parce qu'elle ne l'avait jamais arraché au ministère de la guerre). à ce propos, à propos de la conception mystifiée du travail du programme de gotha, marx dit de façon brève et sèche : «que l'être humain qui ne possède d'autre propriété que sa force de travail, est obligé d'être, dans toutes les formes de société et de civilisation, l'esclave des autres êtres humains qui se sont rendus propriétaires des conditions de travail matérielles.»

marx en déduit la nécessité économique et le droit politique des travailleurs de quitter l'usine, de s'armer et de combattre l'état. et c'est uniquement pour cela que nous nous référons ici à marx, parce qu'il a expliqué de façon scientifique la nécessité de l'insurrection, la lutte de classes comme guerre de classe contre le réseau parasitaire des appareils répressifs et idéologiques, contre l'état bourgeois.

ce verbiage n'est que du cynisme. alors qu'il y a plus de quatre percent, c.à.d. plus d'un million de chômeurs en allemagne, et presque cinq millions en europe occidentale, la réponse social-démocrate à cela est son propre projet fasciste de

«sécurité intérieure», l'intégration des appareils répressifs d'état en europe occidentale sous le commandement du monopole de l'information tenu par le bka, ainsi que l'intégration des appareils de sécurité intérieure et extérieure dans le cadre de l'otan, donc sous le commandement du pentagone.

(nous en reparlerons – la fonction politique de la social-démocratie pour le capital américain, de son projet de fascisme et de la stratégie institutionnelle du nouveau fascisme.)

le pays légal n'est pas le pays réel, et dans la même mesure, la vie réelle des travailleurs n'est pas à l'usine. le parquet sympathise naturellement avec l'esclavage du prolétariat dans les usines, et wunder fétichise, même très logiquement, le travail en usine, pour masquer la machine de sûreté de l'état parasitaire, parce que si les travailleurs n'allaient plus à l'usine, c'est-à-dire à cette usine dont il est forcément question ici : où le travail est sous le commandement du capital, toute la clique des fantoches de la sûreté de l'état, là en face de nous, n'aurait plus rien à bouffer. (et wunder, en tant que vieux social-démocrate, c'est-à-dire en tant que vieux rat social-démocrate, sait évidemment que c'est au terme de notre lutte que se trouve la libération du travail, par l'ébranlement et finalement la dissolution des appareils répressifs et idéologiques d'état.) le contenu concret de cette insulte est donc simplement ceci : andreas doit, ou nous devons nourrir le parquet avec beaucoup plus d'empressement. un être humain convenable selon la conception du parquet est un être humain qui nourrit le parquet — le sujet soumis, l'être humain qui existe pour l'état et qui n'a pas d'autre but que d'exister pour l'état. c'est bien comme l'a dit andreas : “le citoyen idéal pour le parquet c'est le prisonnier qui a la photo de buback dans son placard.”

Wunder, Zeis – procureurs du Parquet Fédéral dans le procès à Stammheim

Schmidt – Chancelier de la République Fédérale d'Allemagne
Prinzing – Président de la Cour dans le procès à Stammheim
SPD – Parti Social-démocrate d'Allemagne
Mahler – impliqué dans la fondation de la RAF, exclu du groupe en 1974
ML – partis maoïstes qui s'appellent marxistes-léninistes

Conception Andreas/Ulrike pour le procès à Düsseldorf

le processus politique d'où vient la guérilla urbaine en Allemagne a commencé à Berlin – 1966, 1967, 1968.

rôle – histoire de la République fédérale d'Allemagne – chaîne impérialiste d'états
anticommunisme

sous-centre politiquement – économiquement – militairement pivot stratégique – développement du capital – encerclement – guerres de libération

lignes de démarcation – nouvelle gauche

causes : prolétarisation

conditions : sous-centre stratégique – expansion de l'impérialisme américain politiquement – économiquement – militairement

possibilité : pertinence stratégique — moment d'instabilité

1. fonction idéologique — en tant que pays divisé

2. fonction militaire/politique/économique – “vitrine”, modèle du développement

et de la stabilité capitalistes, fonctions de légitimation et d'intégration exemplaires pour la stratégie du capital américain – tiers monde – Europe

conformément : réaction – pour ce qui est de l'Europe.

sa possibilité : la “totalisation de la violence”

1. quant à son contenu : fascisme – stratégie institutionnelle

2. quant aux faits : lois d'exception etc :

contre-insurrection, militarisation de la politique par la régularisation de la contre-insurrection

démantèlement de la gauche

ghettoisation

agnoli à propos de : critique des sectes critique des partis

parti / stratégie institutionnelle

politique clandestine

à partir des conditions de la répression extrême et totalement structurée, les possibilités tactiques

a) état industriel

b) sous-centre stratégique (l'internationalisme prolétarien)

guérilla urbaine – RAF

méthode d'intervention révolutionnaire

continuité – sens de l'action

solidarité (signal de l'identité)

avec ceux qui ont coupé tout lien avec le système existentiellement et politiquement, qui sont restés fidèles à la rupture et ont continué à lutter et qui pour cette raison se font détruire de façon exemplaire.

sens de la politique des prisonniers

fonction de l'exemple a) subjectivement

b) objectivement – évidence.

affirmation de la politique de l'action concrètement : dialectique de la défaite – du point de vue militaire, une défaite

du point de vue politique, une victoire

Conception Andreas/Ulrike pour un autre procès

fin avril 1976

ce qui se passe, c'est que la social-démocratie organise dans l'europe de l'ouest le processus réactionnaire moyennant l'énorme potentiel économique de l'impérialisme ouest-allemand sous l'hégémonie du capital américain – lequel contrôle toutes les industries stratégiques en allemande fédérale : l'électronique, la chimie, le pétrole, l'automobile, l'ingénierie mécanique – sur deux plans dont l'intermédiaire est le modèle de développement socialdémocrate : des crédits liés aux conditions politiques et qui ont pour fonction de préparer les investissements de capitaux en imposant, par le recours au chantage économique, la militarisation de la politique (comme le dit brandt dans une lettre à olaf palme, “la stabilité, c'est anticiper la catastrophe afin de l'éviter”) – pour dicter aux états subordonnés à l'allemande fédérale dans la chaîne impérialiste – et c'est son projet sur un plan stratégique politique plus vaste – son modèle de fascisme : stratégie institutionnelle, contre-insurrection, organisation de l'état sur le modèle de la démocratie parlementaire, avec en même temps des partis communistes mis à l'écart, de telle sorte que le bloc au pouvoir ne puisse toujours être que celui du capital américain. à l'intérieur de l'europe de l'ouest, l'ennemi principal, les états-unis, est représenté par l'allemande fédérale de la social-démocratie. parce qu'elle seule dispose, de par son histoire, de l'internationale socialiste et du contact avec les syndicats pour imposer en europe le projet de consolidation d'un nouveau fascisme.

c'est ainsi que toute attaque contre la présence ici du capital américain s'affronte immédiatement à l'état impérialiste et – tôt ou tard – directement aux forces militaires américaines, qui agissent ouvertement. dans chaque cas, les attaques contre les installations américaines ici forcent l'état à réagir en fonction de ce qu'il est depuis 1945 : une fonction du capital américain et le camouflage institutionnel du véritable statut de l'allemande fédérale dans la chaîne américaine des états : territoire militairement occupé par les états-unis.

ça c'est aussi une ligne pour la mobilisation – mais l'essentiel est que cette façon de démasquer la social-démocratie par l'attaque de petits groupes armés peut la rendre incapable d'organiser l'europe de l'ouest en un bloc de puissance militaire au service de la stratégie du capital américain. parce que le fascisme, ici rendu visible, va mobiliser nécessairement contre l'allemande fédérale tout ce qu'il peut y avoir de ressentiment politique à l'étranger contre elle – l'ancien antifascisme et tout ce qu'il peut y avoir de ressentiment contre l'impérialisme allemand, contre sa volonté d'hégémonie dans tout les groupes du spectre qui va de l'extrême-gauche aux social-démocraties et dans les gouvernements nationaux, et précisément sur la ligne : ennemi principal états-unis.

donc sur la ligne stratégique sur laquelle à la première ligne de démarcation –

c.à.d. le front – le conflit nord-sud est combattu de manière armée : prolétariat mondial / impérialisme américain.

d'où la nécessité de développer la deuxième ligne de démarcation dans les métropoles en tant que front, en tant que confrontation politico-militaire, une ligne qui est déterminée par la dialectique des répercussions sur les métropoles des guerres de libération à la périphérie du système, donc par la tentative de reconstruction au niveau stratégique du capital américain par le retrait de ses fronts vers les centres – sur le plan idéologique, politique, militaire, mais aussi économique (ce que nous ne développeront pas

ici). il s'agit du processus qui définit la lutte des classes dans les métropoles comme une partie de la guerre de

libération dans le tiers monde, en anticipant ici ce qu'est la politique prolétarienne aujourd'hui : guerre de libération.

voilà – brièvement – la stratégie que nous avons en vue, compte tenu de notre expérience et de ce que nous avons appris ici. c'est la ligne dans laquelle le capital et son état sont obligés de réagir de façon disproportionnée à l'attaque de petits groupes révolutionnaires, et ainsi la multiplier. c'est-à-dire : c'est la mécanique même de l'appareil qui développe dans le système impérialiste un front et en même temps son antithèse : une situation politique dans laquelle les processus de polarisation sont en cours, dans lesquels la résistance – structure clandestine, guérilla – peut être comprise et sera comprise comme la cause de chacun et de tous ceux qui ont pris conscience de leur situation dans le système impérialiste.

il y aurait aussi quelque chose à ajouter sur la structure et composition de l'organisation de la guérilla métropolitaine qui lutte sur ce front. nous laisserons ça de côté ici.

enfin – ce qu'il serait à analyser c'est le projet militaire des états-unis en se servant de la social-démocratie : intégration des appareils chargés de la sécurité intérieure et extérieure (c'est-à-dire l'intégration des appareils policiers dans la structure de l'OTAN), transformation de l'ensemble de l'appareil d'état, y compris des appareils idéologiques (écoles, médias, administrations), en un gigantesque réseau tentaculaire de renseignement. un processus qui oblige tous les fonctionnaires et employés à faire des rapports au service de renseignement. un seul journal en a parlé jusqu'à présent.

stratégie institutionnelle du nouveau fascisme qui fait de la justice politique une fonction de la contre-insurrection – de la police politique. pendant qu'en même moment sont élargis la machine de la sûreté de l'état, le BKA, à l'intérieur du BKA le département T à bonn, le BGS, les MEK, l'homogénéisation des polices des régions sous le commandement du BKA, des lois policières. l'informatique représente de ce fait un saut qualitatif : du fichier manuel à la base de données qui est la condition pour rendre possibles les techniques nouvelles répressives de la communication de masse institutionnalisées et utilisées par la guerre psychologique.

la stratégie institutionnelle vise, verticalement et horizontalement (europe de l'ouest), alors sur les plans intra- et inter-étatique, à la création d'un appareil militaire structuré par le renseignement, qui pénètre les sociétés et intègre les états en coiffant les ministères de l'intérieur, par-delà l'interconnexion internationale des machines de répression, sans avoir lui-même d'expression politique. ce qui signifie qu'il échappe totalement au contrôle public. donc une structure de pouvoir transnationale, en fin de compte, sous le commandement du pentagone, une machine militaire qui est en même temps son propre appareil de propagande, dans la mesure où il est un appareil de manipulation totale dans la tactique de la guerre psychologique. c'est-à-dire que ce système d'obtention et d'utilisation des renseignements dans la guerre psychologique constitue un système clos, à l'intérieur duquel la manipulation et le contrôle, et donc de nouveaux schémas de manipulation peuvent, dans un appareil fermé sur lui-même, être développés, crachés et perfectionnés, et ne manqueront pas de l'être. ce que la gauche légale n'a pas du tout compris, c'est que évidemment, dans cet ensemble, son internement est déjà programmé par l'ordinateur du BKA, ainsi que celui du cercle de tous les amis et connaissances.

ce qui est déjà clair : si le BKA peut mettre la main sur 394 collectionneurs d'armes en une seule action coordonnée, il lui est naturellement possible aussi de transporter en une seule action toute la gauche légale dans les stades.

guérilla urbaine est une tactique qui révèle la stratégie en l'anticipant.

sur le plan de l'élaboration de la stratégie de la politique révolutionnaire, cela signifie : comprendre l'état national en tant que appareil de répression intérieure à partir de sa détermination internationale pour le capital multinational américain.

le système des états nationaux à l'intérieur du système étatique de l'impérialisme américain est un système de secteurs de front en guerre, que l'appareil répressif du capital américain conduit sur deux secteurs : les points de cristallisation de la ligne de démarcation pauvre/riche dans la confrontation

nord-sud, et sur la deuxième ligne de démarcation, à l'intérieur des métropoles, ici en anticipation de la contreviolence prolétarienne massive.

il est important de réaliser que, d'une part, l'état du capital agit à partir des contraintes que le mouvement du capital – qui est le fondement matériel de toute l'affaire – lui impose. il est une fonction du capital. d'autre part, le capital ne peut plus développer lui-même une perspective productive, ou pour employer une expression de l'économie bourgeoise : il n'est plus capable d'innover. il a cessé d'être le sujet de la reproduction sociale de l'activité d'état.

pour une figure comme schmidt il est clair que, sans avoir réglé le problème de l'économie, de la crise, de l'inflation, du chômage, en un mot le problème du marché mondial, l'existence étatique du système impérialiste est un colosse aux pieds d'argile.

ce qui est nouveau, aussi nouveau pour ce fascisme, c'est qu'il ne s'agit pas seulement pour lui d'assurer la domination du capital, des marchés et de la consolidation, mais de former une structure de pouvoir militaire-économique qui puisse s'imposer en tant que système d'états indépendamment de leur base politique et des contraintes du mouvement du capital.

ici l'état est le sujet de la politique et il n'est plus gouverné par des fractions du capital en concurrence mais il est l'expression immédiate du capital, parce que sous l'hégémome du capital américain il n'y a ni autonomie économique, ni autonomie politique de capitaux face au capital américain.

il s'agit pour nous de montrer ici, à partir de l'internationalisation du mouvement du capital, la dialectique par laquelle les états nationaux dans le système étatique de l'impérialisme américain se transforment en un nouveau fascisme, organisé à un échelon international, et par la la fonction changée des états nationaux à partir des contraintes de défensive sur le plan stratégique dans laquelle se trouve l'impérialisme depuis sa défaite au vietnam.

le moment central qu'il s'agit de mettre en évidence c'est qu'à partir du moment où on a déterminé la réaction comme processus organisé et projeté sur le plan international, la stratégie révolutionnaire doit être internationaliste, c'est-à-dire : si l'on a pu dire que l'analyse politico-économique de la situation aujourd'hui coïncide avec le schéma conceptuel marxiste, cela signifie concrètement que la stratégie du manifeste, "prolétaires de tous les pays, unissez-vous!" a retrouvé un nouveau ferment sur le plan de l'organisation dans la guérilla qui anticipe la reconstruction internationale de la politique prolétarienne.

la forme d'organisation de l'internationalisme prolétarien dans les centres du capital sera la guérilla métropolitaine.

Département T du BKA – département "Terrorisme" de la police fédérale

BGS – police des frontières, qui comprend l'unité d'intervention GSG-9, comparable au GIGN en France

MEK – unités d'intervention, correspondent aux CRS en France

Concernant les effets de l'isolation dans une aile morte

la période du 16 juin 1972 au 9 février 1973 :

Le sentiment que la tête explose (le sentiment que la boîte crânienne va s'éclater, se détacher) – le sentiment que la moelle épinière soit pressée dans le cerveau, le sentiment que le cerveau se ratatine peu à peu comme un fruit sec, le sentiment d'être, sans cesse et inconsciemment, sous tension électrique, d'être téléguidée, le sentiment que les associations d'idées soient coupées constamment, le sentiment qu'on pisse son âme de son corps, comme si on n'arrive plus à tenir l'eau, le sentiment que la cellule plane. On se réveille, on ouvre les yeux : la cellule plane. L'après-midi quand il y a du soleil, ça s'arrête tout d'un coup. Mais elle bouge toujours, on n'arrive pas à se défaire de cette sensation. Impossible de savoir si on tremble de froid ou de fièvre – impossible de s'expliquer pourquoi on tremble, pourquoi on gèle.

Pour parler de façon audible normalement, il faut faire des efforts comme pour parler très fort, presque comme pour hurler – le sentiment de devenir muette – impossible de se rappeler le sens de certains mots, sinon en devinant – l'utilisation de sifflantes – s, sz, tz, z, sch – est un supplice insupportable – gardiens, visites, la cour semblent comme une réalité de celluloid – maux de tête – flashes – ne plus maîtriser la construction de phrases, la grammaire, la syntaxe. En écrivant : au bout de deux lignes, impossible de se rappeler le début de la première.

Le sentiment qu'on se consume à l'intérieur de son corps –

Le sentiment que si on dirait ce qu'il se passe, si on l'expliquerait à quelqu'un, ce serait comme jeter de l'eau bouillante à la gueule de l'autre, de l'ébouillanter, le défigurer à vie.

Une agressivité folle, sans exutoire. C'est le pire. Conscience claire qu'on n'a pas la moindre chance de survivre; échec complet pour essayer de transmettre cela. Des visites, il ne reste rien. Une demi-heure après on ne peut que constater de façon mécanique si la visite a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière – Par contre, le bain de la semaine, c'est un moment de repis, de récupérer – pour quelques heures même –

Le sentiment que le temps et l'espace s'imbriquent l'un dans l'autre – le sentiment d'être dans un labyrinthe de miroirs déformants, de vaciller –

Après : une terrible euphorie d'entendre quelque chose – la différence entre jour et nuit par exemple.

Le sentiment que le temps repart, le cerveau se dilate, la moelle épinière se remet en place – pendant des semaines.

Le sentiment qu'on avait été écorchée.

la deuxième fois, du 21 décembre 1973 au 3 janvier 1974 :

Bourdonnements dans les oreilles. Au réveil comme si on avait été rouée de coups.

Le sentiment de bouger au ralenti.

Le sentiment de se trouver sous vide, comme coulée dans du plomb.

Après : choc. Comme si on aurait reçu une plaque de fer sur la tête.

Comparaisons, notions qui viennent à l'esprit là-dedans :

Broyeur (psycho) –

simulateur aéronautique, où la peau des gens est écrasée sous l'accélération – La colonie pénitentiaire de Kafka – l'homme sur la planche à clous – rouler sans arrêt dans une montagne russe.

Quant à la radio : ça permet un minimum de détente, comme si on ralenti de 240 à 190 km à l'heure.

Extraits de lettres à ses avocats sur l'isolation dans une aile morte

le 25 février 1974

Que faire ? Déposer une plainte – pour coups et blessures. C'est clair. Ensuite, ce que j'ai dit cent fois : faire venir des psychiatres ; et ce qui m'est venu à l'esprit depuis : des oto-rhino-laryngologistes (à cause des oreilles) pour qu'ils expliquent enfin de façon scientifique que le silence a le même effet que les électrochocs, celui de provoquer cette sorte de blessures, de dévastations dans l'organe de l'équilibre et dans le cerveau. Qu'il en soit ainsi ne fait plus aucun doute. [...] Donc, une plainte et des expertises. Voilà ce qu'il faut à propos du problème de l'aile morte.

PS – Il se peut de toute façon que les otorhinos aient des choses à dire à propos de toute cette merde d'isolement, puisqu'il y a aussi cette cloche sonore dans laquelle se trouve Jan et à propos de laquelle vous avez besoin d'arguments, et l'enfer de bruit où se trouvait Carmen à Rastatt. En Chine – c'était récemment dans la Frankfurter Rundschau – les exécutions capitales se faisaient autrefois par le bruit. Et surtout l'Irlande où toutes ces saloperies sont systématisées.

le 26 février 1974

Biensûr, il y a la différence que, moi, je suis ici pour la troisième fois, alors que pour Gudrun c'est la première – que, pour moi donc, il y a des tas de «fusibles» qui ont sauté, alors que Gudrun a encore des réserves. Seulement, quand nous disons que l'affaire est maintenant urgente, plus urgente que jusqu'à présent, cela n'est pas un simple état d'âme ou quelque chose de ce genre. Les électrochocs que je reçois en plein, Gudrun les reçoit aussi. Le silence est un fait physique. Si le parquet fédéral, le chef des flics ici et la police politique ne sont pas décidés à nous liquider avant le procès, il devrait être possible d'obtenir le transfert – et, s'ils le sont, d'autant plus.

sans date

Un élément important du programme de lavage de cerveau, c'est qu'on est mis dans un état où l'on ne se rend pas compte du lien causal entre le moyen employé et les symptômes, de la combinaison raffinée, du concours de moyens, et enfin de ce qui vous arrive. On peut même dire : plus le moyen est invisible et difficile à percevoir, plus il a d'effet. On ne peut affronter ce qu'on ne perçoit pas, ce qui signifie : on ne peut pas y résister. Et je sais pourquoi j'ai dit à Berlin que l'aile morte était la tentative de nous forcer au suicide. Parce que l'énergie de résister, dans le silence absolu, absolument imperceptible, n'a finalement pas d'autre objet que soi-même. Et comme on ne peut combattre le silence, on ne combat alors que ce qui nous arrive, à nous et à notre corps – et finalement on ne combat plus que soi-même. C'est cela, le but de l'aile morte : l'autodestruction du prisonnier. Dans cette sorte de torture, la résistance elle-même est instrumentalisée par les tortionnaires. Et elle l'est même si le contenu de la résistance est : tenir bon. Alors, elle vous déchire à ce niveau-là. L'effondrement est le pire, parce qu'il signifie qu'on est entre leurs mains. Parce que ce qui est sûr, c'est qu'avec des oreilles totalement affamées, c'est-à-dire quand on est totalement écorché, et donc suggestible, il y a une chose qu'on ne peut plus faire : écouter une seule phrase des flics sans être obligé de la repousser, sinon elle risquerait de vous influencer dans vos sentiments et vos pensées. Et c'est à ce moment-là qu'ils peuvent vous tirer dans leur merde. On ne peut plus faire le sourd. Le moindre mot aimable des flics, s'il n'est pas repoussé activement, vous transforme déjà en collaborateur.

Le lavage de cerveau est un conditionnement du prisonnier qui rend sensibles au bruit ses oreilles et tout ce qui leur est organiquement relié, qui le rend donc réceptif, comme un film est sensible à la

lumière. Le cerveau reçoit tout ce qui entre, comme un film quand on ouvre le diaphragme. Sans oublier qu'on «entend» aussi ce qu'on lit. Le cerveau, ainsi conditionné, fait évidemment mal. Cela signifie que, dans la mesure où la résistance est pensée, les pensées font également mal. La résistance contre ces saloperies revient donc à se faire mal à soi-même (je connaissais déjà cela de l'époque de mon opération du cerveau : que les pensées font mal, mais je sais aussi que c'est le seul moyen de tout remettre en marche). Lavage de cerveau, c'est trafiquer le cerveau du prisonnier de façon qu'il ne soit plus qu'une boule de chair brûlante, découpée et détruite – du moins il le sent comme cela. Si alors on entend quelque chose, peu importe quoi, on le reçoit comme un baume. Et c'est ainsi qu'ils arrivent à y mettre leur merde. Un beau jour, on revient à soi et on ne sait plus où est le dessus et le dessous : on est brisé. Et c'est comme cela que l'ennemi peut faire prévaloir son pouvoir. Oreilles détruites, cela signifie bien sûr aussi : organe de l'équilibre détruit. On flotte, on titube d'un coin à l'autre. Tout ce qui se manifeste est disproportionné, exagéré. Le chuchotement est comme un cri qui s'amplifie, une allusion comme un coup de marteau, la plus petite phrase un coup de matraque.

[...]

Sortir d'ici par l'intervention d'un médecin n'est pas sortir. Parce que cela implique un traitement, ne consisterait-il qu'à venir nous voir, à être gentil, etc. C'est ainsi que Götte a achevé Astrid. Sans compter les drogues. Bonne santé, force, etc, sont identiques à résistance brisée. Et briser la résistance, cela signifie en dernière conséquence que le but du "traitement" est de tuer. Le problème qu'ils ont avec nous, c'est que notre conscience politique ne quittera pas notre corps sans que ce qu'on appelle "vie" ne le quitte aussi. Pourquoi c'est ainsi ? A l'évidence, parce que son contenu est collectivité – anti-isolement. Si notre conscience politique, dont le contenu est collectivité (guérilla, lutte armée), nous tient lieu d'identité, alors ils ne peuvent l'arracher par l'isolement sans nous tuer.

Carmen – Carmen Roll avait été anesthésiée de force lors de son arrestation pour prendre ses empreintes digitales

Götte – psychiatre dans l'aile morte de la prison de Cologne-Ossendorf

Astrid Proll – première prisonnière de la RAF dans l'aile morte d'Ossendorf

Déclaration au procès par rapport à la libération d'Andreas

le 13 septembre 1974

ce procès est une manoeuvre tactique dans la guerre psychologique du BKA, du parquet fédéral, de la justice contre nous – avec comme but d'escamoter l'intérêt politique que représente notre procès en Allemagne et à cacher la stratégie d'anéantissement du parquet fédéral qui est programmée là-dedans ; de transmettre une image dispersée de nous par le biais de condamnations individuelles ; de diviser dans la conscience de l'opinion publique le contexte politique de tous les procès contre les prisonniers de la RAF par la mise en scène d'étalages publics individualisés, pour rayer de la mémoire des gens le fait qu'il y ait une guérilla urbaine sur le territoire de l'impérialisme allemand. nous – RAF – ne participerons pas à ce procès.

la lutte anti-impérialiste, si cela ne doit pas être un slogan creux, a comme but d'anéantir, briser, détruire le système de domination impérialiste – sur le plan politique, économique et militaire ; les institutions culturelles qui lui permettent de produire l'homogénéité des élites dominantes, ainsi que les systèmes de communication assurant son emprise idéologique.

l'anéantissement de l'impérialisme sur le plan militaire veut dire dans le cadre international : les alliances militaires de l'impérialisme américain tout autour du globe, ici : l'OTAN et l'armée allemande ; dans le cadre national : les formations armées des appareils d'état qui incarnent le monopole de violence de la classe dominante ; son pouvoir dans l'état, ici : police, BGS, services de renseignement. sur le plan économique : la structure de pouvoir des multinationaux. sur le plan politique : les bureaucraties, organisations et appareils de pouvoir étatiques et non-étatiques – partis, syndicats, médias – qui dominent le peuple.

l'internationalisme prolétarien

la lutte anti-impérialiste n'est pas, et ne pourra pas être, une lutte de libération nationale, sa perspective historique ne pourra pas être le socialisme dans un seul pays. à l'organisation transnationale du capital, aux alliances militaires globales de l'impérialisme américain, à la coopération des services de renseignement, à l'organisation internationale du capital correspond de notre côté, du côté du prolétariat, des luttes de classe révolutionnaires, des luttes de libération

des peuples du tiers monde, de la guérilla urbaine dans les métropoles de l'impérialisme : l'internationalisme prolétarien.

depuis la commune de Paris il est clair qu'un peuple dans un état impérialiste qui essaie de se libérer dans un cadre national s'attire la vengeance, le pouvoir armé, l'hostilité mortelle des bourgeoisies de tous les autres états impérialistes. ainsi l'OTAN se dote maintenant d'une réserve d'intervention en cas de troubles internes qui sera stationnée en Italie.

“un peuple qui en opprime d'autres, ne peut pas s'émanciper lui-même”, dit Marx. ce qui donne une pertinence militaire à la guérilla métropolitaine, à la RAF ici, aux brigades rouges en Italie, à la SLA et d'autres groupes aux États-Unis, c'est le fait qu'elle peut, dans le cadre des luttes de libération des peuples du tiers monde et en tant que lutte solidaire, attaquer l'impérialisme dans son dos, là d'où il envoie ses troupes, ses armes, ses instructeurs, sa technologie, ses systèmes de communication, son fascisme culturel pour opprimer et exploiter les peuples du tiers monde.

c'est ça la détermination stratégique de la guérilla métropolitaine : initier sur les arrières de l'impérialisme la guérilla, la lutte armée anti-impérialiste, la guerre du peuple – dans un processus de longue

durée. – parce que la révolution mondiale n'est certainement pas une affaire de quelques jours, semaines, mois, certainement pas une affaire de quelques soulèvements populaires, de procès rapide, de prise de pouvoir de l'état – comme l'imaginent ou prétendent les partis et groupes révisionnistes, dans la mesure qu'ils ne s'imaginent rien du tout.

la notion d'état national dans les métropoles, la notion d'état national est devenu une fiction qui ne correspond plus à rien, ni par la réalité des classes dominantes, ni par sa politique, ni par la structure du pouvoir. elle ne peut même plus s'appuyer sur les frontières linguistiques depuis qu'il y a dans les pays riches de l'europe occidentale des millions de travailleurs immigrés. on assiste plutôt en europe à la formation également subjective d'un internationalisme prolétarien par la globalisation du capital, par les nouveaux médias, par la dépendance réciproque du développement économique, par l'élargissement de la communauté européenne, par la crise – alors que les appareils syndicaux travaillent déjà depuis des années à l'assujettir, contrôler, institutionaliser et supprimer.

la fiction de l'état national à laquelle s'agrippent les groupes révisionnistes avec leur forme d'organisation, correspond à leur fétichisme légaliste, leur pacifisme, leur opportunisme de masse. ce n'est pas le fait que les membres de ces groupes sont issus de la petite-bourgeoisie que nous leur reprochons, mais qu'ils reproduisent l'idéologie petit-bourgeoise dans leur politique et structure d'organisation. une idéologie qui a toujours été étranger à l'internationalisme prolétarien et qui – cela ne peut être autrement vu sa situation de classe et ses conditions de reproduction – s'est toujours organisée en tant que complément de la bourgeoisie nationale, de la classe dominante.

l'argument selon lequel les masses ne seraient pas prêtes nous rappelle les arguments des saluts colonialistes en afrique et en asie depuis 70 ans : les noirs, les analphabètes, les esclaves, les peuples colonisés, torturés, opprimés, affamés, souffrant sous le joug du colonialisme "ne seraient pas prêts" à prendre eux-mêmes en main leur administration, l'industrialisation, leur éducation, leur avenir en tant qu'êtres humains. c'est l'argument de gens qui se soucient de leurs positions de pouvoir, qui veulent la domination du peuple, non pas l'émancipation et la lutte de libération.

la guérilla dans les métropoles

notre action du 14 mai 1970 est et reste l'action exemplaire de la guérilla métropolitaine. elle contient et contenait déjà tous les éléments de la stratégie de la lutte armée anti-impérialiste : ce fut la libération d'un prisonnier d'entre les mains de l'état. ce fut une action de guérilla, l'action d'un groupe qui devint le noyau politico-militaire par sa décision de faire cette action. ce fut la libération d'un révolutionnaire, d'un cadre qui était et est indispensable pour la construction de la guérilla métropolitaine. non pas comme chaque révolutionnaire indispensable dans les rangs de la révolution, mais parce qu'il incarnait déjà à l'époque tout ce qui rend possible la guérilla contre l'état impérialiste : la détermination, la volonté d'agir, la capacité de déterminer sa propre personne exclusivement par les buts, tout en gardant ouvert le processus d'apprentissage du groupe, en pratiquant dès le début une direction en tant que direction collective, transmettant les processus d'apprentissage de chacun collectivement.

l'action a été exemplaire, parce que dans la lutte anti-impérialiste il s'agit en tout état de cause de libération de prisonniers, de la prison que le système est depuis toujours pour toutes les couches exploitées et opprimées du peuple, sans aucune perspective historique que la mort, la terreur, le fascisme, la barbarie. libération de l'emprisonnement dans l'alienation totale, l'auto-alienation, de l'état d'exception politique et existentiel dans lequel le peuple est forcé de vivre sous l'emprise de l'impérialisme, de la culture de consommation, des médias, des appareils de contrôle de la classe dominante, sous la dépendance du marché et de l'état.

la guérilla, pas seulement ici, il n'en était pas autrement au brésil, en uruguay, à cuba et pour le che en bolivie – part toujours de rien et la première phase de sa constitution est la plus difficile; dans la mesure où les origines à partir de la classe bourgeoise prostituée par l'impérialisme et de la classe prolétarienne colonisée par elle ne donnent rien d'utilisable pour la lutte. on est un groupe de camarades qui ont décidé d'agir, de quitter le stade de la léthargie, du radicalisme verbal, des discussions de stratégie toujours davantage sans objet, et de lutter. mais il manque encore tout – pas seulement tous les moyens; il s'avère, à cet instant seulement, quel genre d'être humain on est vraiment. c'est

l'individu métropolitain issu des processus de putréfaction et des contextes de vies mortels, faux, aliénés du système – usine, bureau, école, université, groupes révisionnistes, jobs d'apprentis, jobs occasionnels. on se rend compte des effets de la division entre vie professionnelle et vie privée, de la division entre travail manuel et travail intellectuel, la mise sous tutelle dans les processus de travail hiérarchiquement organisés, les déformations psychiques par la société marchande, la société métropolitaine passée au stade de putréfaction et de stagnation.

mais c'est ce que nous sommes, c'est de là que nous venons : l'engeance venant des processus destructifs de la société métropolitaine, de la guerre de tous contre tous, de la concurrence de chacun contre chacun, du système où règne la loi de la peur, de la performance, de l'un-sur-le-dos-des-autres, de la division du peuple en hommes et femmes, jeunes et vieux, sains et malades, étrangers et allemands et les luttes de prestige. c'est de là que nous venons : de l'isolement dans les cages à lapins, des cités en béton des banlieues, des prisons, des asiles et des quartiers de haute sécurité. du lavage de cerveau par les médias, la consommation, le châtiment corporel, l'idéologie de la non-violence ; de la dépression, de la maladie, du déclassement, de l'humiliation et de l'insulte de l'être humain, de tous les exploités de l'impérialisme. jusqu'au moment que nous avons compris la détresse de chacun comme la nécessité de nous libérer de l'impérialisme, comme la nécessité de la lutte anti-impérialiste. et compris qu'avec la destruction de ce système il n'y a rien à perdre, avec la lutte anti-impérialiste tout à gagner : la libération collective, vie, humanité, identité. que la cause du peuple est notre cause, celle des masses, des travailleurs et travailleuses à la chaîne, des lumpen, des prisonniers, des apprentis, des masses les plus basses ici et des mouvements de libération du tiers monde. que notre cause, la lutte armée anti-impérialiste est la cause des masses et vise-versa. même si cela ne peut se réaliser et ne se réalisera que dans un processus de longue durée du développement de l'offensive politico-militaire de la guérilla, du déclenchement de la guerre du peuple.

voilà la différence entre une politique véritablement révolutionnaire et une politique qui se dit révolutionnaire et qui en réalité est une politique opportuniste : nous partons de la situation objective, les conditions objectives, la situation réelle du prolétariat, des masses dans les métropoles – ce qui inclut le fait que le peuple dans toutes les couches et de tous les côtés est sous l'emprise et sous le contrôle du système. les opportunistes partent de la conscience aliénée du prolétariat ; nous partons du fait de l'aliénation, d'où s'ensuit la nécessité de la libération.

“il n'y a pas de raison” écrivait Lénine en 1916 contre le porc renégat et colonialiste Kautsky, “de supposer que dans le capitalisme la majorité des prolétaires pourraient être regroupés dans une seule organisation. en plus – et c'est l'essentiel – il s'agit moins du nombre des membres d'une organisation que de la signification objective et réelle de sa politique : cette politique représente-t-elle et sert-elle les masses ? c'est-à-dire sert-elle à la libération des masses du capitalisme, ou bien représente-t-elle les intérêts de la minorité, la réconciliation avec le capitalisme ? nous ne pouvons et personne ne peut prévoir avec précision quelle partie du prolétariat suit et suivra les social-chauvinistes et les opportunistes. ce n'est que dans la lutte que cela se révélera, cela se décidera en dernier ressort dans la révolution socialiste. mais c'est notre devoir, si nous voulons rester des socialistes, d'aller plus profondément vers les masses les plus enfoncées, les masses réelles : c'est là toute la signification de la lutte contre l'opportunisme et tout le contenu de cette lutte.”

le guérillero est le groupe la fonction de direction dans la guérilla, la fonction d'andreas dans la raf est : orientation – pas seulement de pouvoir distinguer dans chaque situation ce qui est essentiel de ce qui est accessoire, mais aussi dans chaque situation garder tout le contexte politique dans tous les détails, jamais dans les détails et les problèmes techniques et logistiques particuliers perdre de vue le but, la révolution ; dans le cadre de la politique d'alliances jamais la question de la classe ; dans le contexte tactique jamais le contexte stratégique, c.à.d. jamais tomber dans le piège de l'opportunisme. c'est “l'art de lier dialectiquement la force de principes avec la flexibilité d'agir, l'art d'appliquer dans la direction de la révolution la loi du développement qui transforme les changements progressifs en sauts qualitatifs”, dit le Duan. c'est aussi l'art “de ne pas reculer devant l'énormité de ses propres buts” (marx) mais de les poursuivre de manière persistante et inébranlable, la détermination d'apprendre d'erreurs,

en tout état de cause d'apprendre. chaque organisation révolutionnaire, chaque organisation de guérilla sait cela, sait que le principe de la pratique exige le développement de ces capacités – c.à.d. chaque organisation partant du matérialisme dialectique, dont le but est la victoire dans la guerre du peuple et non pas la construction d'une bureaucratie de parti, d'un partenariat au pouvoir de l'impérialisme.

nous ne parlons pas du centralisme démocratique parce que la guérilla urbaine dans la métropole qu'est l'Allemagne ne peut pas avoir d'appareil centralisé. elle n'est pas un parti mais une organisation politico-militaire qui développe ses fonctions de direction collectivement à partir de chaque unité, de chaque groupe – avec pour tendance de les dissoudre dans les groupes, dans le processus d'apprentissage collectif. le but est toujours l'orientation autonome, tactique, des combattants, des guérillas, des cadres. la collectivisation est un processus politique qui se passe dans tout, dans l'interaction et la communication, dans l'apprentissage l'un de l'autre dans tous les processus de travail et de formation. dans la guérilla, des structures autoritaires de direction n'ont aucune base matérielle, aussi parce que le développement réel, c.à.d. volontaire, des forces de production de chacun est la condition de l'efficacité de la guérilla révolutionnaire : intervenir de manière révolutionnaire, déclencher la guerre du peuple, avec des forces faibles.

la tactique de la guerre psychologique

andreas se trouve, parce qu'il est et était cela dès le début : révolutionnaire, dans la ligne de mire de la guerre psychologique des flics contre nous, depuis 1970, dès le premier surgissement de la guérilla dans l'action pour sa libération de prison.

le principe du fonctionnement de la guerre psychologique, qui doit aboutir à monter le peuple contre la guérilla, à isoler la guérilla du peuple, est de défigurer et masquer les buts réelles, matérielles de la révolution par la personnalisation et la psychologisation. buts qui sont la libération de la domination impérialiste, la libération des territoires occupés par le colonialisme et le néo-colonialisme, la libération de la dictature de la bourgeoisie, la libération de la dictature militaire, de l'exploitation, du fascisme et de l'impérialisme. la tactique est de rendre incompréhensible ce qui est facile à comprendre, de faire apparaître comme irrationnel ce qui est rationnel, de présenter les révolutionnaires comme des êtres inhumains. la méthode, c'est la diffamation, le mensonge, les injures, le racisme, la manipulation, la mobilisation des angoisses inconscientes du peuple et des réflexes inculqués au cours de décennies, de siècles de domination coloniale et d'exploitation — réflexes d'angoisse devant l'existence et de superstition devant les puissances incompréhensibles, parce que ces structures pour assurer la domination sont indécélables.

en essayant ainsi, par la guerre psychologique, de réduire à néant la politique révolutionnaire, la lutte armée contre l'impérialisme dans la métropole allemande et ses effets dans la conscience du peuple — en la personnalisant et en la psychologisant, les flics cherchent à nous présenter comme ce qu'ils sont eux-mêmes ; ils cherchent à présenter la structure de la raf comme analogue à la leur, une structure de domination — à l'image de l'organisation et du fonctionnement de leurs propres appareils de domination, comme le ku klux klan, la mafia, la CIA. et ils nous attribuent les moyens mêmes que les masques de l'impérialisme et leurs marionnettes utilisent pour s'imposer : le chantage, la corruption, la concurrence, le favoritisme, la brutalité, l'habitude de se frayer un chemin sur des cadavres.

en utilisant la guerre psychologique contre nous, les flics misent sur la confusion entre la pression de performance et l'angoisse que le système impose sur chacun obligés de vendre sa force de travail pour pouvoir vivre. ils misent sur la pratique malade de la diffamation, tournée par la classe dirigeante depuis des décennies, depuis des siècles, contre le peuple : mélange d'anticommunisme, d'antisémitisme, de racisme, d'oppression sexuelle, d'oppression religieuse, d'oppression par le système scolaire autoritaire. ils misent sur le lavage de cerveau qu'opèrent la société de consommation et les médias impérialistes, la rééducation et le "miracle économique".

ce que la guérilla dans sa première phase avait de si choquant, ce que notre première action a eu de choquant, c'est que des gens agissent sans se laisser déterminer par les contraintes du système, sans se voir avec les yeux des médias, sans peur. que des gens agissent en partant d'expériences réelles, des leurs et de celles du peuple. car la guérilla part de faits dont le peuple fait quotidiennement l'expérience dans sa propre situation : l'oppression, la terreur des médias, l'insécurité des conditions de vie en dépit de technologies extrêmement poussées et de l'immense richesse de ce pays, qui se traduisent par les maladies mentales, les suicides, les mauvais traitements infligés aux enfants, la misère de l'école, la misère du logement. voilà ce qu'a eu de choquant notre action pour l'état impérialiste : que la raf puisse être comprise dans la conscience du peuple pour ce qu'elle est : une pratique, une cause qui naît de façon logique et dialectique des rapports existants. une pratique qui, tant qu'elle exprime les rapports réels, tant qu'elle exprime la seule possibilité réelle de les changer et de les renverser, rend au peuple sa dignité, redonne un sens aux luttes, aux révolutions, soulèvements, défaites et révoltes passées ; ce qui redonne au peuple la possibilité d'avoir conscience de son histoire. parce que toute l'histoire est l'histoire des luttes de classes, parce qu'un peuple qui a perdu la dimension des luttes de classes révolutionnaires est forcé de vivre dans un état sans histoire, où il est privé de sa conscience de soi, c'est-à-dire de sa dignité.

la guerilla permet à chacun de déterminer pour soi ou il se situe, de trouver, souvent pour la première fois, où il se situe en somme et de trouver sa place dans la société de classes, dans l'impérialisme, de se définir pour lui-même. parce que beaucoup pensent être du côté du peuple, mais dès qu'il s'agit de s'affronter avec la police, dès que le peuple commence à se battre, ils se sauvent, dénoncent, freinent, se mettent du côté de la police. c'est le problème que marx a si souvent mentionné : qu'on n'est pas ce qu'on croit être mais ce qu'on est dans son fonctionnement réel, dans son rôle objectif dans la société de classes ; qu'on est vécu par le système, c.à.d. instrumentalisé par lui, si on ne se décide pas à agir consciemment contre le système, c.à.d. de s'armer et de se battre.

par la guerre psychologique, les flics cherchent à renverser les faits que l'action de la guérilla avait remis sur leurs pieds. à savoir que ce n'est pas le peuple qui dépend de l'état, mais l'état qui dépend du peuple ; que ce n'est pas le peuple qui a besoin des corporations, des multinationales et de leurs usines, mais que ce sont les porcs capitalistes qui ont besoin du peuple ; que la police n'a pas pour but de protéger le peuple des criminels, mais de protéger l'ordre des exploiters impérialistes du peuple ; que le peuple n'a pas besoin de la justice, mais que c'est la justice qui a besoin du peuple ; que nous n'avons pas besoin ici de la présence des troupes et des installations américaines, mais que c'est l'impérialisme américain qui a besoin de nous. en personnalisant et en psychologisant, ils projettent sur nous ce que eux sont, les clichés de l'anthropologie du capitalisme, la réalité de ses masques, de ses juges, de ses procureurs, de ses matons, de ses fascistes : le porc qui se complaît dans son aliénation, qui ne vit qu'en opprimant, en exploitant, en faisant souffrir les autres, dont la base d'existence est la carrière, l'avancement à tout prix, les coudes, profiter des autres, l'exploitation, la faim, la misère et le dénuement de quelques milliards d'êtres humains dans le tiers monde et ici.

ce que la classe dirigeante haït en nous, c'est que la révolution, malgré cent ans de répression, de fascisme, d'anticommunisme, de guerres impérialistes, de génocides, relève à nouveau la tête. en menant la guerre psychologique, la bourgeoisie, avec son état-flic, a accumulé contre nous tout ce qu'elle haït et craint du peuple. surtout contre andreas.

c'est lui qui incarne la plèbe, la rue, l'ennemi. elle a reconnu en nous ce qui la menace et la renversera : la détermination à préparer la révolution, la violence révolutionnaire, l'action politique et militaire ; en même temps que sa propre impuissance, la limite de ses moyens à partir du moment où le peuple s'arme et commence à se battre.

ce n'est pas nous, c'est lui-même que le système représente dans sa campagne de diffamation contre nous. toute campagne de diffamation contre la guérilla renseigne sur ceux qui la conduisent, sur leur ventre de porc, sur leurs buts, leurs ambitions et leurs peurs. et dire par exemple que nous sommes "une avantgarde auto-designée" n'a aucun sens. être à l'avantgarde est une fonction à laquelle on ne peut ni se nommer soi-même, ni que l'on peut revendiquer. c'est une fonction que le peuple donne à la

guerilla dans sa propre conscience, dans le processus de sa prise de conscience, de la redécouverte de son propre rôle dans l'histoire, lorsqu'il se reconnaît lui-même dans l'action de la guérilla, qu'il reconnaît la nécessité "en soi" de détruire le système comme une nécessité "pour soi", à travers l'action de la guérilla qui l'a déjà transformée en nécessité pour soi. l'idée d'une "avantgarde auto-désignée" reflète une pensée de prestige, qui a sa place dans la classe dominante, qui vise la domination. Ça n'a rien à voir avec le rôle du prolétariat, qui repose sur l'absence de propriété, avec son émancipation, avec le matérialisme dialectique, avec la lutte contre l'impérialisme.

la dialectique de révolution et contre-révolution

la dialectique de la stratégie des luttes anti-impérialistes consiste du fait que dans sa défense, sa réaction, le système, par l'escalade de la contre-révolution, est amené à transformer l'état d'exception politique en état d'exception militaire, se démasquant, apparaissant à tous comme l'ennemi et amenant par les moyens mêmes de sa terreur, les masses à prendre position contre lui.

marighela : "le principe de base de la stratégie révolutionnaire dans la situation de crise politique permanente est de développer aussi bien dans les villes que dans les campagnes une telle quantité d'actions révolutionnaires que l'ennemi soit obligé à transformer la situation politique du pays en une situation militaire. de cette façon l'insatisfaction s'étendra à toutes les couches du peuple, et les seuls responsables pour tous les méfaits seront les militaires."

et a.p. puyan, un camarade iranien : "par la pression de la violence contre-révolutionnaire renforcée contre les combattants de la résistance, toutes les couches et classes opprimées seront encore plus massivement réprimées. de ce fait les classes dirigeantes augmentent les contradictions entre les classes opprimées et elles-mêmes et en créant un tel climat, la conscience politique des masses fera un bon en avant."

et marx : "le progrès révolutionnaire avance dans la création d'une contre-révolution puissante et unifiée, par la création d'un adversaire qui amènera par la lutte contre lui seulement que le parti de l'insurrection mûrisse en devenant un véritable parti révolutionnaire."

quand en été 1972 les flics avec 150.000 hommes ont décrétés la mobilisation générale contre nous et déclenchaient une chasse à l'homme massive par la télévision, l'intervention du chancelier fédéral, la centralisation de tout le pouvoir policier au BKA – à ce moment toutes les forces matérielles et personnelles de cet état étaient déjà mobilisées à cause d'un petit groupe de révolutionnaires ; on voyait d'une manière concrète que le monopole de violence de l'état est limité, qu'on peut épuiser sa puissance, que l'impérialisme est un monstre mangeur d'êtres humains sur le plan tactique, qu'il est un tigre de papier sur le plan stratégique. on pouvait voir concrètement qu'il dépend de nous si l'oppression se perpétue et également de nous qu'elle soit détruite.

maintenant après tout ce qu'ils ont préparé contre nous dans leur guerre psychologique – les porcs se préparent à assassiner andreas. nous prisonniers issus de la raf et d'autres groupes anti-impérialistes sont en grève de la faim à partir d'aujourd'hui. les recherches-liquidation des flics contre la raf et leur guerre psychologique contre nous correspondent au fait que la plupart d'entre nous sont en détention-isolation depuis des années, ce qui signifie détention-liquidation. nous sommes décidés à ne pas arrêter de penser et de lutter, nous sommes décidés à faire tomber la pierre que l'impérialisme a levé contre nous sur ses propres pieds.

les flics préparent l'assassinat d'andreas – comme ils l'avaient déjà essayé pendant notre dernière grève de la faim en été 1973 – en lui supprimant l'eau. à l'époque on a fait croire aux avocats et à l'opinion publique qu'il aurait reçu à boire après quelques jours, pendant qu'il n'avait rien reçu et le porc de médecin à schwalmstadt lui disait après neuf journées passées sans rien boire "vous buvez du lait ou vous êtes mort dans dix heures". entretemps, le ministre de la justice du land hesse venait dans sa cellule pour voir et le corps des médecins de prison se réunissait au ministère de la justice à wiesbaden.

en plus, il existe un décret déclarant qu'en hesse les grèves de la faim peuvent être brisées par la privation de liquide. les plaintes déposées pour tentative de meurtre contre le porc de médecin ont été rejetée.

nous déclarons maintenant que si les flics réalisaient effectivement leurs intentions et plans de couper l'eau à andreas, tous les prisonniers de la raf en grève de la faim répondront par le refus de prendre toute forme de liquide. il en sera de même si quiconque des prisonniers en grève de la faim serait privé de liquide quel que soit le lieu et la personne qui fasse l'objet de cette tentative de meurtre.

Le Duan – un des fondateurs et premier secrétaire du parti communiste vietnamien

Marighella – membre du comité central du parti communiste du Brésil, puis un des fondateurs du groupe de guérilla urbaine ALN, Action de Libération Nationale

Schwalmstadt – prison dans laquelle se trouvait Andreas avant d'être transféré à Stuttgart-Stammheim en Novembre 1974

Interview avec l'hebdomadaire Der Spiegel

Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof, Jan Raspe
Der Spiegel, le 20 janvier 1975

- Le collectif de la RAF a-t-il adopté une nouvelle tactique ? Les campagnes préparées et dirigées depuis les prisons ont éveillé dans la population le même intérêt à votre sujet que les bombes et les grenades en 1972 ?

Il ne s'agit pas de bavardages sur la tactique. Nous sommes prisonniers et nous luttons actuellement avec la seule arme qui nous reste en prison et dans l'isolement : la grève de la faim collective, afin de sortir du processus d'extermination dans lequel nous nous trouvons, de longues années d'isolement social. C'est une lutte à la vie, à la mort ; nous n'avons pas le choix sinon de gagner par cette grève de la faim ou alors de mourir ou être détruits psychiquement et moralement par le lavage de cerveau, l'isolement et les traitements spéciaux.

- Peut-on parler de torture par isolement ou même de détention d'extermination ? Vous lisez un paquet de journaux, si nécessaire vous écoutez la radio et regardez la télévision de temps en temps. M. Baader, par exemple, a eu à sa disposition à un certain moment une bibliothèque de 400 volumes. Vous avez des contacts avec d'autres membres de la RAF, échangez des messages clandestins, vous recevez des visiteurs et vos avocats vont et viennent dans vos cellules.

Si l'on ne possède que le Spiegel et les informations diffusées par les services de sécurité de l'Etat, on pourrait se poser la question. Après deux, trois, quatre années d'isolement social, on ne se la pose plus, là on sait que l'on se trouve dans un processus d'extermination. Cela, on le supporte peut-être pendant quelques mois, mais pas pendant des années. Empêcher l'institutionnalisation des lavages de cerveau par l'isolement est pour nous la condition de notre survie, c'est en fonction de cela que les procès se dérouleront avec ou sans nous. Affirmer qu'il s'agit pour nous, par cette grève de la faim, de nous rendre nous-mêmes inaptes à la détention et inaptes à comparaître devant le tribunal – alors que chacun sait que des prisonniers politiques inaptes à la détention, sont des prisonniers morts – cette affirmation-là fait partie de la tactique de l'adversaire, c'est de la contre-propagande. Les services du procureur fédéral ont reculé ces procès pendant trois ans et demi, pour briser les prisonniers par l'isolement, la torture, le lavage de cerveau, l'aile morte, la psychiatrisation. Les services du procureur fédéral ne veulent plus de ces procès. Ou, s'ils les veulent, alors c'est sans les accusés et sans leurs défenseurs, parce qu'il est devenu évident que ces procès à grand spectacle contre la politique révolutionnaire – l'auto-représentation du pouvoir par l'Etat impérialiste (ce que veut Buback) – ne peuvent être mis en scène qu'en notre absence.

- Malgré leur répétition constante, des mensonges ne deviennent pas crédibles ; et l'opinion publique a compris depuis longtemps que ces mensonges sont lancés
- de mauvaise foi – pour jeter le doute sur la justice, ce que vous avez incontestablement réussi.

C'est parce qu'il s'agit de faits dont vous ne pouvez pas faire disparaître l'importance politique en les contestant.

- Vous êtes en détention préventive, étant inculpés pour des délits graves tels que meurtre et tentative de meurtre. Ne subissez-vous pas les mêmes conditions de détention que les autres prisonniers en détention préventive ?

Nous réclamons la suppression des traitements spéciaux et il ne s'agit pas seulement de prévenus. Pour les prisonniers politiques, la justice ne fait pas de différence ; et à ce propos, nous disons que tout prolétaire prisonnier qui comprend politiquement sa situation et qui organise la solidarité, la lutte des prisonniers, est un prisonnier politique, quel que soit le motif qui l'a conduit en prison. La justice isole également des prisonniers qui sont déjà condamnés, pour certains depuis quatre années, comme Werner Hoppe, Hellmut Pohl, Rolf

Heissler, Ulrich Luther, Siegfried Knutz. Plusieurs milliers ici sont maltraités par le système pénitentiaire et à partir du moment où ils commencent à résister, sont brisés par l'isolement. C'est contre cela que nous luttons, par cette grève, en tant qu'action collective contre l'institutionnalisation de l'isolement. Dans les prisons anciennes, là où il manque les machines à isoler (sections pour les fauteurs de trouble, ce qui signifie ceux qui troublent l'inhumanité dont ils sont victimes) ces machines sont mises en place, comme à Tegel, Bruchsal, Straubing, Hannover, Zweibrücken, etc. Les nouvelles prisons incluent dans les principes de leur construction leur architecture, l'isolement comme système de détention. Ces principes s'orientent, en RFA, non pas vers les modèles suédois, mais au contraire vers les méthodes et expériences américaines et les méthodes fascistes de programmes de réhabilitation.

— Concrètement, dites-nous en quoi consiste ce que vous appelez traitements spéciaux . Nous avons fait des recherches sur les conditions actuelles de détention du collectif RAF ; nous n'avons pu trouver la trace de traitements spéciaux, mais plutôt une série de privilèges.

Vous n'avez fait aucune recherche. Vous vous êtes laissés informer par la sûreté de l'Etat et par les services du procureur fédéral. Traitements spéciaux, cela signifie huit mois d'aile morte pour Ulrike, pour Astrid. Des années d'isolement social pour tous les prisonniers de la RAF. Des anesthésies de force, ordonnées par un tribunal aux fins d'enquête. Pendant plusieurs années, la promenade mains liées. Sur ordre permanent des tribunaux, utilisation immédiate de la force, ce qui signifie les vexations dans les cellules de tranquillisation, au cours des transports, des interrogatoires, des confrontations, lors des visites. La censure des journaux. Des lois d'exception. Des bâtiments spéciaux pour les procès contre les prisonniers de la RAF à Kaiserslautern et, à Stammheim, sur le budget de la sûreté de l'Etat évalué à 150 millions de marks, dans une forteresse de béton gardée par des unités de police de trois états fédéraux, alors qu'il semble qu'au cours de ce procès les accusés et leurs défenseurs ne seront pas admis à l'audience – au cas toutefois où la justice laisserait des accusés en vie. Entraves faites aux défenseurs : publication de matériaux de la défense, de parties de dossiers et de dossiers de la sûreté de l'Etat, dans le cadre des campagnes du gouvernement visant à conditionner les verdicts et évincer les défenseurs. Manipulations des dossiers. La presse de Springer peut disposer de dossiers avant la défense alors que les services du procureur fédéral refusent d'en donner communication à la défense. Les défenseurs sont surveillés jour et nuit, leur courrier contrôlé, leur téléphone sur table d'écoute, et leurs bureaux sont perquisitionnés. Les avocats ont des sanctions disciplinaires de la part de leur barreau et d'inculpations pour leur travail d'information auprès de l'opinion publique. Les parents et visiteurs sont l'objet de pressions de la part de la sûreté de l'Etat, et ce jusque sur leur lieu de travail. Ils se font terrorisés par une surveillance non dissimulée. Ceux qui désirent nous écrire ou nous visiter sont espionnés et fichés par la sûreté de l'Etat. Celle-ci est obligée, sous la pression de la grève de la faim, de maquiller la réalité, et les ministères envoient des équipes filmer. En principe, rien n'est changé. Mais la réalité, à l'heure actuelle, c'est s'isolement organisé de l'intérieur des prisons avec une précision meurtrière : tout en restant isolés, les détenus peuvent se rencontrer, par deux, et seulement deux heures par jour. Cela n'empêche pas le processus de destruction, et ça reste un système coupé de l'extérieur. Cela signifie que le lavage de cerveau doit continuer et que l'interaction sociale doit être rendue impossible. Par rapport à l'extérieur, l'isolement est perfectionné par l'exclusion des défenseurs, ou en l'occurrence la limitation au nombre de trois. Si l'on s'en réfère à la norme de Posser, six années d'isolement par exemple pour nous et à la responsabilité des services du procureur fédéral quant au recul de la date des procès, on comprend ce que signifie détention d'extermination. Prouvez-nous donc qu'un seul de ces "privilèges" n'existe pas !

- Au début, vous avez décrit la nutrition forcée comme une machination fasciste ; après la mort de Holger Meins, vous avez parlé de meurtre. N’y a-t-il pas là une contradiction ?

Cela ne vient pas de nous, mais la nutrition forcée est un moyen pour enlever à la grève de la faim son impact vers l’extérieur ; c’est ainsi que des stations médicales de réanimation ont été installées dans les prisons, afin de pouvoir dire que tout a été fait alors que le plus simple n’a pas été fait : supprimer l’isolement et les traitements spéciaux. Holger Meins a été exécuté par une sous-nutrition systématique ; la nutrition artificielle était, dès le début, à la prison de Wittlich une méthode pour assassiner. Au début, brutale, directe, violente, pratiquée pour briser la volonté, et par la suite pratiquée seulement en apparence. 400 calories par jour : il s’agit seulement d’une question de temps, de jours, jusqu’à ce que l’on meurt. Le procureur fédéral Buback et les services de sécurité ont manigancé cela en s’arrangeant pour que Holger Meins reste à la prison de Wittlich, jusqu’à qu’il soit mort. Le 21 octobre, le tribunal de Stuttgart avait ordonné le transfert de Holger Meins à Stuttgart au plus tard le 2 novembre. Dès le 24 octobre, Buback, procureur fédéral, faisait savoir au tribunal de Stuttgart que la date du transfert ne pouvait pas être respectée par la sûreté de l’Etat : cette information n’a toutefois été rendue publique qu’après la mort de Holger Meins. Pour terminer, le médecin de la prison Hutter a cessé complètement la nutrition artificielle et est parti en voyage. Il faut également préciser que l’office fédéral de police était informé sur l’état des prisonniers, pendant toute la durée de la grève de la faim, par les directions des prisons. Il faut souligner que Hutter, avant qu’il se retire, parce que Holger était mourant, a demandé à Degenhardt de lui assurer qu’il ne ferait l’objet d’aucune plainte – de la même manière, toutes les plaintes portées contre Degenhardt ont été annulées. Degenhardt est le médecin qui, durant l’été 1973, pendant la seconde grève de la faim, a supprimé l’eau à Schwalmstadt pour raisons médicales pendant neuf jours, jusqu’au coma. C’est ce médecin que Buback qualifiait de sommité médicale en parlant à Frey, qui soignait alors les prisonniers de Zweibrücken. Holger Meins a été assassiné d’après un plan portant sur la manipulation de la date du transfert ; c’est la faille qui permet au procureur fédéral et à la sûreté de l’Etat de viser directement les prisonniers. Le fait qu’aucun journaliste n’ait encore fait de recherches là-dessus, ni ne les ait publiées, ne signifie rien quant aux faits eux-mêmes ; au contraire, il souligne la collaboration et la complicité, l’amalgame entre les trusts de l’information, la sûreté de l’Etat, le procureur fédéral, la police fédérale et les services de renseignement.

- Nous n’acceptons en aucune manière votre version du soi-disant meurtre à tempérament de Meins. Vous nous donnez l’impression d’une psychose de la persécution, ce qui serait très compréhensible après des années de clandestinité et de détention. Au Spiegel , nous avons critiqué le comportement du médecin de la prison Hutter ; le procureur a ouvert une instruction contre lui.

Il ne s’agit pas de Hutter, il n’est qu’un des médecins des prisons, ils n’ont rien à décider. La médecine pénitentiaire est organisée hiérarchiquement, et Hutter est tout au plus l’un des personnages qui est saisissable. Un porc, mais un petit ; il sera tout au plus rendu responsable bien que là aussi, aucune des personnes qui connaissent l’application des peines et la fonction réelle de la médecine pénitentiaire n’y croient. Ce que vous appelez critiquer c’est un vieux truc qui consiste à parler d’inconvénients, d’accidents de parcours afin de les rendre incompréhensibles, alors qu’en fait il ne s’agit pas d’accidents de parcours, mais de la société de classes, de sa justice, de ses camps de prisonniers. Compte tenu de la situation dans les prisons, de la démagogie fasciste autour de cette grève dans les médias, des concerts des politicards, des réactions incontrôlées par rapport à l’action nonviolente d’un petit groupe aux limites de la défensive – prisonnier et isolé – comme s’il s’agissait d’une attaque militaire (Strauss a parlé de droit de guerre), tout tend à montrer à quel point la couverture de légitimité du système est bouffée par ses crises politiques et économiques. C’est là que vous devriez chercher une maladie, en considérant l’intérêt réel qu’a l’Etat dans l’extermination des prisonniers de la RAF, plutôt que de baratiner de psychoses de persécution.

- Les Britanniques ont supprimé récemment la nutrition forcée, par exemple pour les terroristes de l’IRA. Les grèves de la faim étaient terminées aussitôt. Comment vous comporteriez-vous, dans ce cas ?

Ce n'est pas notre problème. Le CDU exige l'arrêt de la nutrition forcée, de la même manière qu'elle met le cap ouvertement vers l'état d'exception, le fascisme, alors que le SPD oriente son potentiel électoral et de son histoire vers le même but, fascisation. Pénétration de l'Etat dans tous les domaines de la vie, militarisation totale de la politique, manipulation, endoctrinement du peuple par les médias, dans le sens des buts de la politique intérieure et extérieure de l'impérialisme ouest-allemand, c'est-à-dire camoufler et faire passer, vendre celle-ci comme politique pour le peuple, les socialement faibles, sous l'aspect de réformes. C'est ainsi que le CDU propage ouvertement le meurtre, alors que le SPD louvoie, essaie de camoufler les meurtres en suicide, et ne peut prendre position ouvertement pour la ligne dure de la sûreté de l'Etat, qui décide en dernier ressort de nos conditions de détention.

- Ne voyez-vous pas de nouveau des fantômes ? Toutes les déclarations connues jusqu'à présent de la RAF ne se basent-elles pas sur les analyses insoutenables sur cet Etat, ce SPD, ce CDU, cette justice ? Nous voyons ici le défaut qui vous a fait perdre, jusqu'à présent, l'influence politique sur la population. Pour cette raison vous n'êtes pas en mesure de combattre cet état, si toutefois il le méritait de manière efficace, et pour cette raison vous ne trouvez pas de soutien à la base !

Ce sont un peu des inepties que vous essayez ici de tourner. Ce que vous déclarez insoutenable n'est avant tout pas marchandage, et notre position, le contre-pouvoir prolétarien, est par rapport à la vôtre, le pouvoir impérialiste antagoniste, analytique et pratique. Vous discutez des lacunes, des bases et des effets de la politique révolutionnaire, alors que votre boulot consiste à la remettre en question grâce à un journalisme qui, depuis longtemps, s'est ouvertement déclaré comme ayant un rôle positif dans le fonctionnement intérieur de l'Etat – cet Etat par rapport auquel la politique prolétarienne est la négation. Nous poser cette question à nous, en tant que question venant du Spiegel, cela n'a pas de sens. La théorie et la pratique ne deviennent unité que dans la lutte. C'est leur dialectique. Nous développons notre analyse comme une arme, ainsi elle est concrète ; et elle a été rendue publique là seulement où nous sommes en mesure de contrôler sa publication.

- Vous ne voulez cesser votre grève de la faim que lorsque vos revendications auront été satisfaites ; avez-vous des perspectives de succès ? Dans le cas contraire, procéderez-vous à une escalade, et par exemple, commencerez-vous une grève de la soif si les revendications ne sont pas satisfaites ? Quelles actions préparez-vous à l'intérieur et à l'extérieur de la prison ?

Buback croit encore pouvoir briser la grève de la faim et l'utiliser afin de nous exterminer, au moyen du meurtre, de la psychiatrisation forcée. C'est pourquoi des stations de réanimation ont été installées dans les prisons. Stations où nous devons être ligotés vingt-quatre heures par jour, mis en état de somnolence par des psychodrogues, nourris de force, dans un immobilisme total, tant physique qu'intellectuel. C'est aussi le pourquoi de l'utilisation de la contre-propagande et de la guerre psychologique.

- Psychiatrisation forcée, guerre psychologique, tout cela n'existe que dans l'imagination de la RAF.

Cela existe dans la réalité que vous propagez, qui est celle de l'impérialisme. Il y a eu l'anesthésie forcée contre Carmen, afin de prendre ses empreintes digitales, et contre Ulrike la décision de l'anesthésier pour une scintigraphie et en 1974 celle contre six prisonniers à Hambourg afin d'enquêter. La nutrition forcée n'est possible que si le prisonnier est sous anesthésie. Des prisonniers politiques, par exemple, à Hambourg et Essen : Beer, Pohl, Allnach, Blenck, Hoppe, Kroeher, ont été enfermés dans la cloche (cellule d'isolement) à plusieurs reprises pour quarante-huit heures et davantage, parce qu'ils appelaient un autre prisonnier pendant la promenade dans la cour, ou ne s'arrêtaient pas de courir pendant celle-ci, ou pour rien : isolés de tout bruit, ne pouvant pas même se lever pour chier, étant attachés par les mains et les pieds sur une planche, cela signifie une privation acoustique, privation des fonctions motrices, visuelles. L'effet est comme celui d'un narcotique. Vous pouvez affirmer que vous trouvez cela bien, mais vous ne pouvez pas dire que nous l'avons inventé, car tous ces faits sont attestés par des centaines de décisions de tribunaux. Le soutien par les publications qui lui était nécessaire, Bübäck l'a eu, entre autres par l'initiative de Heinemann, mais également par l'essai de Ditfurth, paru dans le

Spiegel, précis quant au fascisme par les mots, pour qui meurtre et psychiatisation forcés ne sont que des moyens lui permettant de véhiculer ses trucs cyniques, pour brutaliser le climat politique autour de la grève de la faim. Lorsque Carstens, à la mi-novembre, commença de propager ouvertement le meurtre contre nous, il y avait encore dans l'opinion publique comme un choc, une contradiction, de l'horreur. La fonction de Heinemann était d'écarter les doutes, là où ils subsistaient encore, par rapport à la ligne dure de Buback : auprès des intellectuels, des écrivains, des églises. Le rôle de ce personnage a toujours été de revêtir d'un langage doux le contenu agressif de la politique de l'impérialisme ouest-allemand ; un aspect qui donne l'apparence de ce que Heinemann croit être un contenu humaniste – en fonction des associations qu'il manipule. Les lettres de Heinemann étaient en réalité des appels nous demandant de nous soumettre au lavage de cerveau ou au meurtre. De la même manière, en tant que président fédéral, il a gracié Ruhland ; et par ses lettres, il a dirigé les condamnations à mort contre nous du procureur fédéral, avec le geste humaniste, qui libère la conscience de ses partisans. Ce qu'il voulait – comme à Pâques, en 1968, où, pendant sa législature, il a voulu intégrer les étudiants, les antifascistes traditionnels et la nouvelle gauche dans le nouveau fascisme – c'est préparer le terrain pour les meurtres. Si nécessaire, nous entamerons une escalade de cette lutte par une grève de la soif. Nous ne préparons pas d'actions, ni dedans, ni dehors, parce que nous sommes prisonniers et isolés.

— La mort de Holger Meins a-t-elle été une chance pour le collectif RAF ?

Cela, c'est de la projection fasciste ; la réflexion de quelqu'un qui ne peut plus penser autrement qu'en termes du marché : le système qui réduit toute vie humaine à l'argent, l'égoïsme, le pouvoir, la réussite. Comme le Che nous disons : le guerillero ne doit risquer sa vie que si cela est absolument nécessaire, mais dans ce cas sans hésiter un seul instant. Et cela est tout-à-fait vrai pour la mort de Holger : la résonance de l'histoire, celle qui s'est éveillée par la lutte armée anti-impérialiste, est entrée dans l'histoire des peuples du monde. Elle a brisé le boycott de l'information. Car, si beaucoup de gens ne s'éveillent seulement que lorsque quelqu'un est assassiné et à partir de ce moment commencent seulement à comprendre de quoi il s'agit, c'est que vous en êtes également responsable. C'est ainsi que le Spiegel a passé sous silence pendant huit semaines la grève de la faim de quarante prisonniers politiques afin d'empêcher solidarité et protection.

— Nous avons fait des comptes rendus de la grève de la faim de la RAF plus d'une fois et de manière critique.

Votre premier compte rendu a paru le cinquante-troisième jour de la grève de la faim, soit cinq jours avant la mort de Holger Meins.

— Etes-vous préparés à voir d'autres cas mortels ?

Buback attend ça dans son bureau.

— Vous pensez bien que nous trouvons un tel soupçon monstrueux.

Oestreicher, le secrétaire-général d'Amnesty Angleterre, en tant que défenseur professionnel des droits de l'homme – qui, dans ses tentatives de conciliation, était entièrement du côté de l'Etat – après son entretien avec Buback, était "épouvanté de voir que Buback, froid comme la glace, jouait au poker avec la vie des prisonniers" (textuellement).

— Quel est le point de départ de votre analyse de la situation en République fédérale allemande ?

Centre impérialiste. Colonie américaine. Base militaire américaine. Puissance dirigeante impérialiste en Europe et dans le Marché commun. Deuxième puissance militaire de l'OTAN. Représentant patenté des intérêts de l'impérialisme américain en Europe de l'Ouest. La fusion de l'impérialisme ouest-allemand (politiquement, économiquement, militairement, idéologiquement, fondé sur les mêmes intérêts d'exploitation du Tiers-Monde, ainsi que sur l'homogénéité des structures sociales au moyen de la concentration des capitaux et de la culture de consommation) avec l'impérialisme américain caractérise la position de la République fédérale vis-à-vis des pays du Tiers-Monde : en tant que parti dans les guerres conduites

contre eux par l'impérialisme américain, en tant que ville dans le processus révolutionnaire mondial d'encerclement des villes par les villages. Dans cette mesure, la guérilla dans les métropoles est une guérilla urbaine aux deux sens du terme : géographiquement, elle émerge, opère et se développe dans les grandes villes, et au sens stratégique et politico-militaire elle est une guérilla urbaine car elle s'attaque de l'intérieur à la machine répressive de l'impérialisme dans les métropoles, elle combat comme unité de partisans sur les arrières de l'ennemi. C'est ce que nous entendons aujourd'hui par internationalisme prolétarien. En un mot : la République fédérale faisant partie du système étatique de l'impérialisme américain, n'est pas une nation opprimée mais une nation qui opprime. Dans un tel Etat, le développement du contre-pouvoir prolétarien et de sa lutte de libération, le démantèlement complet des structures dominantes, de pouvoir, ne peuvent être, dès leurs débuts, qu'internationalistes, ne sont possibles qu'en relation tactique et stratégique avec les luttes de libération des peuples opprimés. Historiquement : depuis 1918–1919, la bourgeoisie impérialiste – son Etat – possède l'initiative dans le déroulement des luttes de classe en Allemagne et est à l'offensive contre le peuple ; et cela jusqu'à ce que les organisations du prolétariat se soient trouvées totalement défaites dans le fascisme jusqu'à la défaite de l'ancien fascisme, défaite due non pas à la lutte armée, mais aux alliés occidentaux et à l'armée soviétique. Dans les années 20, il y a eu la trahison de la Troisième Internationale : alignement total des partis communistes sur l'Union soviétique, qui se trouve à l'origine de l'incapacité du KPD (parti communiste d'Allemagne) d'en venir à une politique orientée vers la révolution par la lutte armée et la conquête prolétarienne du pouvoir politique. Après 1945, il y a eu l'offensive lavage de cerveau de l'impérialisme américain contre le peuple au moyen de l'anticommunisme, de la culture de consommation, de la restauration et refascisation politique, idéologique, et finalement militaire sous la forme de guerre froide et d'une RDA (République démocratique allemande) qui n'a pas développé la politique communiste comme guerre de libération. Il n'y a pas eu ici de résistance antifasciste, de masses armées comme en France, Italie, Yougoslavie, Grèce, Espagne, en Hollande même. Les conditions pour cela ont été immédiatement brisées par les alliés occidentaux après 1945. Tout cela signifie pour nous et pour la gauche légale, ici : il n'y a rien à quoi nous rattacher, sur quoi nous appuyer historiquement, il n'y a rien que nous puissions présupposer d'une manière ou d'une autre en termes organisationnels ou de conscience prolétarienne, pas même des traditions démocratiques ou républicaines. Sur le plan de la politique intérieure, il s'agit là d'un des motifs qui rend possible sans retenue le processus de fascisation, la surcroissance et l'excroissance de l'appareil policier, de la machine de sûreté de l'Etat comme police de l'Etat dans l'Etat, la suppression factice de la division des pouvoirs, la promulgation de lois d'exception fascistes dans le cadre du programme de sécurité interne – depuis les lois d'urgence jusqu'aux lois d'exception actuelles qui permettent le déroulement de procès sans accusés ni défenseurs, comme pure entreprise de spectacle, mais également l'exclusion de radicaux des services publics, l'élargissement des compétences de l'office fédéral de police. Une démocratie qui n'a pas été conquise, qui n'est pour le peuple qu'un bourrage de crâne et n'a pas de base de masse, ne peut pas être défendue et ne l'est pas non plus. Tout cela, ce sont des conditions spécifiques au territoire politique de la République fédérale.

— Jusqu'à présent, avec des bombes et des slogans vous n'avez pu obtenir l'adhésion que de très petits groupes d'intellectuels et sympathisants anarchistes. Croyez-vous encore pouvoir changer cela ?

Les guerres de libération des peuples du Tiers-Monde ont des répercussions économiques, politiques, militaires et idéologiques sur la société métropolitaine, que Lin Piao appelait couper les pieds à l'impérialisme. Elles accentuent les contradictions dans les métropoles. Les moyens et les méthodes que le système emploie pour nier ces contradictions deviennent dépassés. Les réformes se transforment en répressions, l'appareil militaire et policier est développé démesurément et ce d'autant plus que les moyens manquent. L'appauvrissement de la population, la militarisation de la politique, la répression intensifiée, tel est le développement forcé de la crise du système. Sortir d'une position politique et historique défensive et intervenir dans ce processus de désintégration est la condition de base de la politique révolutionnaire ici.

- On vous reproche souvent un manque absolu d'influence sur les masses ainsi que de liaison avec la base. Imputez-vous cela au fait que le collectif RAF est éloigné de la réalité ? Avez-vous, entre-temps, affûté votre optique ? Beaucoup ont l'impression que vous n'attirez encore l'attention que là où vous suscitez de la pitié, en conséquence de quoi vous n'avez même pas l'approbation de l'extrême gauche. Où situez-vous vos partisans ?

Il y a la trace de la politique de la RAF. Pas d'adhérents, de suivistes, de successeurs. Mais la RAF et l'effet de notre politique se situent : 1° au niveau où beaucoup, modifiant leur opinion sur cet Etat étant donné les mesures prises par le gouvernement contre nous, commencent à le reconnaître pour ce qu'il est : la machine répressive de la bourgeoisie impérialiste ; 2° au niveau où nombreux sont ceux qui, s'identifiant avec notre lutte, prennent conscience, relativisent dans leur pensée, leur sensibilité et finalement dans leur action, l'absolutisme de pouvoir du système, et reconnaissent ce qu'il est possible de faire, que le sentiment d'impuissance ne reflète pas la réalité objective ; 3° au niveau de l'internationalisme prolétarien, de la conscience de la relation entre des luttes de libération dans le Tiers-Monde et ici, de la possibilité et de la nécessité de collaborer légalement et illégalement. Au niveau de la praxis : qu'il ne suffit pas seulement de parler, mais qu'il est possible et nécessaire, nécessaire et possible d'agir.

- Voulez-vous être des cadres et le rester et provoquer seuls la chute du régime ou bien croyez-vous toujours pouvoir mobiliser les masses prolétariennes ?

Aucun révolutionnaire ne pense à renverser seul le système, c'est absurde. Il n'y a pas de révolution sans le peuple. De telles affirmations contre Blanqui, Lénine, Che Guevara, contre nous maintenant n'ont jamais été autre chose que la dénonciation de toute initiative révolutionnaire, la référence aux masses ayant pour fonction de justifier, de vendre la politique réformiste. Il ne s'agit pas de lutter seul, mais de créer à partir des luttes quotidiennes, des mobilisations et des processus d'organisation de la gauche légale, une avantgarde politicomilitaire, un noyau mettant en place une infrastructure illégale – condition préalable à la possibilité d'agir – en développant une pratique qui pourra donner orientation, force et but aux luttes légales dans les usines, les quartiers, la rue et les universités, pour atteindre ce dont il s'agira dans les développements de la crise économique et politique de l'impérialisme : la prise du pouvoir politique. La perspective de notre politique – le développement pour lequel nous nous battons : un fort mouvement de guérilla dans les métropoles – est, au cours du processus de défaite de l'impérialisme américain, un moyen nécessaire, une étape, dans la mesure où les luttes légales et les luttes qui se développeraient spontanément à partir des contradictions du système pourraient être brisées par la répression dès qu'elles se manifestent. Ce que le parti de cadres bolchevique représentait pour Lénine, correspond à l'époque de l'organisation multinationale du capital, des structures transnationales de la répression impérialiste à l'intérieur et à l'extérieur, où nous nous trouvons aujourd'hui, à l'organisation du contre-pouvoir prolétarien issu de la guérilla. Au cours de ce processus – national et international – elle se développe en parti révolutionnaire. Il est stupide, en l'état actuel des luttes anti-impérialistes en Asie, en Amérique Latine, au Vietnam, Chili, Uruguay, Argentine, Palestine, de dire que nous sommes seuls. En Europe occidentale il n'y a pas seulement la RAF, il y a l'IRA, l'ETA, des groupes armés combattants en Italie, au Portugal, en Angleterre. Depuis 1968 il existe des groupes de guérilla urbaine aux Etats-Unis.

- Votre base, à l'heure actuelle, serait une quarantaine de camarades de la RAF en prison, approximativement trois cents anarchistes dans la clandestinité en RFA. Qu'en est-il des sympathisants ?

Ces chiffres sont ceux de l'Office fédéral de police qui changent en permanence. Ils sont faux, les processus de prise de conscience ne se laissent pas quantifier si facilement. A l'heure actuelle, la solidarité est en train de devenir internationale. Parallèlement à une sensibilisation de l'opinion publique internationale qui agit de plus en plus ouvertement par rapport à l'impérialisme ouest-allemand, on assiste également au développement d'une sensibilité quant à sa répression intérieure. Parmi les organisations de la gauche, légale, depuis que la RAF existe, se développe un processus de discussions et de

polarisation par rapport au problème de la politique armée. Un nouvel antifascisme est en train de se former, non plus basé sur la pitié apolitique avec les victimes et les persécutés mais identification avec la lutte anti-impérialiste, dirigé contre la police, la sûreté de l'Etat, les trusts multinationaux, contre l'impérialisme américain. Helmut Schmidt n'aurait pas compté la RAF, à l'occasion de son discours de Nouvel An, parmi les cinq réalités menaçants le plus l'impérialisme en 1974 – l'inflation mondiale, la crise du pétrole, l'affaire Guillaume, le chômage, la RAF – si nous étions des poissons sans eau, si la politique révolutionnaire ici avait une base si étroite qu'ils le prétendent dans la guerre psychologique.

- L'une de vos troupes d'appui principale, du moins le prétend-on, serait la douzaine d'avocats qui ont la charge de coordination tant en dehors qu'à l'intérieur de la prison. Quels rôles jouent vos avocats ?

Les avocats engagés, les défenseurs qui connaissent nos dossiers, se politisent inévitablement, parce qu'à chaque instant, ils font l'expérience, littéralement dès leur première visite à un prisonnier de la RAF, que rien de ce qu'il considérerait comme allant de soi en tant qu'instance judiciaire ne fonctionne plus. Les fouilles corporelles, le contrôle du courrier, les perquisitions dans les cellules, les persécutions, suspicions, les sanctions du barreau d'avocats, la guerre psychologique, les poursuites pénales, les lois décrétées sur mesure pour leur exclusion, de la défense, ce à quoi s'ajoute la connaissance des traitements spéciaux que nous subissons, leur impuissance totale à changer quoi que ce soit, par la procédure normale, c'est-à-dire en utilisant des arguments juridiques devant les tribunaux et l'expérience qu'ils font à tout moment, que ce ne sont pas les juges mais le Sicherungsgruppe Bonn (sûreté de l'Etat) et les services du procureur fédéral qui prennent toutes les décisions nous concernant, ce qui est une contradiction entre texte et réalité constitutionnelle, entre la façade de l'état constitutionnel et la réalité de l'état policier, a fait des défenseurs de la constitution des antifascistes. La volonté d'assimiler ces avocats à nous, d'en faire des troupes auxiliaires, ce qu'ils ne sont pas, fait partie de la stratégie du BKA et des services du procureur fédéral. Dans la mesure où la justice est annexée dans ce procès par la sûreté de l'Etat pour servir les buts de la contreinsurrection, où elle est utilisée comme instrument dans la stratégie d'extermination menée contre nous, par les services du procureur général, les défenseurs qui se basent sur le principe de la séparation des pouvoirs sont considérés comme des obstacles à la fascisation et doivent donc être combattus.

- Avez-vous des problèmes de démarcation politique, vis-à-vis des autres groupes anarchistes opérant dans la clandestinité ?

Pas vis-à-vis du Spiegel.

- Qu'en est-il du mouvement du 2 juin qui approuve le meurtre à Berlin-Ouest du juge Drenkmann ?
Demandez-le au mouvement du 2 juin.
- Que pensez-vous de ceci : le meurtre de Drenkmann a-t-il servi à quelque chose ?

Drenkmann n'est pas devenu la plus haute autorité judiciaire d'une ville de trois millions d'habitants sans avoir détruit la vie de milliers de personnes, sans leur avoir enlevé le droit de vivre, sans les avoir étranglés en s'appuyant sur des paragraphes, enfermés dans des cellules de prison, sans avoir brisé leur avenir. Il y a aussi le fait que malgré l'invitation des plus hautes autorités ouest-allemandes, le président de la République et le président de la Cour constitutionnelle, 15.000 Berlinois seulement se sont rendus à l'enterrement, et cela dans une ville qui, autrefois, mobilisait de 500 à 600.000 personnes pour des manifestations anticommunistes. Vous savez vous-même que l'indignation suscitée par cet attentat contre la justice berlinoise n'est que de la propagande et de l'hypocrisie, que personne ne porte le deuil pour ce masque, et que cet exercice imposé n'était qu'un moyen de communication bourgeois et impérialiste. L'indignation exprimait un réflexe d'adaptation à un certain climat politique. Celui qui, sans être lui-même élite dirigeante, s'identifie spontanément à une telle mascarade de justice, dit seulement de lui que là où l'exploitation règne il ne peut se pencher que du côté de l'exploiteur. En

termes d'analyse de classes, les protestations en faveur de Drenkmann, là où elles émanaient de la gauche et des libéraux, n'ont fait que les démasquer.

- Ce que nous en savons est quelque chose de tout à fait différent. Nous savons que Drenkmann a été abattu et nous tenons pour une impudence l'apologie de ce meurtre par la RAF. Celui-ci se réduit à une justice de lynch pour un délit apparemment commis de façon collective par une justice que vous qualifiez de fasciste. Même lorsqu'on accepte la maxime que la fin justifie les moyens (ce que vous faites ouvertement), le meurtre de Drenkmann, eu égard à l'effet qu'il a produit sur le public, constitue une défaite pour le collectif RAF.

Nous ne justifions rien. La contre-violence révolutionnaire n'est pas seulement légitime, elle est notre seule possibilité et nous savons, nous, qu'au cours de son développement, elle donnera à la classe pour laquelle vous écrivez, d'autres occasions d'autoreprésentations bigottes que la tentative de faire prisonnier un juge. Votre indignation doit être mise en relation avec votre silence sur l'attentat de Brème, lorsqu'une bombe a explosé dans une consigne automatique peu après l'annulation d'un match de foot. Au contraire de l'action contre Drenkmann cette bombe n'était pas dirigée contre un membre de la classe dirigeante mais contre le peuple, il s'agissait d'une action fasciste sur le modèle de la CIA. Comment expliquez-vous, dans ce cas, que la police de la gare de Brème était déjà en état d'alerte le matin du 7 décembre – jour où la bombe explosa à 16 h 15 de l'après-midi – car elle avait été prévenue par l'office de la police de l'état de Hesse que l'on s'attendait à cet attentat dans les gares et dans les trains ? Comment expliquez-vous que la protection civile de Brème-Nord avait déjà reçu à 15 h 30 l'ordre d'intervenir et d'envoyer cinq ambulances à la gare principale parce qu'une bombe allait y exploser, que la police était déjà là immédiatement après l'explosion avec l'information toute prête, selon quoi elle n'avait pas été mise au courant d'une attaque à la bombe à 15 h 56 et cela concernant un grand magasin du centre de la ville ? Ainsi les autorités de Brème n'étaient pas seulement prévenues du temps et du lieu exacts mais elles disposaient aussitôt après l'explosion d'une information qui taisait, manipulait et détournait d'eux le scénario réel de leurs propres mesures ? Qu'en est-il alors de votre indignation ?

- Nous vérifierons les faits que vous dépeignez. Vous seuls, dans la clandestinité, avez, mis l'accent sur la violence. Lorsque les bombes ont explosé à Munich, à Heidelberg et à Hambourg, la RAF a tenu cela pour un fait politique et l'a revendiqué comme tel. Considérez-vous la violence contre les choses et les personnes comme un concept inefficace – qui n'entraîne pas la solidarité mais repousse – ou avez-vous plutôt l'intention de continuer dans cette voie ?

La question, c'est, qui repousse qui ? Des photos de nous étaient accrochées aux palissades dans les rues d'Hanoï car l'attaque d'Heidelberg revendiquée par la RAF a détruit l'ordinateur au moyen duquel étaient programmés et dirigés des bombardements américains sur le Nord-Vietnam. Les officiers, les soldats et les politiciens américains se sont sentis repoussés car, à Francfort ou à Heidelberg, ils ont soudain été confronté à la guerre du Vietnam et ne se sentaient plus en sécurité sur leurs arrières. La politique révolutionnaire doit être aujourd'hui en même temps politique et militaire. C'est ce qui ressort de la structure de l'impérialisme : le fait que sa domination doit être assurée, à l'intérieur et à l'extérieur, dans les métropoles et dans le Tiers-Monde, d'abord militairement au moyen de pactes et d'interventions militaires, de programmes de contre-guérilla et de sécurité interne, c'est-à-dire l'élaboration à partir de l'intérieur de son appareil de violence. Etant donné le potentiel de violence de l'impérialisme, il n'y a pas de politique révolutionnaire sans résoudre la question de la violence à chaque étape de l'organisation révolutionnaire.

- Comment vous vous voyez vous-mêmes ? Vous rangez-vous au nombre des anarchistes ou des marxistes ?

Marxistes. Mais la conception de l'anarchisme par la sûreté de l'Etat n'est rien d'autre qu'un brandon anticommuniste, qui ne tient à rien qu'à l'usage d'explosifs. Il est destiné en tant que rhétorique de la contrerévolution, étant donné la précarité des conditions de vie dans la sphère capitaliste, à manipuler

les angoisses latentes, et toujours à portée de la main, du chômage, de la crise et de la guerre, afin de vendre, par le biais des mesures de sécurité interne, le peuple à l'appareil d'Etat : police, services secrets, armée en tant qu'instruments du maintien de l'ordre et de la sécurité. Il vise à la mobilisation réactionnaire et fasciste du peuple, afin d'entraîner de façon manipulative une identification avec l'appareil de violence d'Etat. Il s'agit aussi d'une tentative d'usurper au profit de l'Etat impérialiste la vieille querelle entre révolutionnaires marxistes et révolutionnaires anarchistes, de jouer contre nous l'affadissement opportuniste du marxisme orthodoxe qui dit que les marxistes ne doivent pas s'attaquer à l'Etat mais au capital, que seulement les usines et non les rues peuvent être le centre des luttes de classe, etc. Selon cette fausse compréhension du marxisme, Lénine était anarchiste et son livre *L'Etat et la Révolution* un écrit anarchiste. Il est cependant le livre stratégique par excellence du marxisme révolutionnaire. L'expérience de tous les mouvements de guérilla est simple : l'instrument du marxisme-léninisme, ce que Lénine, Mao, Giap, Fanon, Che, ont emprunté à la théorie de Marx, et développé, ce qui pour eux était utile, est une arme dans la lutte anti-impérialiste.

- La guerre populaire conçue par la RAF est devenue dans la conscience du peuple – semble-t-il – une guerre contre le peuple. Böll a parlé une fois des 6 contre 60 millions.

IL s'agit là d'un voeu impérialiste. C'est de cette façon qu'en 1972 le journal Bild a retourné la notion de guerre populaire en guerre contre le peuple. Si vous considérez le journal Bild comme la voix du peuple... Nous ne partageons pas le mépris de Böll pour les masses, car l'OTAN, les holdings multinationaux, la sûreté de l'Etat, les 127 bases militaires américaines en Allemagne, Dow Chemical, IBM, General Motors, la justice, la police, le BGS ne constituent pas le peuple, et la suggestion que la politique du cartel pétrolier, de la CIA, du BND, de la Cour constitutionnelle puisse être une politique pour le peuple, que l'Etat impérialiste incarne le bien-être de tout le monde – marteler cela dans la tête du peuple, c'est exactement cela l'affaire du journal Bild, du Spiegel, de la guerre psychologique menée par la sûreté de l'Etat contre le peuple, contre nous.

- Vox populi, vox RAF? Ne remarquez-vous pas que plus personne ne descend dans la rue pour vous? Lorsqu'il y a un procès contre la RAF, vous ne rassemblez plus dans les tribunaux que de petits groupes; ne remarquez-vous pas qu'à partir du moment où vous avez lancé des bombes autour de vous, plus personne ne tient de lit à votre disposition? Tout cela éclaire cependant en grande partie le succès des recherches entreprises contre la RAF depuis 1972. C'est vous et non Böll qui méprisez les masses.

Super, que vous répercutiez encore les platitudes de Hacker – mais la situation se trouve caractérisée par une gauche légale encore tactiquement faible et éparse, qui ne peut pas transformer la mobilisation réactionnaire en mobilisation révolutionnaire contre la force de répression dans un cadre national. Cette question ne se pose même pas. Nous disons que c'est précisément dans cette contradiction qu'une politique prolétarienne peut devenir la politique du prolétariat seulement en s'armant, par des transmissions qui en tant que problèmes de la révolution, de la stratégie, de l'analyse de classe certainement dépassent votre plate polémique. La RAF n'est pas le peuple mais un petit groupe qui a commencé la lutte, en tant que partie du peuple, qui ne deviendra force de l'histoire pour soi dans la lutte contre l'impérialisme, au cours du long processus des guerres de libération. La RAF, sa politique, sa ligne, ses actions sont prolétariennes, sont un début de contrepuissance prolétarienne. La lutte a commencé. Vous parlez du fait que certains d'entre nous sont prisonniers – cela constitue une défaite. Vous ne parlez pas du prix politique déjà payé par l'état impérialiste contre un petit groupe comme la RAF. Parce qu'un des buts de l'action révolutionnaire, sa tactique dans cette phase de construction, est de contraindre l'Etat à agir ouvertement, de le contraindre à une réaction, qui révèle les structures de la répression, de l'appareil de répression, qui les rend perceptibles, et ainsi se propose comme condition de lutte de l'initiative révolutionnaire. Marx dit : "Le progrès révolutionnaire se fait par la création d'une contre-révolution puissante et unifiée, par la création d'un ennemi qui amènera le parti de l'insurrection à atteindre par la lutte la maturité qui fera de lui le véritable parti révolutionnaire." L'étonnant n'est pas que nous ayons subi une

défaite, mais que depuis cinq ans la RAF existe – les faits dont parle le gouvernement ont changé. En 1972, d'après un sondage, 20% des adultes avaient déclaré qu'ils accepteraient des poursuites judiciaires pour pouvoir cacher chez eux l'un d'entre nous. En 1973, une enquête parmi les écoliers révélait que 15% d'entre eux s'identifiaient aux actions de la RAF. Il est sûr que la politique révolutionnaire ne se fonde pas sur des enquêtes démographiques, car le processus de prise de conscience, de connaissance et de politisation n'est pas quantifiable. Mais c'est cela que signifie la théorie du développement de l'insurrection armée en guerre populaire prolongée – que dans le combat contre la structure de pouvoir de l'impérialisme le peuple trouvera à long terme son avantage, se délivrera de l'emprise des lavages de cerveau par les médias. Parce que notre combat est de la Realpolitik, c'est un combat contre les ennemis réels du peuple, tandis que la contre-révolution est contrainte à mentir. Il y a cependant le problème du chauvinisme des métropoles dans la conscience du peuple, lequel, en termes de catégorie économique, est mal défini par le concept d'aristocratie ouvrière. Il y a le problème que l'identité nationale dans les métropoles ne peut être que réactionnaire, comme identification avec l'impérialisme. Cela signifie dès le début que la conscience révolutionnaire dans le peuple n'est possible que dans le cadre de l'internationalisme prolétarien, dans l'identification avec les luttes de libération anti-impérialistes des peuples du Tiers-Monde, et ne peut pas seulement se développer à travers les luttes de classes ici. Etre cette articulation, réaliser l'internationalisme prolétarien comme condition de base de la politique révolutionnaire, être de cette façon la liaison entre les luttes de classe ici et les luttes de libération du Tiers-Monde, est l'affaire de la guérilla dans les métropoles.

“...parce que ma soeur et moi, nous étions très proches.”

Entretien avec Wienke Zitzlaff, la soeur d’Ulrike Meinhof

Journal junge Welt, supplément du weekend du 7–8 mai 2016

Quand Ulrike Meinhof a trouvé la mort il y a quarante ans, elle avait 41 ans, sa soeur Wienke 44. Les deux soeurs avaient chacune leur propre histoire politique, qu’elles partageaient l’une avec l’autre. Après l’arrestation de sa soeur en 1972, Wienke s’est engagée pendant des décennies pour les prisonniers de la RAF, contre la détention en isolation et pour leur libération. Dans une interview avec Ron Augustin, elle parle de l’évolution, de la détention et de la mort de sa soeur.

- Il y a un documentaire sur Patrice Lumumba, dans lequel les circonstances détaillées de sa mort ont été présentées après quarante ans. Quand tu as vu ce film¹, qui a été tourné par Thomas Giefer, camarade d’études de Holger Meins, tu as dit que cela prendra peut-être quarante ans avant que nous sachions ce qu’il s’est passé à Stammheim. Est-ce qu’il y a des faits nouveaux ?

Non, les conclusions de la Commission Internationale d’Enquête, qui ont été présentées à Paris en 1979², ont démontré tellement de contradictions dans les rapports officiels qu’il n’y a pratiquement eu que des efforts pour les escamoter. Je n’ai pas envie de tout énumérer encore une fois, mais Ulrike se serait pendue à une grille de fenêtre qui était couverte par une plaque en toile métallique. Les photos de police dans le dossier de l’instruction judiciaire montrent que son pied gauche était encore appuyé sur une chaise quand elle a été trouvée. La corde, à laquelle elle pendait, était si fragile et si longue qu’elle aurait dû rompre ou que la tête aurait dû glisser au dehors au moment de sauter. L’absence de saignements dans les conjonctives et d’autres indices sont plutôt atypiques pour un suicide, et la Commission Internationale d’Enquête a conclu que ma soeur devait déjà être morte quand elle a été pendue.

- Tu soupçonnes qui ?

Là-dessus je ne sais que spéculer. Mais il y avait un escalier de secours, une cage d’escalier tout à fait indépendante de la circulation carcérale, qui menait de dehors jusqu’ à exactement devant sa cellule au septième étage. N’importe qui aurait pu y accéder.

- Comment est-ce que tu avais appris sa mort, est-ce que tu as pu la voir encore ?

Alors le 9 mai à 9 heures du matin il y avait dans les infos qu’Ulrike se serait suicidée. Avec l’avocat Axel Azzola, je suis tout de suite allée à Stammheim. Quand nous sommes arrivés, le corps avait déjà été enlevé de là. Gudrun Ensslin avait voulu la voir, mais le procureur fédéral l’a interdit. Moi je devais l’identifier avant l’autopsie, à part cela je ne pouvais pas la voir. Azzola a obtenu qu’on pouvait brièvement parler avec Gudrun, que j’ai vu alors pour la première fois. Je ne sais plus trop de quoi on a discuté, mais elle a parlé de son dernier entretien avec Ulrike, la veille à la fenêtre, où elles ont encore ri toutes les deux. Le même jour il y avait une conférence de presse des avocats à Stuttgart. Là, je me suis levée et j’ai expliqué qu’Ulrike m’avait dit clairement, encore quand elle était à Cologne-Ossendorf, si je meurs en prison, c’est qu’on m’a tué, je ne me suiciderai jamais. A ce moment, elle était encore dans une aile morte, totalement isolée.

1. Thomas Giefer, Une mort de style colonial, Assassinats politiques, L’Harmattan, Paris 2008

2. la mort d’ulrike meinhof, rapport de la commission internationale d’enquête, Maspero, Paris 1979

- Puis, le procureur Kaul a fait diffuser dans les médias qu’il y avaient des tensions entre les prisonniers, qui auraient “poussé l’idéologue en chef de la RAF vers la mort”. Les médias recevaient des extraits de lettres qui étaient supposés le prouver. En effet, des extraits étaient diffusés qui étaient vieux de presque un an, issus d’une discussion qui se faisait difficilement mais qui était terminée depuis lors. Gudrun parlait d’un “processus de consolidation” qui s’était produit entre eux. Parce que les extraits de lettres étaient publiés hors contexte et partiellement falsifiés, les prisonniers ont autorisé leurs avocats à faire circuler cette correspondance dans son ensemble. Evidemment, les médias l’ont ignoré.

A la fin, Ulrike, avec les autres à Stammheim, travaillait sur les textes pour le procès. Quand, le 4 mai 1976, ils y ont thématiqué la fonction de l’Allemagne dans la chaîne impérialiste, Ulrike n’était pas dans la salle d’audience mais dans une cabine de visite au sous-sol, où elle préparait la prochaine intervention avec l’avocat Heldmann. Par la suite, cette requête, sur le rôle de Willy Brandt et la socialdémocratie dans la guerre du Vietnam, a été présentée au procès par Andreas Baader. Le 6 mai, elle avait avec l’avocat Oberwinder une, comme il disait, “discussion vive où Madame Meinhof exposait le point de vue du groupe” et le 7 mai, deux jours avant sa mort, elle discutait avec l’avocat italien Giovanni Capelli de plusieurs projets internationaux. Déjà en 1971, quand les recherches contre Ulrike et les autres étaient encore en cours, on suggérait des “tensions” au sein du groupe, pour la diffamer. Elle incarnait “la voix de la RAF” et il y a encore toujours pas mal de gens qui aiment la présenter comme une “séduite”, pour la “sauver pour sa classe bourgeoise”, comme l’écrivait récemment un journal allemand. Ils aiment oublier qu’elle était une communiste, avec une longue histoire politique qui remonte aux années cinquante. Je pense que les versions officielles n’avaient pas trop d’emprise sur moi, parce que ma soeur et moi, nous étions très proches.

- Quand est-ce que tu l’as vu vivante pour la dernière fois ?

La dernière visite était en mars 1976. Après, alors après sa mort, j’ai pu visiter Jan Raspe, Gudrun et Andreas. Là, dans un contexte de travail autour de la création d’une Commission Internationale d’Enquête, s’est développée une relation de confiance. J’avais chaque fois une heure et demie de visite avec chacun d’eux, alors le plus souvent le matin, l’après-midi et le jour suivant une heure et demie. Cela signifiait que les prisonniers pouvaient parler entre eux de ce qu’ils avaient discuté avec moi et qu’on ne devait pas tout répéter. Et bien des fois Gudrun était la dernière, alors souvent cela se passait de telle manière qu’on se disait, vous avez déjà tout discuté, alors racontes, comment ça va avec toi, et des trucs comme ça. Nous nous entendions bien. C’était ça qui était impressionnant dans toutes ces rencontres. Et c’est pour ça aussi que je suis si sensible contre les distorsions ridicules dans les médias. Tu as à faire à des gens, simplement, qui dans une situation concrète se comportent concrètement. Ça aide énormément.

- Ta première visite en prison a eu lieu une semaine après l’arrestation d’Ulrike. Est-ce qu’elle t’avait raconté ce qu’on lui a tout fait subir avant qu’on ne permette à son avocat de la voir ?

Les visites étaient toujours en compagnie de fonctionnaires de la Sécurité de l’Etat. Souvent il y avait Alfred Klaus de la Police Fédérale, le “flic de famille” qui a fait les premiers “psychogrammes” de membres de la RAF. Beaucoup de choses ne pouvaient pas être abordées parce qu’on menaçait de terminer la visite. Mais je savais par son avocat qu’il n’a pu la voir que quatre jours après son arrestation, après qu’elle ai dû subir un tas d’examen corporels dégradants sous la menace d’une anesthésie d’éthère forcée. Elle a dû être frappée aussi, elle avait des bleus partout. Jutta Ditfurth a encore décrit tout cela dans son livre.³

Ulrike était à Cologne-Ossendorf dans une aile morte, c’est-à-dire dans l’isolation totale, même acoustique, sans d’autres prisonniers. L’isolation en tant que détention individuelle était connue déjà du temps de l’interdiction du KPD, du Parti Communiste allemand. Par les communistes, qui étaient enfermés pendant les années cinquante, nous savions qu’ils utilisaient des signes de frappe pour communiquer

3. Jutta Ditfurth, Ulrike Meinhof. Die Biographie, Ullstein, Berlin 2007

de cellule en cellule. Mais Ulrike était seule dans cette aile, il n'y avait personne avec qui communiquer. Je lui ai parlé de mes expériences avec des personnes sévèrement handicapées, de leur isolation dans cette société, et de leur combat, parce que l'isolation réduit si terriblement l'être humain. Alors, après qu'elle avait été d'abord huit mois et puis encore des semaines dans l'aile morte, elle a écrit ce texte qui commence par la phrase "le sentiment que la tête explose..."⁴, où elle décrit ce qu'il se passe là-dedans.

Ensuite, le procureur fédéral a essayé de la faire entrer dans un établissement psychiatrique pour une expertise sur son état mental. Quand cela ne marchait pas, une scintigraphie du cerveau sous anesthésie forcée fut ordonnée, sous le prétexte qu'Ulrike avait une tumeur cérébrale qui pourrait amener à prouver son aliénation mentale ou à justifier une intervention chirurgicale. En vérité, ce qui dans les médias est présenté chaque fois de nouveau comme une tumeur cérébrale était un simple fungus sanguin inoffensif qui a été constaté et traité pendant sa grossesse en 1962. Bien que le procureur fédéral le savait parfaitement, il l'a utilisé pour mettre en question la santé mentale d'Ulrike. Ces tentatives de psychiatriation n'ont pu être empêchées que par une large mobilisation publique dans tout le pays et à l'étranger.

Ulrike est souvent présentée comme si elle s'était fait séduire et utiliser par les autres, notamment par Andreas. C'est ridicule, c'est elle qui avait l'expérience politique la plus longue, elle était une des porte-paroles des plus éloquentes du mouvement étudiant, plus conséquent que beaucoup de l'époque. Et elle avait un caractère vachement fort. Dans la clandestinité et en prison elle était identique avec elle-même, elle a écrit, lutté, avec les autres. Les clichés dans les médias sont toujours les mêmes, pré-découpés il y a 45 ans par son ex-mari Röhl et l'ami de celui-ci, Stefan Aust, pour effacer en elle "la voix", c'est-à-dire l'identité politique du groupe.

- Tu étais la directrice d'une école spéciale, est-ce qu'à ton lieu de travail ou ailleurs tu n'as jamais eu des problèmes à cause de l'histoire avec ta soeur ?

Mais biensûr. Toute la période de 1970 à 1972, quand Ulrike était encore recherchée, j'ai été observée en permanence par la police. Où que j'aille, la police me suivait, souvent ouvertement. Deux fois, Alfred Klaus de la police fédérale est venu chez moi en exigeant que je rencontre ma soeur pour la persuader de se rendre, autrement elle sera certainement tuée.

Puis, le parti des démocrates-chrétiens CDU avait ouvert sa campagne électorale en attaquant la réforme scolaire du parti social-démocrate SPD avec comme pire exemple la soeur d'Ulrike Meinhof. Je n'étais pas dans le SPD, alors il n'y avait pas de souci de ce côté, mais c'était clair qu'ils voulaient tenir le gouvernement local responsable du fait que je pouvais maintenir ma position dans mon école, et ça s'est passé comme ça pendant des années. Evidemment, mes positions politiques étaient aussi en cause. J'étais de gauche, j'ai formulé une critique fondamentale par rapport à la pédagogie pour personnes handicapés, mais j'étais aussi solidaire de ma soeur, je ne me suis pas distanciée d'elle. Pendant la grève de la faim des prisonniers, en 1974, j'ai été arrêtée une fois dans le cadre du travail des comités. Après, c'est venu dans les infos à la télé, et une demie heure plus tard le président du conseil des parents, un travailleur aux chemins de fer, est venu à la maison pour voir si j'allais bien, et il a convoqué une réunion des parents, où les parents ont dit, ce n'est pas comme ça qu'on traite notre directrice. Alors il y avait quelque chose là, de la solidarité, évidemment ça aussi c'était une épine dans le pied des autorités scolaires. A la fin, j'ai pris ma pension anticipée. Ils étaient contents de se débarrasser de moi. Après la conférence de presse de la Commission Internationale d'Enquête à Paris en 1979, je ne pouvais plus faire de visites chez les prisonniers jusqu'en 1992, parce que je mettais en danger "la sécurité et l'ordre de l'établissement".

- Comment as-tu discuté avec Ulrike des développements politiques respectifs ? Est-ce que tu avais perçu les moments décisifs menant à la RAF ?

Ulrike et moi, nous avons chacune notre propre histoire politique, avec beaucoup d'échanges. Donc, elle a, par exemple, travaillé sur les enfants en besoin d'éducation spéciale, et pour cela elle est venue

4. Ulrike Meinhof, Concernant les effets de l'aile morte, cf page 43.

dans mon école. Elle a beaucoup contribué à ce que j'obtienne tous les livres des pédagogues des années vingt, parce qu'ils n'existaient qu'en reproductions illégales, et elle pouvait se les procurer. Nous nous sommes politisées toutes les deux dans le mouvement contre le réarmement de l'Allemagne, nous participions à la fondation du parti DFU, l'union de paix allemande, qui était une tentative de créer une large coalition de gauche. Ensuite, Ulrike a été, pendant cinq ans, membre du KPD, le parti communiste interdit. Après, c'est le SDS, l'organisation des étudiants, qui s'est radicalisée et c'était les débuts de l'APO, de l'opposition extraparlamentaire des années soixante. Ulrike a abandonné ses études pour pouvoir se consacrer entièrement au travail journalistique, principalement au sein de la rédaction de la revue Konkret, mais aussi dans d'autres revues et pour la radio et la télévision. Elle était une des voix des plus importantes du mouvement étudiant. Tout le monde s'arrachait ses articles basés sur des recherches approfondies. Quand nous les soeurs nous rencontrions, nous parlions de nos enfants, mais aussi de la situation politique, des mouvements de libération, du Vietnam. En février 1968 a eu lieu le congrès international sur le Vietnam. Ulrike avait déménagé à Berlin quatre jours auparavant. En octobre, elle fit la connaissance d'Andreas et Gudrun lors de leur procès pour la mise à feu de deux grands magasins à Francfort. Elle m'a raconté à quel point elle était impressionnée par leurs idées politiques. Avec Konkret elle n'avait déjà plus grand chose à faire, comme elle l'avait exprimé aussi dans un de ses derniers articles sous le titre de "Columnisme"⁵. Elle a encore travaillé sur le film Bambule (Mutinerie), elle a participé dans un comité de quartier dans la banlieue berlinoise Märkisches Viertel, elle a surtout mené des discussions importantes au niveau international.

Je ne savais pas qu'Ulrike participait à la libération d'Andreas Baader. Elle m'avait raconté qu'il avait été arrêté et que d'une manière ou d'une autre il devait être sorti de prison. Quatre semaines avant de disparaître elle est venue chez moi pour s'assurer que je m'occupe de ses enfants au cas où il arriverait quelque chose.

Alors, quand la libération d'Andreas était dans les infos, je me suis doutée qu'elle avait quelque chose à faire avec ça, et je suis tout de suite allée à la maison pour pouvoir prendre les enfants. Finalement l'histoire avec les enfants s'est passée autrement, mais de toute façon sa décision pour la clandestinité était claire à ce moment. Plus tard, elle a elle-même motivé ce pas avec le fait que, pour elle, "opposition politique et clandestinité sont devenues identiques."⁶

5. Ulrike Marie Meinhof, Aufsätze und Polemiken, Wagenbach, Berlin 1980

6. Ulrike Meinhof, Stück zu Röhl, www.socialhistoryportal.org/raf/5510

Déclaration de la Commission internationale d'enquête sur la mort d'Ulrike Meinhof

Conclusions

Au terme de son travail, la Commission internationale d'enquête sur la mort d'Ulrike Meinhof a pris connaissance du rapport ci-après établi par son secrétariat. Sans prendre à son compte chaque formulation, elle souligne toutefois qu'il s'agit d'un travail sérieux réalisé grâce à la collaboration d'experts qualifiés. Il mérite d'être pris en considération et largement diffusé.

Pour résumer le sentiment sur lequel s'est fait l'accord de ses membres, la Commission a constaté :

- qu'Ulrike Meinhof a été soumise à plusieurs reprises et pendant de longues périodes à des conditions de détention que l'on est obligé de qualifier de torture. Il s'agit de cette forme de torture qu'on appelle isolement social et privation sensorielle, communément appliquée en République fédérale d'Allemagne à de nombreux prisonniers politiques et détenus de droit commun ;
- que la thèse des autorités de l'État selon laquelle Ulrike Meinhof se serait suicidée par pendaison n'est pas prouvée et que les résultats de l'enquête de la Commission tendent à montrer qu'Ulrike Meinhof n'a pu se pendre elle-même ; — que les résultats de l'enquête suggèrent qu'Ulrike Meinhof était morte lorsqu'on l'a pendue et qu'il y a des indices troublants de l'intervention d'un tiers en relation avec cette mort.

La Commission ne peut exprimer de certitude sur les circonstances de la mort d'Ulrike Meinhof.

Cependant, le fait qu'en dehors du personnel de la prison les services secrets avaient accès aux cellules du 7^e étage par un passage séparé et secret autorise tous les soupçons. Les résultats de l'enquête que la Commission présente ici rendent plus urgente la nécessité de constituer une Commission internationale d'enquête sur les morts de Stammheim et de Stadelheim.

La Commission remercie la soeur d'Ulrike Meinhof qui a mis tous les documents en sa possession à sa disposition, ainsi que toutes les personnes et organisations qui ont facilité le travail entrepris, qui l'ont soutenu et qui l'ont aidé financièrement. Ce travail a été financé uniquement par ces participations et n'aurait pas été possible sans elles. La Commission remercie également toutes les personnes qui se sont occupées de la publication du présent rapport.

Paris, le 15 décembre 1978

La deuxième mort des prisonniers

Ron Augustin, journal junge Welt, le 10 septembre 2007

Le matin du 18 octobre 1977, au quartier de haute sécurité de Stammheim, trois prisonniers de la RAF ont été retrouvés morts ou mourants et une prisonnière grièvement blessée. Bien que les autopsies aient été remises à 16 heures de l'après-midi "pour raison policière", le gouvernement du Bade-Wurtemberg propageait dès 9 heures du matin la nouvelle que les prisonniers s'étaient suicidés. A 14 heures, le porte-parole du gouvernement fédéral, Klaus Bölling, tentait de conditionner la presse rassemblée pour sa version du suicide, tandis que la fraction social-démocrate se voyait intimer l'ordre par Willy Brandt de "laisser de côté" les "petites divergences" sur les circonstances.

Puisqu'à l'époque je faisais partie des quelques 70 prisonniers soumis au "gel des communications" ("Kontaktsperre"), je n'ai appris la mort des prisonniers que le lendemain, lorsque ma cellule à Hanovre fut fouillée sur ordre de la police fédérale, et que l'on me mit au courant des "faits" selon lesquels Andreas Baader et Jan Raspe se seraient tués avec des armes à feu, Gudrun Ensslin se serait pendue avec un câble électrique et Irmgard Möller se serait blessée de plusieurs coups de couteau.

Dans un premier temps, je restai sous le choc de cette nouvelle – de nouveau, plusieurs d'entre nous étaient morts, dont ceux et celles qui dans ma vie étaient les personnes les plus importantes. J'étais désespéré, mais ne pouvais pas trop le montrer parce qu'au moment même commença la terreur d'une surveillance permanente et donc le combat contre celle-ci. Des mois entiers, je fus surveillé 24 heures sur 24 comme les autres prisonniers de la RAF. La nuit, la lumière restait allumée dans la cellule ; tous les quarts d'heure, les gardiens regardaient par l'oeilleton ; presque chaque jour, la cellule était fouillée de fond en comble. Formellement sous le prétexte de nous protéger d'autres "suicides", en vérité dans le but explicite de nous esquinter et de nous faire nous repentir.

Le "gel des communications" ne fut levé pour moi que le 31 octobre. Je pus alors recevoir de nouveau des visites de ma famille et des avocats, mais je restai toujours exclu de tout contact avec d'autres prisonniers. Toutes les demandes de personnes voulant me rendre visite, par exemple Wolfgang Grams, furent refusées, leurs lettres saisies pour les motifs des plus absurdes. Le courrier privé, le courrier avocat, les journaux, les livres et toute source d'information étaient soumis à une censure renforcée. C'est ainsi que le rapport du Parlement du Bade-Wurtemberg sur la nuit du 18 octobre à Stammheim ne m'a pas été remis, sous prétexte qu'il "pourrait mettre en danger l'ordre et la sécurité". Il a donc fallu des années pour que je puisse accéder aux – maigres – informations sur cette nuit et pour que je puisse en discuter avec d'autres.

Aujourd'hui, trente ans après les faits, je ne peux accorder aucun crédit aux versions de suicide. Non pas, parce que je n'aurais jamais eu de doute. Non pas, parce que je n'aurais jamais prêté attention aux spéculations diverses. Pas non plus, parce que je n'aurais jamais été proche du désespoir moi-même, sous la pression des campagnes de diffamation auxquelles j'avais été confronté, comme les autres prisonniers, dès le début : campagnes nullement basées sur des faits concrets ; et continuellement bâties à partir de notions standardisées, de suppositions, de calomnies, d'altérations, de falsifications. Non, ce qui a fait que je sois resté à chaque fois méfiant concernant les "faits avérés", c'était que je les connaissais mieux, eux, ceux qui étaient morts, que tout ce qui se disait à leur propos.

Tout d'abord il y a les faits officiels, dont la plupart a été consciencieusement réunie dans un livre par l'avocat Weidenhammer.¹ Pour mémoire, je les résume brièvement.

1. Karl-Heinz Weidenhammer, Selbstmord oder Mord ? Todesermittlungsverfahren Baader Ensslin Raspe, Neuer Malik Verlag, Kiel 1988

Selon les résultats des recherches criminologiques, Andreas Baader se serait tué avec un pistolet de 18 cm de long, en se tirant une balle exactement au milieu de la nuque, à trois centimètres au-dessus de la limite des cheveux, la balle étant ressortie au-dessus de la limite entre le front et les cheveux. Selon une expertise de la police fédérale, qui s'appuie sur une analyse fluorescente et radiologique, ce coup n'aurait été possible que s'il avait été tiré d'une distance de 30 à 40 centimètres entre le pistolet et la nuque. En tenant compte de la position de l'arme, des douilles, ainsi que des traces de poudre et des éclaboussures de sang sur la main droite, il a été conclu que le coup avait été tiré de la main droite et que l'arme avait été tenue avec la détente vers le bas. Sachant qu'Andreas était gaucher, une théorie a alors été construite selon laquelle il aurait appliqué l'arme en la tenant autour de l'embouchure avec la main droite, la détente vers le haut. D'autre part, des analyses avec du natriumrhodizonat sur les deux mains, "n'ont donné aucune trace de tir". Les trois coups tirés dans la cellule et leurs douilles n'ont pas été comparés avec l'arme trouvée sur les lieux. Donc, il n'y a pas de certitude ni pour l'arme, ni pour la manière dont se sont succédés les trois coups de feu. Un échantillon important de sang et de tissu du point d'impact ("indice n° 6") aurait été "perdu" chez le médecin légiste, le professeur Joachim Rauschke.

Pour Jan Raspe, aucune trace de poudre n'a pu être trouvée sur ses mains. Il n'y avait aucune trace de sang sur l'arme trouvée auprès de lui, bien qu'il soit mort manifestement d'un tir à bout portant à la tempe droite. Selon les dires des fonctionnaires qui le trouvèrent mourant le matin, il tenait encore le pistolet dans la main. Selon les connaissances en matière de médecine légale, il faut systématiquement dans ce type de situation enquêter sur une tentative de masquer un meurtre en suicide, car l'arme devrait normalement échapper des mains du fait du recul. Dans les dossiers de l'enquête et les interrogatoires des témoins, les théories les plus diverses ont alors été échafaudées, qui ne peuvent être interprétées que comme tentatives de masquer les faits. Ainsi, on lit dans le rapport du Parlement du Bade-Wurtemberg : "La position exacte de l'arme n'est pas établie", ce qui devient dans la décision de classement de l'affaire par le Parquet : "À côté de sa main droite se trouvait un pistolet". Une autre tentative d'exclure toute intervention étrangère a consisté à prétendre qu'il n'y avait pas de place pour personne à la droite de Jan, une affirmation qui a pu être réfutée facilement.

On n'a pas pu trouver d'empreintes sur les armes. Bien qu'il n'y ait eu aucune trace de sang sur les deux pistolets, le Parquet a d'abord déclaré "que les armes étaient tellement inondées de sang que l'on n'avait pu trouver de traces". Puis, on indiqua que le sang s'était "coagulé", avant que finalement on affirme que les armes avaient été "essuyées" puis finalement recouvertes d'une "couche de graisse". Dans les commentaires d'un des enquêteurs de la police, cela se traduit de façon lapidaire par la phrase : "Si les armes avaient été essuyées avec un tissu avant l'utilisation, il ne pouvait rester de traces utilisables." Et : "des empreintes ne peuvent durer sur une arme graissée."²

Gudrun Ensslin a été trouvée pendue avec un câble électrique à la fenêtre de sa cellule. A la tentative de la descendre, le câble s'est rompu immédiatement. Personne ne s'est posé la question de savoir pourquoi le câble ne s'était pas déjà déchiré pendant la chute dans la mort. Au cou, une double trace de pendaison a été constatée des deux côtés jusque derrière la tête, avec une hémorragie en plus dans la crête. Un test d'histamine, par lequel il est possible d'établir si une pendaison a eu lieu avant ou après la mort, était préparé mais n'a pas été réalisé. Des préservations dactyloscopiques n'ont pas été effectuées, même pas sur le câble. La chaise, qui aurait été utilisée pour sauter, a été aussi peu examinée que, par exemple, ses ongles. Des traces de blessures sur le dos, la bouche, le nez, à la tête et à l'aîne gauche ont été constatées mais pas examinées plus avant. Le fait que des lettres et d'autres documents avaient été enlevés de la cellule était d'abord confirmé en tant que "saisie", puis nié, puis plus tard avoué en partie par le Procureur Général Kurt Rebmann. Dans la mesure où ils existent encore, ils ne sont toujours pas accessibles. Chez Andreas et Gudrun, la détermination du moment de la mort a été contournée en refusant aux médecins légistes l'accès aux cellules pendant huit heures.

Irmgard Möller a survécu à la nuit de la mort avec des coupures aux poignets et quatre coups de couteau près du cœur. Selon l'enquête, elle aurait essayé de se faire harakiri avec un petit couteau en

2. Commissaire en chef Günter Textor dans le Frankfurter Rundschau du 27/10/1977 et du 14/12/1977

chrome au bout arrondi typique des couverts de prison. Avec une force importante, car la cinquième côte était entaillée et un des quatre coups avait pénétré sur sept centimètres jusqu'à la poche du coeur. Dans la décision de classement de l'affaire par le Parquet il n'en reste que 2 à 4 cm. On n'a pas pu trouver d'empreintes sur le couteau recouvert de sang. On a rejeté toutes les démarches d'Irmgard pour obtenir les radiographies qu'on a fait d'elle. Le pullover qu'elle portait était tellement déchiré après qu'elle était transportée à l'hôpital, qu'on ne pouvait plus établir les dommages dus aux coups de couteau. Le rapport des enquêteurs de la police dit à ce propos : "Le pullover est tellement déchiré que sa forme d'origine ne peut plus être reconstruite d'une manière utilisable." Et : "Des dommages causés par des coups de couteau ne peuvent être établis d'une manière sûre à cause du mauvais état dans lequel se trouve le pullover." Dans la décision de classer l'affaire par le Parquet on peut ainsi lire à ce propos : "Le pullover porté par Irmgard Möller en tant que seul vêtement couvrant le haut du corps était imbibé de sang, mais il n'était pas endommagé; par expérience, un agresseur n'aurait pas tenu compte des vêtements de sa victime." Irmgard a toujours nié qu'elle se serait blessée elle-même ou qu'il y aurait eu des discussions pour commettre un suicide collectif.³

A peine quatre semaines plus tard, le 12 novembre 1977, Ingrid Schubert a été trouvée morte dans une cellule isolée de la prison de Munich-Stadelheim. Elle était dans cette prison depuis mi-août 1977 et elle avait été transférée d'une autre cellule quelques heures avant sa mort, après que la veille il avait été annoncé qu'on aurait trouvé une cache avec des explosifs dans une cellule à Stammheim, dans laquelle Ingrid se trouvait jusqu'en août. Ingrid se serait pendue avec une corde tressée de trois bandes de draps de lit. Les bandes étaient faites en un coton solide d'à peu près 8 x 240 cm. Les contours des déchirures ne correspondaient pas les unes avec les autres. C'est-à-dire que, soit, les bandes ne venaient pas du morceau de drap de lit qui se trouvait encore dans la cellule, soit, il y avait des morceaux entre elles, qu'on n'a pas retrouvés. Si Ingrid avait déchiré le drap de lit elle-même, il y aurait dû y avoir des traces de fibres dans la cellule. Cependant, selon le rapport des enquêteurs de la police, "sur aucun vêtement on n'a pu trouver des traces de coton comme il en résulte forcément en déchirant un tissu comme le drap de lit."

Après une visite de son père pour le 33e anniversaire d'Ingrid, elle avait encore parlé, le 10 novembre 1977, avec un avocat, d'une demande de transfert vers la prison de Francfort-Preungesheim. A ces occasions, elle avait laissé l'impression qu'elle était "de plus en plus ouverte". Sa famille ne peut toujours pas s'imaginer qu'elle se serait tuée elle-même par résignation ou par désespoir.

Ulrike Meinhof avait déjà été trouvée dans sa cellule, le 9 mai 1976, dans des conditions semblables. Elle pendait dans un noeud coulant qui était si large que si elle n'était pas tombée, c'est seulement parce qu'elle était maintenue fermement avec le talon gauche sur une chaise. Une chaise qui pour sa part n'était gardée en équilibre que par la raideur du corps mort, parce qu'elle avait été soulevée du sol par un matelas et des couvertures. L'arrangement de la chaise ainsi que l'angle du pied posé normalement, contredisent les critères les plus fondamentaux de la criminologie concernant un saut dans le suicide. Les caractéristiques typiques pour une mort par étranglement par pendaison, comme le déplacement des vertèbres cervicales ou, en absence d'une brisure du cou, des hémorragies dans les conjonctives, ne pouvaient être constatées non plus. Par contre, il y avait des contusions et des épanchements sur les jambes et aux hanches qui ne pouvaient pas provenir de la chaise. La commission internationale, qui a examiné tous les documents concernant la mort d'Ulrike, concluait qu'elle devait être morte quand elle a été pendue, et que les indices montraient plutôt un étouffement ou un étranglement par des tiers.⁴

La corde avec laquelle Ulrike se serait pendue était une bande de 4 cm de large d'une serviette de prison. Des expérimentations ultérieures ont montré qu'une corde de cette matière et de cette largeur se casse immédiatement avec chaque charge exercée soudainement. Dans le rapport de la première enquête, la corde avait 68 cm de longueur, avec en plus un noeud double sous le menton – trop long pour une pendaison crédible. Du coup, à l'autopsie, la longueur de la corde a été fixée arbitrairement à 51 cm. De

3. Cf. Oliver Tolmein, "RAF – Das war für uns Befreiung"; Ein Gespräch mit Irmgard Möller über bewaffneten Kampf, Knast und die Linke, Konkret Literatur Verlag, Hamburg 2002

4. rapport de la commission internationale d'enquête, la mort d'Ulrike Meinhof, Maspero, Paris 1979

plus, le médecin légiste, il a été interdit au professeur Rauschke, par le Procureur Général de l'époque, Siegfried Buback, de procurer des informations au médecin légiste cité par la famille.

On doit savoir que le professeur Rauschke, qui a dirigé toutes les autopsies survenant à la prison de Stammheim, a toujours été engagé là où il y avait quelque chose à cacher. En mai 1975, il n'avait 'pas remarqué' les fractures du crâne par coups de crosse qui ont entraîné la mort de Siegfried Hausner. En octobre 1979, on le retrouve au Zaïre de Mobutu, où, apparemment, il s'est rendu utile avec l'autopsie de sept corps dans la dissimulation d'un accident de fusées par la firme allemande OTRAG.⁵

Ni chez Ulrike Meinhof, ni chez Ingrid Schubert, il n'y a eu de prise d'échantillon dermatologique pour des tests d'histamine, avec lesquels on aurait pu établir si la pendaison avait eu lieu avant ou après la mort. Les tests toxicologiques étaient limités à quelques substances seulement, comme un des rapports l'a confirmé : "Avec les méthodes utilisées, les substances suivantes ne sont pas incluses : des composés anorganiques, des substances toxiques d'origine animale ou végétale, la plupart des insecticides et produits phytosanitaires, ainsi que plusieurs composés organiques qui ne sont pas utilisés en tant que produits pharmaceutiques."

Si, dans tout cela, il n'y a "aucune indication" pour une intervention étrangère, je me demande ce qui, là-dedans, parle pour un suicide. Mais ce qui est plus important pour moi, cependant, c'est que nous avons toujours rejeté le suicide en tant que décision dans notre lutte. Il n'y a jamais eu une "discussion sur le suicide" dans le groupe, parce que chez nous la politique et l'identité personnelle étaient des choses identiques, définies par rapport aux objectifs politiques, en prison comme dans la clandestinité. En taule, cela, c'est seulement plus exacerbé : là, tu ne te laisses pas faire si facilement, tu essaies de coincer la machine au maximum. Se lever, lutter, continuer, vivre, résister – "l'arme qu'est l'être humain". Ou bien comme Gudrun l'écrivait, "Nous ne pouvons pas du tout arrêter de remettre les conditions sur les pieds, nous n'avons que commencé. Ce n'est pas la mort, c'est la vie."⁶

De la part de la Sécurité de l'Etat, ce n'était pas un secret que depuis le début de la RAF, "la bande" devait "disparaître" et que pour cela ses "figures-clé" devaient être "liquidées".⁷ Là, précisément ceux et celles qui constituaient notre orientation la plus importante se seraient tués eux-mêmes, auraient laissé le groupe sans cadres, auraient fait le boulot des flics à leur place. Les constructions et les interprétations qui existent entre-temps à ce propos ne rentrent dans aucune détermination politique. Des gens comme Ulrike et Andreas n'auraient pas supporté que la Sécurité de l'Etat se débarrasse d'eux aussi facilement. Pour moi, un suicide n'est concevable qu'en tant que décision individuelle, de ne plus pouvoir continuer, en tant que désespoir, la fin de la volonté et de la politique. Aussi dans les pires moments, je ne l'ai pas essayé, même pas envisagé. Qu'importe que ce soit une stratégie mise en scène comme assassinat, un acte de 'libération' ou de désespoir, cela aurait été un aveu que tout était perdu.

Pourtant, il n'y avait pas de raison. Mise à part la défaite militaire dans le borborygme des prises d'otages, la situation 1977 a, politiquement, encore agi pour la RAF. A l'époque, tout indiquait la continuité. Les prisonniers étaient encore occupés avec les procédures, avec les textes qui devraient être publiés, avec des contextes internationaux de discussion dans lesquels nous avions encore une responsabilité. Qu'importe, comment était la perspective de sortir ou non, notre lutte continuait simplement. Chacun et chacune avait aussi envie de ça. Nous nous voyions dans un processus dans lequel la lutte en prison avait créé un effet qui se multipliait encore – un effet qui pouvait, par un suicide, seulement basculer dans la désorientation.

La véhémence avec laquelle, de la Sécurité de l'Etat jusqu'au Gouvernement Fédéral, chaque doute émis quant au suicide des prisonniers a été confronté, a fait réfléchir pas mal de gens. C'est pourquoi les constructions les plus aventureuses ont été diffusées pour rendre crédible a posteriori l'origine des armes. Des explosifs dans le slip. Des armes dans les dossiers, passés au travers de contrôles connus pour être des plus minutieux. Des caches dans dix cellules différentes, creusées avec des tournevis dans du béton classé B-600. Une arme dans un tourne-disque contrôlé et retiré plusieurs fois, qui s'est baladé de cellule

5. ID (Service d'information à Francfort) du 7/11/1979

6. Gudrun Ensslin, *Der Imperialismus bildet eine Einheit*, socialhistoryportal.org/raf/5348

7. Reinhard Rauball, *Die Baader-Meinhof Gruppe*, Verlag Walter De Gruyter, Berlin 1973

en cellule. Un système de communication fantastique fait de câbles, de soudures, de haut-parleurs, de microphones et de radios.

Tout aussi pauvre a été l'argumentation avec laquelle le 'témoin-clé' Volker Speitel et consorts ont été présentés pour rendre plausibles les transports d'armes dans le quartier de haute sécurité à Stammheim. Speitel, qui selon ses propres dires avait une "peur terrible" lors de son arrestation, a été mis sous pression par des mesures de l'Office des Mineurs contre son fils de huit ans. Depuis les premiers témoignages contre nous (Ruhland, Brockmann, Müller), nous savons comment les témoins se font dicter et aider à apprendre des passages par coeur. Dans les quelques procès seulement où ils étaient obligés de se présenter physiquement, leurs autorisations de dépositions ont été limitées par le Parquet. Aussitôt qu'ils s'éloignaient des schémas pré-machés (comme Boock, qui vit de cela), ils se contredisaient mutuellement et se perdaient dans des interprétations des "ouïe-dire".

Les strip-searches, les descentes-surprises et changements de cellules, je les ai vécus pendant six mois à Stammheim. Dans le procès contre les avocats Arndt Müller et Armin Newerla, qui étaient accusés d'avoir transporté des armes en partie "sans le savoir", il y a eu les témoignages d'une trentaine de fonctionnaires qui mettaient ces transports en question.

Et tous ceux et celles qui connaissent Irmgard Möller depuis longtemps, savent qu'elle ne ment pas. Depuis 30 ans, ses déclarations sont conséquentes, sans contradictions.

Nous ne savons pas encore ce qui s'est passé réellement pendant la nuit de la mort à Stammheim. Il y a des rapports de la RAND Corporation et de la CIA de 1977 qui évaluait la RAF comme un des groupes les plus dangereux dans le monde, et les services secrets étaient unanimes pour affirmer que le problème de la guérilla ne pouvait être résolu que par la liquidation de leurs "figures symboliques". Des fonctionnaires du service secret allemand BND avaient libre accès dans le quartier de haute sécurité de Stammheim. Il y avait une entrée directe de l'extérieur à l'étage du quartier de haute sécurité par une cage d'escalier séparée et blindée. Des choses qu'on pourrait s'imaginer portent la signature du service secret israélien Mossad, dont le chef de section Gideon Mahanaimi a affirmé, en 1986, qu'il avait aidé des "services amis" en "tuant des chefs terroristes". Il est aussi connu que le BND a procuré au Mossad l'accès à des prisonniers palestiniens dans des prisons allemandes, que des experts de contre-insurrection formés par le Mossad en Afrique et en Amérique Latine ont tué des prisonniers, et que le Mossad, en tant que plus petit service est capable de mieux tenir des secrets que d'autres.⁸

Evidemment, nous ne savons pas comment la coordination s'est présentée en pratique, qui dans les appareils d'Etat a vraiment su quelque chose ou qui a eu suffisamment de soupçons pour vouloir couvrir des choses seulement. Le countdown jusqu'à la nuit de la mort a pu être retracé exactement, depuis que la guerre psychologique avait été intensifiée contre les prisonniers de Stammheim – après les premières tentatives de les libérer à Stockholm en 1975 et à Entebbe en 1976. Les actions de la RAF auraient été "dirigées de la prison", la RAF aurait envisagé des attaques contre des centrales nucléaires et des terrains de jeux, on ne pourrait se débarrasser de ces "fantômes" qu'en "employant des nouvelles méthodes". Des mesures légales et illégales se sont intensifiées dans l'escalade des trois derniers mois : une attaque provoquée contre le groupe de prisonniers à Stammheim, la saisie de la requête auprès de la Commission Européenne des Droits de l'Homme, l'arrestation des avocats et des membres des comités, une bombe contre le bureau d'avocats à Stuttgart. A chaque événement dehors, les prisonniers étaient traités comme des otages et punis par la privation de contacts et d'informations, jusqu'à l'aggravation constituée par le "gel des communications" qui leur enlevait les derniers restes de protection. On sait que, dans la nuit de la mort, même l'installation vidéo dans le couloir du quartier de haute sécurité de Stammheim n'a pas fonctionné.

Il y a trente ans, la revue Pflasterstrand écrivait encore assez clairement : "Nous reculons devant la thèse du meurtre, qui – et peu importe les détails – aurait des conséquences vachement sérieuses." Et encore : "Un meurtre : ça voudrait dire qu'en Allemagne il y aurait, au moins par rapport à certains groupes, un

8. Le Soir du 13/1/1986 ; Der Spiegel du 29/10/1979

fascisme ouvert , et ce qui signifierait que, d'une manière définitive et absolue, nous ne pouvons plus vivre comme avant.”⁹

Aujourd'hui, il n'y a pratiquement plus beaucoup de remises en question quand les “producteurs d'ordures” de l'Etat (comme Peter Chotjewitz les appelle) ou certaines personnes de nos anciens contextes s'efforcent de “se faire reconnaître par la société” en s'appuyant sur le verbiage des témoins-clé. Pour eux, la question “suicide ou meurtre” est effectivement devenue une “question de foi”, parce que leur rapport avec l'histoire est devenu la paix avec les conditions existantes. Ils essaient encore de résoudre les contradictions du suicide par la construction débile d'une complicité des autorités – avec le suicide, évidemment. Dans le grand concert, juste à temps pour l'énième anniversaire, ils essaient ainsi de transformer tout ce qui est connu des prisonniers, en “légendes de la gauche”, de tourner des mensonges en “repentirs”, et de dénoncer comme “hardliners” ceux et celles qui tiennent à leur histoire.

Apparemment, par ce moyen les prisonniers de Stammheim doivent être assassinés une deuxième fois, puisque la “deuxième mort” dans le sens biblique est le renvoi définitif vers l'enfer pour les damnés qui ont refusé de se repentir. Pour Dante, elle était la mort la plus honorable.

Ce qui reste un fait, c'est que le dernier mot sur notre histoire n'a pas encore été dit. Même s'il y en a qui ne veulent pas l'admettre.

9. Pflasterstrand (revue de la gauche autour de Cohn-Bendit), décembre 1977

Communiqué du Commando Petra Schelm

le 14 mai 1972

Jeudi le 11 mai 1972 — le jour même du début du blocus aux mines du Nord-Vietnam par les impérialistes américains, le Commando Petra Schelm a fait sauter trois bombes avec une charge de 80 kg de TNT dans le quartier général du 5e corps de l'armée américaine en Allemagne de l'Ouest basé à Francfort. L'Allemagne de l'Ouest et Berlin-Ouest ne serviront plus de pays de repli sûr pour les stratèges de l'extermination. Ils doivent désormais savoir que leurs crimes contre le peuple vietnamien leur ont créé de nouveaux ennemis qui s'acharneront à les combattre, qu'il n'y a plus de place pour eux dans le monde où ils puissent être en sécurité devant les attaques des unités de guérilla révolutionnaires.

Nous exigeons l'arrêt immédiat du blocus aux mines du Nord-Vietnam.

Nous exigeons la cessation immédiate des bombardements au Nord-Vietnam.

Nous exigeons le retrait immédiat de toutes les troupes américaines d'Indochine.

Pour la victoire du Vietcong!

Construire la guérilla révolutionnaire!

Ayons le courage de combattre – ayons le courage de vaincre! Créons deux, trois, de nombreux Vietnam!

Fraction Armée Rouge – le 14 mai 1972

Communiqué du Commando 15 juillet

le 25 mai 1972

“TOUTES SORTES DE MONSTRES SERONT VAINCUES!”

Hier soir, mercredi le 24 mai 1972, deux bombes d'une charge de 200 kg de TNT ont explosé au quartier général des forces armées américaines en Europe à Heidelberg. Cette attaque a été exécutée après que le général Daniel James, chef d'unité au Pentagone, avait déclaré ce même mercredi, à Washington : “Désormais, pour les bombardements au Vietnam l'armée de l'air américaine n'exclut plus aucun cible au Nord et au Sud du 17e parallèle.” Lundi, le ministre des affaires étrangères de Hanoï avait une nouvelle fois accusé les Etats-Unis d'avoir bombardé des zones de population très dense au Nord-Vietnam.

L'armée de l'air américaine a largué dans les sept dernières semaines plus de bombes au Vietnam que sur le Japon et l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Le Pentagone parle de millions de tonnes d'explosifs en plus qu'on compte déverser pour stopper l'offensive vietnamienne. C'est du génocide, ce serait la “solution finale” pour le peuple vietnamien.

Les gens en Allemagne ne soutiennent pas les services de renseignement contre les commandos, parce qu'ils ne veulent rien avoir à faire avec les crimes de l'impérialisme américain et leur justification par la classe dominante ici; parce qu'ils n'ont pas oublié Auschwitz, Dresde et Hambourg; parce qu'ils savent que contre les assassins au Vietnam des attaques à la bombe sont justifiées; parce qu'ils ont fait l'expérience que les manifestations et les protestations contre les crimes de l'impérialisme ne servent à rien.

Nous exigeons la cessation des bombardements sur le Vietnam.

Nous exigeons l'arrêt du minage au Nord-Vietnam.

Nous exigeons le retrait des troupes américaines de l'Indochine.

Nous poursuivrons nos attaques contre les exterminateurs du Vietnam jusqu'à la victoire du Vietcong.

Nous invitons les militants en Allemagne de l'Ouest et Berlin-Ouest de prendre, dans leur lutte politique contre l'impérialisme américain, comme cible de leurs attaques toutes les installations américains.

Solidarité avec le peuple vietnamien !
Dispersons et brisons les forces de l'impérialisme américain !
Victoire dans la guerre du peuple !
Commando du 15 juillet – Fraction Armée Rouge

Communiqué du Commando Ulrike Meinhof

le 13 avril 1977

Pour des “acteurs du système-même” comme Buback, l'histoire trouve toujours une voie.

Le 7 avril 1977, le Commando Ulrike Meinhof a exécuté le procureur fédéral Siegfried Buback.

Buback a été directement responsable du meurtre d'Holger Meins, de Siegfried Hausner et d'Ulrike Meinhof. Dans ses fonctions en tant que chef du parquet fédéral – comme point central de décision et de coordination entre la justice et les services de renseignement ouest-allemands, en coopération étroite avec la CIA et le Security Committee de l'OTAN – il a mis en scène et dirigé leur assassinat.

Sous la direction de Buback, Holger fut assassiné avec préméditation le 9 novembre 1974 par une sous-alimentation systématique et une manipulation consciente du moment de transfert de Wittlich à Stammheim.

Le calcul du parquet fédéral était de casser, en exécutant un cadre, la grève de la faim collective des prisonniers contre la détention d'extermination, et ce après que la tentative de tuer Andreas en arrêtant l'alimentation forcée avait échoué grâce à la mobilisation de l'opinion publique.

Sous la direction de Buback, Siegfried, qui avait dirigé le commando Holger

Meins et qui pouvait prouver que l'explosion à l'ambassade de l'Allemagne à

Stockholm était l'oeuvre des unités du MEK allemand, a été assassiné le 4 avril

1977. Alors qu'il se trouvait à la disposition exclusive du parquet fédéral et du BKA, on effectua au péril de sa vie son extradition en Allemagne et son transfert dans la prison de Stuttgart-Stammheim : c'était signer son arrêt de mort.

Sous la direction de Buback, Ulrike a été exécutée le 9 mai 1976, lors d'une action de la Sûreté de l'Etat. Sa mort fut camouflée en suicide pour suggérer “l'échec de sa politique”.

Ce meurtre fut le terme d'une escalade qui avait déjà vu la tentative du procureur fédéral de crétiniser Ulrike par une intervention neurochirurgicale de force, afin de la présenter détruite au procès de Stammheim et de pouvoir ainsi dénoncer la résistance armée comme une maladie mentale. La réalisation de ce projet fut empêchée grâce aux protestations internationales.

Le moment de l'assassinat d'Ulrike a été calculé de façon précise :

- avant l'initiative décisive au procès, pendant les requêtes de la défense, qui devraient interpréter, à partir des attaques de la RAF contre les quartiers généraux de l'armée américaine à Francfort et à Heidelberg en 1972, le rôle de l'Allemagne dans l'agression américaine au Vietnam en dépit du droit international ;
- avant l'audition d'Ulrike comme témoin au procès du Commando Holger Meins à Düsseldorf, où elle aurait pu faire des déclarations irréfutables sur la forme extrême de torture qui lui a été infligée pendant huit mois dans une aile morte ; — avant son passage en jugement, alors que l'opinion publique internationale, qui commençait à se développer d'une manière critique par rapport à la parodie de procès qu'offrait Stammheim et à sa cynique exhibition de toute la violence impérialiste, était compris par le gouvernement et son exécutive, puisqu'elle était en train de lui tomber sur les pieds.

L'histoire d'Ulrike, plus que d'autres combattants, est l'histoire de la continuité de la résistance. Pour le mouvement révolutionnaire, elle avait une fonction idéologique d'avantgarde à laquelle Buback s'attaquait en montant un faux suicide : récupérer sa mort pour la propagande du procureur fédéral comme “aveu de l'échec de la politique armée” et ainsi anéantir moralement le groupe, son combat, sa

trace. La conception du procureur fédéral, qui a centralisé, depuis 1971, toutes les poursuites et les procédures contre la RAF, suit la ligne de la stratégie antisubversive conçue par le Security Committee de l'OTAN : criminalisation de la résistance révolutionnaire – avec comme étapes tactiques l'infiltration, la désolidarisation et l'isolement de la guérilla ainsi que l'élimination de ses leaders.

Dans le cadre de la contrestratégie de l'impérialisme allemand contre la guérilla, la justice est un instrument de guerre – en poursuivant les guérilleros qui opèrent dans la clandestinité et en procédant à la destruction des prisonniers de guerre.

Buback — comme le dit Schmidt “un combattant énergique” pour cet Etat — a compris la confrontation avec nous comme une guerre et l'a mené en tant que tel : “J'ai survécu la guerre. Ceci est une guerre avec d'autres moyens.”

Nous empêcherons que nos combattants soient assassinés dans les prisons allemandes, parce que le parquet ne peut résoudre le problème, qui est pour lui le refus des prisonniers d'arrêter le combat, autrement que par leur liquidation.

Nous empêcherons que le parquet fédéral et les organes de la sûreté de l'Etat se vengeront sur les combattants en prison pour les actions de la guérilla à l'extérieur.

Nous empêcherons que le parquet fédéral utilisera la quatrième grève de la faim collective des prisonniers pour leurs droits minimaux d'être humain pour assassiner Andreas, Gudrun et Jan, comme le propage déjà ouvertement la guerre psychologique depuis la mort d'Ulrike.

Commando Ulrike Meinhof – Fraction Armée Rouge

Organiser la résistance armée et le front anti-impérialiste en Europe de l'Ouest.

Mener la guerre dans les métropoles dans le cadre des luttes de libération internationales.

Repères chronologiques

7 octobre 1934
Naissance

7 février 1940
Mort de son père

1 mars 1949
Mort de sa mère

septembre 1953
Premiers articles pour la revue d'étudiants Spektrum

1955–1957
Etudes de philosophie et de pédagogie, cours de psychologie, littérature allemande, littérature anglaise, histoire de l'art et science de l'histoire à l'université de Marburg

17 août 1956
Interdiction du parti communiste allemand KPD

1957–1959
Etudes de pédagogie, philosophie, psychologie et histoire de l'art à l'université de Münster. Porteparole du Anti-Atomtod-Ausschuss (comité contre la mort nucléaire)

1958
Devient membre de la fédération des étudiants socialistes SDS. Manifs contre l'armement nucléaire. Articles pour plusieurs revues dont Das Argument

3–4 janvier 1959
S'impose avec le SDS contre la fraction du parti socialiste SPD au Congrès contre l'armement nucléaire à Berlin-Ouest

octobre 1959
Déménagement à Hambourg et devient rédactrice en chef du mensuel Konkret

octobre 1959 — juin 1964
Membre clandestin du KPD

27 décembre 1961
Mariage avec l'éditeur de Konkret, Klaus Rainer Röhl

21 septembre 1962
Naissance des jumeaux Bettina et Régine

août 1964
Se retire de la rédaction de Konkret mais continue à travailler pour la revue et d'autres médias en tant que journaliste indépendante

janvier 1968
Divorce. Déménagement à Berlin-Ouest. Participe dans l'organisation du Congrès international sur le Vietnam tenu à Berlin le 17 et 18 février 1968

1968–1969
Travaille sur plusieurs documentaires pour la télévision, dont Bambule (Mutinerie) sur la situation dans les foyers pour mineurs

avril 1969
Fin de la collaboration avec Konkret

1969–1970

S'engage dans un comité de quartier au Märkisches Viertel, un complexe d'HLM en banlieue. Conférencière en journalisme à l'université libre (FU) de Berlin

14 mai 1970

Libération de prison d'Andreas Baader. Clandestinité et fondation de la RAF

1 mai 1971

Parution du Concept de la guérilla urbaine. Pour la première fois, le groupe se donne le nom RAF, Rote Armee Fraktion

15 juillet 1971

Mort de Petra Schelm lors d'une fusillade

1. juin 1972

Arrestation d'Ulrike

1. juin 1972 — 9 février 1973

Isolation dans l'aile morte de la prison de Cologne-Ossendorf. Idem du 21 décembre 1973 au 3 janvier 1974 et, avec Gudrun Ensslin, du 5 février au 28 avril 1974

28 avril 1974

Transfert avec Gudrun Ensslin à la prison de Stuttgart-Stammheim

13 septembre 1974

Annnonce la troisième grève de la faim collective lors du procès sur la libération de prison d'Andreas Baader

début novembre 1974

Transfert d'Andreas Baader et de Jan Raspe d'autres prisons à Stammheim

9 novembre 1974

Mort de Holger Meins après 58 jours de grève de la faim

29 novembre 1974

Condamnation à huit ans de prison dans le procès sur la libération d'Andreas

21 mai 1975

Début du procès de Stammheim contre Ulrike Meinhof, Gudrun Ensslin, Jan Raspe et Andreas Baader

9 mai 1976

Mort d'Ulrike dans une cellule de la prison de Stammheim

16 mai 1976

Cortège de 10.000 personnes lors de l'enterrement d'Ulrike à Berlin

Bibliographie

Klaus Croissant (éd), textes des prisonniers de la “fraction armée rouge” et dernières lettres d’ulrike meinhof, Maspero, Paris 1977

collectif (éd), mutinerie et autres textes d’ulrike meinhof, Editions des femmes, Paris 1977

Klaus Croissant (éd), A propos du procès Baader-Meinhof. De la torture dans les prisons de la RFA, Bourgois, Paris 1975

Dossier, Les prisonniers politiques ouest-allemands accusent, Les Temps

Modernes N° 332, Paris, mars 1974

rapport de la commission internationale d’enquête, la mort d’ulrike meinhof, Maspero, Paris 1979

Tous les textes de la RAF, avec pour la plupart des traductions en français, se trouvent dans les archives de la RAF à l’Institut International d’Histoire Sociale IISG à Amsterdam, et sont disponibles en ligne, téléchargeables en PDF sur le site socialhistoryportal.org/raf. S’y trouvent aussi une sélection de textes des prisonniers et prisonnières et une collection de documents issus de discussions internes, de discussions avec d’autres militants, de la lutte en prison, et des luttes considérées pertinentes pour le contexte, dont plusieurs documents en français.

Les livres mentionnés ci-dessus sont également disponibles en PDF au socialhistoryportal.org/raf.

Automatic English Translation

#title Last writings of Ulrike
#lang en
#pubdate 2024-10-07T02:01:47
#author Ulrike Meinhof
#date June 1976
#source <[[<https://socialhistoryportal.org/raf/5535>] [socialhistoryportal.org/raf/5535]]>
#publisher editions la rupture
#rights © éditions la rupture, 2020
#topics Revolutionary, action, anarchism, communism, socialism, half-finished error correcting
#notes Last writings of Ulrike Meinhof, Original manuscript of Ulrike; Der Metropolen Guerilla, lett

[Table of Contents]

Introduction	7
Jan Raspe on the death of Ulrike Meinhof	9
Fragment on the structure of group	11
Two Letters to Hanna Krabbe	15
Letter to the prisoners in Hamburg	19
Excerpt from the statement of the prisoners at the Stammheim trial	23
Andreas/Ulrike design for the trial in Düsseldorf	35
Andreas/Ulrike design for another trial	37
Concerning the effects of insulation in a dead wing	43
Excerpts from letters to his lawyers on insulation in a dead wing	45
Statement at the trial regarding the release of Andreas	49
Interview with the weekly Der Spiegel	61
Interview with Wienke Zitzlaff, Ulrike Meinhof's sister	79
Conclusions of the International Commission of Inquiry	85
The second death of prisoners	87
Three RAF 97 communiqués	
Photos	103
Chronological landmarks	117
Bibliography	121
© la rupture editions, 2020	

Introduction

Ulrike Meinhof was one of the founders of the RAF. When she was found dead in a cell in Stuttgart-Stammheim prison on 9 May 1976, her comrades did not believe the version of suicide immediately proclaimed by the German authorities. To show who she really was, her comrades in arms have published her last letters written for the group's discussion in jail as well as texts delivered at the Stammheim trial in which she had participated. In this collection, we have added a statement she delivered at her first trial regarding the release of Andreas Baader, the founding act of the group, as well as an interview with her sister Wienke and other relevant documents, supplemented by chronological and bibliographical references.

In composing this collection, we found that many of the translations that existed in French until now were downright abominable. This is why we have remade translations based on the German originals.

Handwritten page, early 1976

Jan Raspe on the death of Ulrike Meinhof

May 11, 1976

I don't have much to say.

we believe that ulrike was executed. we do not know how, but we know by whom and we can determine the calculation of the method. i recall herold's words : "actions against the raf must always be carried out in such a way as to avoid any sympathetic position."

and those of buback : "the security of the state depends on people committing themselves to it. people like herold and me always find a way." it was a coldly conceived execution, like that of holger, like that of siegfried hausner.

if ulrike had decided to end it all because she saw it as the last chance to assert her revolutionary identity against the slow destruction of the will in the agony of isolation, she would have told us — at least to andreas : that was how their relationship was.

I believe that the execution of Ulrike now – at this moment – is motivated by the culmination, the first political breakthrough in the international confrontation between the guerrillas and the German imperialist state. There is information circulating, but I do not want to talk about it now. The assassination is part of a strategic line, after all the attempts of the state for six years to overcome, to exterminate physically and morally the RAF. And it targets all the guerrilla groups in the Federal Republic of Germany, for which Ulrike plays an essential ideological role.

what i still have to say

it is that since i have known the relationship between ulrike and andreas – and i have known her for seven years – it was essentially intensity and tenderness, sensitivity and rigor. and i believe that it is precisely the character of this relationship that allowed ulrike to endure the eight months in the dead wing. it was a relationship as can develop between brothers and sisters – oriented by an identical goal and the role that this policy played in it.

and so she was free – because freedom is only possible in the fight for liberation.

There was no break in their relationship during these years. It would not have been possible because it was determined by the politics of the RAF. And if there were essential contradictions in the group, they were defined in a concrete practice. During the process of theoretical work, the only one remaining possible in prison, they cannot be based on anything, given the identical situation of the struggle, and taking into account the history of the group.

Ulrike's discussions, letters and manuscripts up until Friday evening provide evidence that this was exactly the case. They clearly express the true nature of this relationship.

to claim now that there were "tensions", a "coldness" between ulrike and andreas, between ulrike and us, is a primary and sinister slander to be able to then use in the psychological warfare the project of executing ulrike : that is indeed buback, in all his stupidity :

All these attempts have so far only led to an increasingly clear view of the reaction in West Germany as fascism.

Herold – President of the BKA, Federal Police Office

Buback – Chief Federal Prosecutor

Holger – Holger Meins, died on hunger strike 1974

Siegfried Hausner – member of the Holger Meins Commando who died in 1975

Fragment on the structure of the group

@@@Here is a fragment on the structure of the group. Ulrike wanted to expose it in the Stammheim trial – in order to destroy the theory of a hierarchical structure that the federal prosecution is trying to push in this trial. Andreas was against it, and we wanted to construct it differently. It doesn't matter much, but I have released it now anyway because it provides the refutation of Buback's infamous claims about "contradictions", and because this is what Ulrike worked on last. It can only be published in full and with Ulrike's last letters, the two to Hanna Krabbe and the one to the prisoners in Hamburg.

@@@– Jan, May 11, 1976

what habermas analyzes there, has a condition which we say is the form of the proletarianization of the class in the metropolises : individualization by the totality of alienation in completely socialized production. individualization is the condition for manipulation.

freedom from this machine is only possible in its total negation, i.e. in the attack on the machine by the collective in struggle that the guerrilla becomes, must become, if it wants to become strategy, i.e. if it wants to win. collectivity is a moment in the structure of the guerrilla and – presupposing subjectivity as a condition in each one as a decision to fight – its most important moment. the collective is the group that thinks, feels and acts as a group.

leadership in the guerrilla is the one or those who keep open the collective process of the group and organize it during their practice : the anti-imperialist struggle, from their determination and the decision of each one to be a moment of intervention, thus from the notion of each one to be able only what he wants collectively. which means the group in which everything that it is is integrated practically, really, in its process as a group that is engaged in the anti-imperialist struggle : military structure, politics, strategy, embryo of the new society.

The line, i.e., from the strategy the logic and rationality of individual tactical steps, actions, is elaborated by all. It is born in the process of discussion from the experience and knowledge of all, it is therefore established collectively and thus becomes imperative.

in other words : the line is developed in the process of practice and the analysis of its conditions, its experience and its anticipation. which is possible as a unified process because there is unanimity concerning the goal and the will to achieve it.

The process of coordinating the practices of the groups, once the line has been developed and understood, functions as an order in the military sense. Its execution requires absolute discipline at the same time as absolute autonomy, that is, autonomous orientation and decision-making power in each situation under different conditions.

what unites the guerrilla at every moment is the will of each one to lead the fight. thus direction is a function that it needs for its process. it cannot be usurped. it is exactly the opposite of what the psychological warfare affirms about andreas and the leadership of the raf. if andreas were as the federal prosecutor presents him, there would be no raf, there would not be the process of this policy for five years, we simply would not exist. if he assumes a leadership function in the raf, it is because he is, from the beginning, what the guerrilla needs most : will, awareness of the goal, determination, collectivity. When we say : the line develops in the process of practice and analysis of its conditions, its experience and anticipation, it means that the leadership is the one who has the broadest vision, the greatest sensitivity and the greatest strength to coordinate the collective process, the goal of which is the independence and autonomy of each one — in the military sense, the individual fighter. This process cannot be organized in an authoritarian way, no gang is willing to do so, and its leadership in the form of a gang leader is excluded.

the aim of the federal prosecution's smear campaign against andreas is clear : it seeks to prepare the demobilization of public opinion in the face of his assassination. it presents the whole affair in this way : all that is needed is to kill this one guy, andreas, and the problem that urban guerrilla warfare poses for germany — according to maihofer the only problem that the state does not manage — will be solved.

we allow ourselves to doubt it. over the past five years, we have learned from andreas – because he is for us what we call an example, that is, someone from whom we can learn – to fight, fight again, always fight.

because in what he does, and therefore in what we do, there is nothing irrational, nothing forced or tormented. one of the reasons why the prosecution hates andreas the most is that he fights using all weapons. from him we learned that there is no weapon of the bourgeoisie that cannot be turned and turned against it. the tactical principle that is based on the notion of the process in which capital develops its own revolutionary contradiction. and so andreas is the guerrilla that che says is the group. he is the one among us who, for a long time and since always, has seized the fact of dispossession – the function of the guerrilla that anticipates the group and thus is able to direct its process, because he has understood that it needs it. From the fact of total dispossession, the form that proletarianization has in the metropolises : individualization, isolation, he developed guerrilla warfare, the force of subjectivity and will as a driving force in the process of building a guerrilla organization in Germany.

Hence, it is worth recalling that at the beginning of any revolutionary initiative – and we are thinking of the strike movements of 1905 in Russia, of the October Revolution – which transmitted to an objective and quasi-natural process its direction, duration, coherence, strategy, continuity and thus its political force, that this happened through the decision and the will of individuals.

For Gramsci, will is the sine qua non : the strong will as the driving force of the revolutionary process in which subjectivity becomes practical.

Habermas – philosopher from the critical theory of the Frankfurt School

Maihofer – Minister of the Interior

Gramsci – one of the founders of the Communist Party of Italy

Two letters to Hanna Krabbe

March 19, 1976

what politicians are talking about is not what people think, but what they are supposed to think – and when they say “we”, they are trying to talk about it in such a way that people can relate to it and find it well said – but the state would not need opinion polls, nor the intelligence service, if indoctrination by psychological warfare were so simple –

The legal country is not the real country, Gramsci said, or simply : the dominant opinion is not the opinion of the dominated –

what you’re saying is bullshit. you’re reasoning in the imaginary. as if the enemy were the ideology that he spits out, the spiel, the platitudes served up by tv with the tone of the politicians’ consensus, as if the media and the people to whom all this shit is poured were the same thing. not real, material, the counter-insurgency machine that is the federal police, attorney general, intelligence services, government, media, etc. as if the enemy were not material, but ideal. so you don’t question what the situation that brandt calls “normal” really is — and don’t you notice in relation to buback’s sentence that he understood the character of the confrontation : war, and its dimension : international, i.e. according to multinational american capital, and you only find it “absurd”. instead of analyzing, you find a word — “CIA”,

metaphorically noting the moral decay of Buback’s policy — which is gratuitous. You denounce yourself by this, because in a way you deplore that it is war, after having clearly put yourself on our side and having started to fight in this war.

your text is addressed to public opinion like the civil rights movement. one can then ask : if that’s your thing, why are you here and not there? but you are here.

The internationalism for which you fought in the RAF context is not that of international organizations like the UN or Geneva, it is the international of liberation movements that wage war against imperialism in the Third World and in the metropolises.

war – that’s all. You won’t find your way around it by referring to gossip, but only by studying the facts and their context in the class struggle.

if, in isolation, you do not assume, constantly and always, the effort to grasp reality, by finding its notion, its materialist definition in the context of the struggle – class struggle grasped as war –, you become white, detached, sick, i.e. you begin to have a sick relationship with reality. and it is betrayal, by capitulation to the reality of torture, of the effort that resistance demands – otherwise it is only a word.

it is not about – you cannot afford it in isolation – torturing yourself, on top of everything else. which does not mean – as andreas said over there – that some experiences should not be suffered in the process of liberation from alienation. but to work yourself to understand politics, facts and their relationships, as well as to understand the group and to act, is one thing. it is another to work yourself to death because isolation has taken away all illusions about yourself, and that can be quite bitter. and if it is a question of anxiety and despair due to the performance structure in your socialization, well that is what you will fight from.

Perhaps you should understand – I don’t know – that you can only achieve something with words if they correctly translate the concrete situation, the one in which everyone finds themselves in imperialism ; that it is absurd to want to agitate with words, when only explanation raises awareness, the truth – and that, in the environment in which we are fighting – post-fascist state, consumer culture, imperialist

chauvinism, mass manipulation by the media, psychological warfare, social democracy – that in the face of the repression we are facing here, indignation is not a weapon. It is limited and purely sterile. He who is truly indignant, therefore concerned and mobilized, does not shout, but thinks about what he can do.

This is SPK-ism – replacing struggle with shouting. It's not only sickening, it leaves you dying in isolation, because you only oppose brutal material repression with ideology, instead of opposing it with intellectual effort, which also requires physical effort.

arming the masses – this is still primarily done by capital : the cops, the army and the far right. so before you glorify the masses in germany, or simply the “masses”, think carefully about what is actually happening here. in 1922, ho chi minh wrote in l'humanité : “the masses are basically ready for rebellion, but completely ignorant. they want to free themselves, but they don't know where to start.” this is not our situation.

what we are thinking about here most is how to transmit the experiences, partly horrible, that we have had in isolation and that result in : betrayal, capitulation, self-destruction, depoliticization, so that you do not have to repeat them. so if it is true that in guerrilla warfare everyone learns from everyone else, it must be possible to transmit the experiences – provided only that we understand collectivity as a process – in this stories of authorities, in which people are institutionalized, are an antagonism. collectivity as a process means fighting together – against the machine, i.e. really and not in the imagination.

March 23, 1976

This is stupid : “psychiatry” in the yard. The line at Ossendorf, like everywhere, is to destroy, and psychiatrists participate in it, as much as the methods applied by state security are designed by psychiatrists. Psychiatry, like imperialist science in general, is a means, not an end. Psychiatrization is a method of psychological warfare, using the destroyed fighter to show the absurdity of revolutionary politics, to take away the fighters' credibility. It is also a method of police tactics – to avoid a possible “liberation by force” as Buback said and thereby its military relevance : recruitment.

on the other hand, what bürger is doing is not psychiatrization — it's terror. he wants to wear you down. with notions of therapy, of attempts at brainwashing you are way off the mark there, you are introducing a transmission where the attack is frontal.

The Ossendorf method is the prison method in general, but with, in Ossendorf, the perfection of the construction and the design of the application of punishments that it embodies and that Bürger and Lodt personify : therefore aseptic, total. The prisoner is cut off from the air so that he finally loses his dignity, his self-awareness and the sense of what terror is.

The idea is to destroy. psychiatrization is only one moment and one instrument among others. If you let yourself be paralyzed by it like the rabbit in front of the snake, you risk not seeing what is happening in addition to that around you.

“no windows” – of course. but then you get excited again about the isolation, the sadism with which it was conceived, the perfection in its application, the totality of the will to destroy on the part of state security, the amazement at the acuteness of the antagonism into which we have entered by fighting, and thus, the amazement to see that fascism actually reigns here. that it is therefore not only an affirmation on our part, but the exact notion of the character of the repression that strikes you when you begin to practice revolutionary politics in this country.

they can't psychiatristize anyone who doesn't accept it/want it. shouting at psychiatry only mystifies isolation. isolation is effective — it is against it that we must fight and naturally you have to confront bürger's quibbles. so demand : that there be no acoustic control, only visual surveillance control, like in stammheim. here naturally it was also a fight to get the cop who came to listen to us to leave, that we could sit on the ground, etc. of course, only repression works. it is nevertheless clear.

you are also a bitch. you take out of your work box the slogan concentration and as a guideline prisoners of war as if it could be a threat — against müller. it is bullshit. we must aim for concentration and the application of the geneva convention but what do you expect from müller? we are fighting them and this fight will never end and it is not they who will make the conditions of struggle easier for us. obviously if you only reason at the level of bourgeois morality, you will soon run out of ammunition. it is stupid. so take good care of yourself — because no one can do it for you in isolation. bernd not either.

Hanna Krabbe – member of the Holger Meins Commando, 21 years in prison

Brandt – former Chancellor of the Federal Republic of Germany

SPK – Socialist Collective of Patients

Bücker – Director of Cologne-Ossendorf Prison

Müller – staff member of Cologne-Ossendorf prison

Bernd – Bernd Roessner, like Hanna from the SPK, 17 years in prison

Letter to the prisoners in Hamburg

April 13, 1976

we still find it and above all unbearable – this class position with which you are inflating yourself there. it is not a question of definition either. because the struggle is eliminated there, therefore the essential. it does not exist. it is a pedestal that has little to do with what we want. what we want is the revolution. that is to say there is the goal and in relation to the goal the question is not a position, but only to be the movement, the struggle, the relationship – then, as you say : to fight.

there is the class situation : proletariat, proletarianization, downgrading, debasement, humiliation, expropriation, servitude, misery.

In the total penetration of all relations by the market in the imperialist system, and in the process of nationalization of society by the ideological and repressive state apparatuses, there is no place or moment where you can say : this is where I start from. There is clandestinity and liberated territories, but you do not find it ready-made either, clandestinity as an offensive position of revolutionary intervention, it is itself a moment of attack, that is to say non-existent without it.

the class position is the soviet foreign policy and the so-called socialist accumulation model of the ussr that claim to have come from the position of the world proletariat. it is the position – the apology – of socialism in one country, and this means : an ideology that aims to maintain the domination of a dictatorship that does not define itself precisely in an offensive way against imperialism, but defensively, from the constraints of encirclement. you can say that the soviet domestic and foreign policy was historically necessary – but you cannot reproduce its absolutization as a class position.

the class position, then the interest, the need, the mission of the class to fight for communism in order to be able to live, is contained in its politics. i would say : surpassed in it. which is ridiculous. Position and movement are mutually exclusive. it is a construction of relief and justification – a pretension. it claims to derive class politics from the economy – which is false. class politics is the result of its confrontation with the politics of capital ; the politics of capital is a function of its economy. which, in my opinion, poulantzas captures very well when he says that the economic functions of the state are part of its repressive and ideological functions – the class struggle.

the politics of the class is its struggle against the politics of capital, not against the economy, which, directly or through the state, proletarianizes it. the class position of the proletariat is war – it is a contradiction in adjecto, bullshit. the soviet union rambles a lot about the class position because it tries to pass off its state policy as a class struggle. i would say it is the capitalization of soviet foreign policy. which means that they can be allies in the process of liberation, but not a protagonist. the protagonist has no position – he has a goal. but the “class position” has always been a bludgeon – the pretension and granting, through the party apparatus, of a notion of reality that does not correspond to any lived or livable reality. it claims a position of struggle without class struggle. as you say : “from which” only that we will have to act, and not that we are already acting.

in 1969 it was the ml, ksv, ao groups, which with their “class position” depoliticized the political movement in the universities, claiming just a policy that no student could follow emotionally anymore. it was a liquidation position against the anti-imperialist protest. and i think that this is the horror of this notion and its content, namely that it eliminates the possibility of an emotional identification with proletarian politics – it is a catechism.

we do not start from any class position, but from the class struggle as the principle of all history, and from the class war as the reality in which proletarian politics is realized, and this – as we have grasped in practice – only in and through war. the class position can only be the movement of the class in the class war, the world proletariat armed in combat, its real vanguards, the liberation movements. or as jackson says : “connections, connections, connections”. so movement, interaction, communication, coordination, fighting together – strategy. all this is paralyzed in the notion of the “class position”, and that is how you use it too, when you try to convince igel of it. but this – you should have known for a long time that there is nothing more boring than brainwashing.

finally : the class position is a triumphalist position. of course – it also has something heroic. only that is not our thing, ours is the effect.

but enough. i feel like i’m talking into the wind, which is not my intention. what i’m trying to do is get you off your pedestal. so better, come down once. instead of bragging.

ML, KSV, AO – Maoist groups of the time

Jackson – George Jackson, member of the Black Panthers in prison

Igel – Wolfgang Beer, one of the prisoners in Hamburg, died in 1980

Extract from the statement of the prisoners at the Stammheim trial

January 1976

making proclamations is not our thing — and in any case they would be meaningless in front of the pseudo-public that is watching this trial — the distorted, corrupted and totally manipulated public opinion that (as wunder says) lets people observe.

the problem — and this is also an element of this pitiful spectacle, which is why it is taking place in this building and in stammheim instead of in a city where the legal left could organize a minimum of information — is that, basically, no one here is ready to listen to what we say, other than for banal sensations, informer ears or the market. this market is incapable of understanding its content, and where it is a question of our political extermination not even the facts. if the bourgeois public opinion that is admitted, or that is allowed to be observed here, still had a control function, this trial would be impossible. its project in the verbiage of the politicians, in the military character of the staging of this trial and in this corrupt snake that is there in front — this project of imperial self-representation that marks every detail of this pitiful spectacle is demagogic. and it was developed from a smear campaign of five years of psychological warfare.

we are fighting on a terrain that is totally organized down to the smallest details, and I do not want to list them again. everyone knows by now that here all the illegal means of rendering us incapable of defending ourselves have been tried and applied, and are still being tried, because in the spirit of militarized justice it amounts to the same thing, incapable as they are of making the slightest political articulation in this confrontation that the state must fear, but it is around it that everything revolves. just as it reveals the revolutionary character of the confrontation, it defines the attempt of the state to end it, all this enormous effort of reactionary mobilization that has sought to express itself even in architecture — in a counter-revolutionary way, as a class war.

This is why we are here. We are conducting this trial, or we have tried to conduct it, to show and interpret the weakness of the state in demonstrating its strength, in these pitiful measures and the fact that the state is forced here to dispute its legitimacy “by all means” (Schmidt repeated this quite often) with four prisoners.

the argument of a scientific explanation of our policy (which could also be made at this time, I believe) is an absurdity in this situation. our interest can only be the elaboration of a concept — experience and analysis — whose publication cannot be prevented by the federal prosecutor’s office. we have spoken out against a complex presentation, a profound notion of revolutionary strategy, now, at this time, for three reasons :

ulrike :

prinzing would interrupt us anyway, because it would take too much time and because he sees his job as a judge of state security in such a way as to prevent any political content in this trial. secondly — the text will be analysed. this is experience and we are not sure, by giving a reconstruction of strategic determinations, that we are not delivering weapons to state security without at the same time being able to make them available to the organisation of a revolutionary policy. finally — and this is also important — we are only speaking for the prisoners from their discussions and for ourselves. we are not speaking for the groups that fight in the underground. and we must say in this context : the continuity

of the urban guerrilla, the continuity of its revolutionary offensive, is only realised in its action, very little in a proclamation of its prisoners.

To want to give the complex development of the whole – it would already be a mistake, because the spectacle here is meaningless for the process of development of urban guerrilla warfare.

we also believe that the attempt at a scientific explanation presupposes a minimum consensus – that of argumentation. whereas the absence of consensus is so clearly and brutally apparent here, if only by the miserable measures that prinzing is taking to obstruct this text – an explanation would be a contradiction in itself. not to mention that this court has demonstrated for months its inability and refusal to follow an argument on the content.

The scientific conception of our policy, its theoretical foundation solely on the basis of the 1970 analysis, would also be completely absurd before this court. It would be revealing only for analysts of state security – while five years of urban guerrilla warfare have sufficiently proven its obviousness.

making a statement also always means wanting to defend something against the brutal machinations that are being carried out here – but then it would be playing its game to present it – just as if it were a matter of presenting a confession – a statement is an interaction that would force us to play the game of this court, of this spectacle. this is impossible – even tactically – and it has become even more impossible in the last three years. This trial does not concern us in its content. what concerns us are its criteria and the possibility of explaining them. andreas has already said a lot about this, and when producing evidence we will certainly say much more – we will see.

Now, Andreas will speak, or we will speak, briefly — well, relatively briefly according to the lines of our discussion — after Zeis stole our written drafts and an important manuscript (at least theoretically) just before the trial — about two aspects of the thing :

1. the need for our policy based on a historical determination and, concretely, on the process of resistance that allowed, five years ago, the development of the RAF ; and, from this :

1. the possibility as a fragment of the fragment of the planning of the revolutionary process that the urban guerrilla anticipates as a tactic.

given the level of abstraction that the trial has now reached thanks to prinzing's narrow-minded behavior in maintaining normal procedure, we really have no choice but to oppose it with our own abstractions. it must be clearly understood here that this was not our intention at the beginning, nor was our plan to confront this trial with revolutionary political content, presenting it here only as if it were a seminar. we were thinking rather of one or more brief statements and our plan was to concretize the content when producing evidence. that is our conception of staging. since then, it has become clear that, firstly, we will probably not be able to carry out this project because of our state of health – which must probably correspond to Prinzing's plan, since he has fought and is still fighting by all means to render us incapable of defending ourselves, and by the "final" regulation – as he says – of the conditions of detention by which our capacity to appear must be frozen and subsequently aggravated – and secondly, because Prinzing would prevent it directly by, for example, dodging requests during the production of evidence, as – and it must be emphasized – he has already done (he has refused all of them for six months). which simply means that our actions and our entire policy are not representable, not conveyable through the production of evidence. we will therefore try to explain it in the context of a trial anyway, effectively going through the ritual of a statement – in a fragmentary way – which will follow the broad outlines of our analysis. but still, quite a few important documents on this subject were seized from us by the prosecution just before the trial.

andreas : the statement now is marked by these absurd working conditions, and it can only be done if we are not interrupted. if prinzing interrupts us too much, we will stop him – because we only have a partial manuscript, and because, moreover, we have only been able to discuss it for a very short time together. we intend to publish it one day or another once it is structured more clearly.

Our whole attempt to make this available through a protocol is determined by the international discussion of the anti-revisionist militant left in Europe, and not only in Europe. We will demonstrate that the encirclement and total integration of the traditional organizations of the class by and in the

politics of capital in Germany is historically determined, and we will try to demonstrate that this process can only be broken on an international scale, by the international political reconstruction of the proletariat; the strategy of the class from the conditions of the development of capital. The guerrilla warfare in the metropolises is the conscious expression, the interpretation, the subjective and conscious attempt to transmit this reconstruction in and from its international dimension.

To describe this and to make it understandable, we are obliged to enter also into economic categories, because it can only be developed, even in a fragmentary and abbreviated way, starting from the concept of the objective tendency (tendency not on the conceptual level of Schmidt but of Marx – Grundrisse).

of course, this is unusual, and i have never heard of anything like this being attempted in a political trial. but it is not only a reaction to the flat and demagogic attempts to deny any political content in this trial – the crime, as sartre said, i think, is to want to treat us like criminals – although we have no problem with that, since revolutionary politics, and not only revolutionary, but any attempt at democratic and social opposition in this state must be assimilated to a crime and indeed is, and, on the other hand, because we have no problem with this form of resistance that class justice calls common law crime. it is rather a practical attempt to break the censorship and illegalization of our texts; what we say here, in its current form, can be published anyway. at least we are trying, although buback will certainly find ways to sabotage it. (This is precisely why we have no concessions to make to those who listen here.)

One fact is that, to say it once again, we are all (i.e. all the prisoners) sure that circumstances will confirm our analysis and our practice, as they have already confirmed them during these five years. We have made mistakes, but one can say that they were objectively necessary mistakes given the weakness of proletarian politics in Federal Germany.

and – if this text could make you believe otherwise – there is no separation between theoreticians and practitioners in the raf – hence this kind of division of labor, exploitation and this kind of hierarchical structure that psychological warfare projects onto us. this has always been perfectly clear to each of us, and there has never been any misunderstanding about how the burdens, problems and structure of a group that organizes and fights in the underground are to be understood and determined. our assessment of its necessity has not changed. on the other hand we have learned that the underground is the only liberated region in the class war where human relations are possible. we have learned to know subjectively its emancipatory and liberating dialectic. There is not much left to say here about the learning process, about the existential radicality of the collective structure – well, not much – because what has happened in the meantime is that the reaction of the imperialist state, of the imperialist social democracy of the SPD, the counter-propaganda and the brutal repression of the state security against us, have turned into propaganda for us once reduced to their meaning – that of counter-insurrection. It reveals the dimension and the relevance that proletarian politics has in this phase of strategic defense of imperialism, that has the attack of small clandestine armed groups that determine their strategy against American capital and the imperialist state, and this in the international framework of the anti-imperialist liberation struggles.

ulrike :

There is something to be said about the leadership structure of the group, because the personalizations of psychological warfare as a method of dividing the proletariat – it personalizes revolutionary politics to prevent it from being understood as class politics – is at the same time the propaganda ground for the physical liquidation of particular fighters.

the isolation was intended to break up the group, and the plan of the prosecution was to first cretinize me in the dead wing, then by a stereotaxic intervention, while andreas at the same time, that is to say in the summer of 1973, was to be murdered by the suppression of water during our hunger strike. we have demonstrated this here by citing the facts, and we are not exaggerating in any way. holger was murdered, because he had a leading function in the group, that is to say because he was an element of orientation within the group.

the guerrilla is a cadre organization – the goal of its collective learning process is the equality of the fighters, the collectivization of each individual, his ability to analyze, practice, independence and the ability he acquires to build an armed nucleus himself and to keep the collective learning process open. it was andreas who started this process in the raf, and andreas was from the beginning in the raf what every fighter wants to be and must be : politics and strategy in the person of each individual. the guerrilla is the group. its collective process as a process subject to the mechanics of the hierarchical imperialist structure, and objectivity, the need for upheaval as an individual and specific will, this is what wunder wants to expose here under the term “political motivation”.

(a copious infamy that the representative of an administration, which here directly represents the interests of American capital and the American army with its 125 military bases and 7,000 nuclear warheads on German territory, imagines that it can still capitalize on the armed struggle against American capital and the imperialist state.)

leadership in guerrilla warfare is the function that transmits the relationship between subjectivity and necessity, will and objectivity in the practice of the group, its structure and action. It develops from the group process, from the complex constraint of the struggle in the underground by transmitting the collective processes of learning and work, from the initiative of each individual in the collective process, as an initiative from and for practice. Its specific function is to make possible the continuity of the learning process, of experience, of interaction, of the capacity to act of the organization against all frictions whose causes are both internal and external. Leadership and collectivity are not in contradiction in guerrilla warfare — they draw their identity from the way in which each individual, and therefore the collective, and therefore its leadership, define the goal : freedom, liberation, and also from the experience that each individual has of the fact that life and subjectivity are only possible in the armed anti-imperialist struggle ; that armed struggle in the underground is, in imperialism, the only possibility of critical practical activity.

it is a function that does not constitute the group, but which arises in the process of its constitution. it emerges from its practice and also from its collective process, and it remains attached, like a burden, to the one to whom it has been attributed because of his capacity for anticipation and his decision to keep the collective process open. and it is always – this is our experience – the one or ones for whom leadership is not a need. a need which, in imperialism, can never be anything other than the need for domination.

To be brief, I would say that leadership in guerrilla warfare is initiative, interaction and always, at every moment, the insistence on the primacy of practice, of politics as proletarian politics, action – against the tendency to the reproduction of imperialist structures such as domination, schematization, systematization in the division of labor, competition, and irrational reflexes from solitude and anguish.

this function is assumed by andreas in the raf, because he transmits in the raf the proletarian policy – which is the insurrection – as a leadership, with the function of making it practically – that is to say through collective practice – superfluous. as a conception of the particular in the general, of the possible in the necessary, of the subjective in the objective, of theory for practice. this is why it is andreas that the public prosecutor, this court, the federal police office and the government hate the most. for them, it is a question of exterminating what is new, the new human being, the new society of which the guerrilla in the identity of power, subjectivity, learning process and practice, is the embryo.

Psychological warfare must personalize, because it cannot attack what constitutes guerrilla warfare – the collective struggle in illegality against the state – without at the same time making propaganda for the politics of the guerrilla, its freedom, which is its freedom to fight. It must personalize in order to present the central moment of its freedom, clandestinity and therefore its capacity for action, as an absence of freedom.

but when herold says : “baaders and meinhofs”, this plural also shows that what the method of personalization should make appear — namely to make the action of the guerrilla appear as an affair of individuals — has not worked. obviously herold cannot understand what a collective is. but what his plural reflects is that many of us fight from the objective necessity which is material. direction — this

also means to bring into play the dialectic of possibility and necessity : with the necessity to fight also increases the possibility to fight, that is to say to organize, to lead offensives and to succeed in them.

thus, leadership also has, subjectively, a function of encouragement, and it is an element of mobilization. Its function excludes its institutionalization, it depends on the collective interaction of the group, just as much as the group depends on it. it excludes all the dead and so murderous structures of the imperialist bureaucracies, in a radical way. and this from a simple dialectic : as much as the organization of the army is the prototype of the imperialist structure, and this means of alienation, as much in the guerrilla as a military organization practicing a proletarian policy, this alienation is necessarily totally abolished ; it is abolished by politics – or it is gradually abolished in a continuous process. the politics of the guerrilla determines its capacity for action – it is its possibility. but we can say that now the counterpropaganda that personalized andreas according to the prototype of the imperialist structure, has failed. What she reveals in the full extent of this smear campaign is in fact the force of subjectivity, the force of proletarian politics – and we know that for a long time this name has meant rebellion ; that the propaganda of state security against us has made this name, for many people, the example that Andreas is for us : an example of what Mao calls “politics is the commander”, meaning : proletarian politics, the politics of those who have nothing.

the rationality of the claim that the raf began politically but then became depoliticized means that state security did not find a loophole for itself in the raf, that the raf had from the beginning, thanks to andreas, a revolutionary political conception – the one that feuerbach’s second thesis speaks of : “the question of whether concrete truth belongs to human thought is not a question of theory, but a practical question. in practice, the human being must prove the truth, that is, the reality and power, the materiality of his thought. the controversy over the reality of a thought that isolates itself from practice is a purely scholastic question.” andreas is pursued as a prototype of this politics, because he embodies the unity between analysis, collectivity and action.

revolutionary theory is critical theory. where we formulated it to publish it, we defined it as a weapon, and we always linked it to clearly defined problems of the practice of struggle in the underground. theory that is not linked to practice, therefore that does not explain our situation for us and does not show us the possibility of changing it, has never interested us. therefore this kind of theory that psychological warfare talks about, when they caricatured us, mahler and me, as “raf theorists” – is nothing but sensational journalism or alienated fabrication using the marxist conceptual apparatus in the false understanding of the ML who transform it into dogma – for the sake of being right, as mahler did in his pamphlet the armed struggle in western europe. the theoretical writings of the raf were newspapers whose purpose was to convince people that it is right and why it is right to support urban guerrilla warfare. We defined them as weapons, because everything that is useful for the armed struggle in the underground is a weapon.

to speak of andreas means to speak of us, because when we say that the function of leadership is practically – through collective practice – to make it superfluous, it means that the guerrilla is a political-military organization, and must be so as a clandestine organization, so that everyone in fact becomes the leadership, or must be capable of becoming it. which means, to become capable of learning – to go beyond experiences, those of oneself, those of the group, those of the liberation movements of the third world ; and that everyone is capable of transmitting experiences. even learning is only possible in the struggle against the state, against its method of slanderous campaigns, lies and insults, against the structure of imperialist socialization and indoctrination, and this is only possible collectively and only with the aim of leading to armed action.

collective leadership, if we refer to gramsci, means that the project must be understood by everyone in the guerrilla, so that everyone recognizes his task in the realization and execution as a function of the whole — that the project that decides on an action allows its positive and negative consequences, approval and reaction, to be foreseen, and that it already contains the answers within itself, that it therefore opens a field for organization. this is the relationship between theory and practice.

andreas :

The project of personalizing revolutionary politics in psychological warfare has the aim – and thus constitutes, in the field of propaganda, the equivalent of torture by isolation which aims to desocialize the fighters – to depersonalize the fighters, to pass off, by depersonalizing the fighters, the revolutionary action, which is always (no matter how it is transmitted) understood by the masses, for a foreign body in society. The aim of personalization is to pass off the revolutionary state of exception as imperialist daily life in its brutality, to turn against the guerrilla the latent hatred of the masses towards the state, towards state parasitism, of the repressive and ideological state apparatuses consisting of the federal prosecutor's office, the justice system, the police, etc., a parasitic machine which only devours surplus. Its purpose is to discourage the people from the state of exception in which they live, to discourage them from transforming it into a real state of exception, that is, into a state of exception in their favor. But precisely because this machine can only project, it is incapable of perceiving anything other than its own reflection and of producing anything other than its reproduction. The shit it has stirred up with psychological warfare inevitably falls back on its feet.

in short : direction – what it should be is the concrete notion of the situation and its overcoming : the goals and their transmission in the structure of the group/organization in struggle. simply : in necessity (it is history that produces the concept, and thereby, the history of the group and of each in its notion : revolutionary struggle) – in the necessity of the antagonism in which we place our politics and ourselves in fighting, therefore its violence and its complex constraint for each, freedom, liberation, is possible.

ulrike :

in this context – psychological warfare – there is wunder's stupid idea that andreas never worked in a factory – because it shows how in psychological warfare pseudo-scientific anticommunism usurps history, prejudices and existing structures in order to freeze them. his allegation is false. andreas learned and understood in the factory, in the street, in prison. the distortion of the facts is indeed psychological warfare, which also claims for example that the raf is a group of guys and girls belonging to the upper middle class, from a bourgeois socialization. if we want to do sociology, we can say that half of us come from a proletarian background – elementary school, vocational training, factory, youth hostel, prison. the statement denies, but certainly also out of ignorance, that with the third real subordination in the early 1960s, the processes of proletarianization and declassification increased en masse. the massification and technocratization of universities, the concentration of the media etc. – this was an internal condition of the mobilization in universities from 1966 onwards. the external condition was the american war in vietnam. this statement also tries not to see the fact that all the fighters of the raf have learned and worked in the basic projects of the new left since easter 1968. it is the fight itself that proletarianizes the fighters.

the absence of property and – this is the conception of the Korean party – of the proletarian relation in the struggle for communism, the “djoudje”, characterizes the proletariat as an antagonist of imperialism, i.e. as a subject of liberation. it is not a sociological notion of the proletariat. such a notion does not even interest us. “proletariat” is not a notion that comes out of the genetic doctrine of the fascists – it means a relation. the relation of the guerrilla to the people refers to the relation of the proletariat to the imperialist state, defines it as a mortal enemy, as an antagonist, as a class war. proletariat is a notion of struggle.

Sartre said : “It is true that the proletariat carries within itself the death of the bourgeoisie ; it is also true that the capitalist system is shaken by structural contradictions ; but this does not necessarily imply the existence of a class consciousness or a class struggle. For there to be consciousness and struggle, one must fight.”

but where does wunder's statement come from? does he mean that arbeit macht frei (work liberates)? hence the concentration camp. or does he mean the protestant work ethic? hence – i quote – “work as the source of all wealth and culture” of the gotha program with which the old social democracy, during the great unemployment crisis in 1930, could do nothing but finally cede political power to the fascists – although it had long since lost it (because it had never wrested it from the war ministry). in this connection, regarding the mystified conception of work of the gotha program, marx says briefly and

dryly : “that the human being who possesses no other property than his labor power, is obliged to be, in all forms of society and civilization, the slave of other human beings who have made themselves the owners of the material conditions of labor.”

Marx deduced from this the economic necessity and the political right of workers to leave the factory, to arm themselves and to fight the state. And this is the only reason why we refer to Marx here, because he scientifically explained the necessity of insurrection, the class struggle as class war against the parasitic network of repressive and ideological apparatuses, against the bourgeois state.

This verbiage is nothing but cynicism. While there are over four percent, i.e. over a million unemployed in Germany, and almost five million in Western Europe, the social democratic response to this is its own fascist project of

“internal security” means the integration of the repressive state apparatuses in Western Europe under the command of the information monopoly held by the BKA, as well as the integration of the internal and external security apparatuses within the framework of NATO, therefore under the command of the Pentagon.

(We will talk about this again – the political function of social democracy for American capital, its project of fascism and the institutional strategy of the new fascism.)

the legal country is not the real country, and to the same extent, the real life of the workers is not in the factory. the prosecution naturally sympathizes with the slavery of the proletariat in the factories, and wunder fetishizes, even very logically, factory work, to mask the security machine of the parasitic state, because if the workers no longer went to the factory, that is to say to this factory which is necessarily in question here : where work is under the command of capital, the whole clique of puppets of state security, there in front of us, would have nothing left to eat. (and wunder, as an old social democrat, that is, as an old social democrat rat, obviously knows that it is at the end of our struggle that the liberation of labor lies, through the shaking and finally the dissolution of the repressive and ideological state apparatuses.) the concrete content of this insult is therefore simply this : andreas must, or we must, feed the prosecution much more eagerly. a decent human being according to the prosecution’s conception is a human being who feeds the prosecution — the submissive subject, the human being who exists for the state and who has no other purpose than to exist for the state. it is as andreas said : “the ideal citizen for the prosecution is the prisoner who has the photo of buback in his closet.”

Wunder, Zeis – Federal Prosecutors in the Stammheim Trial

Schmidt – Chancellor of the Federal Republic of Germany

Prinzing – President of the Court in the Stammheim Trial

SPD – Social Democratic Party of Germany

Mahler – involved in founding the RAF, expelled from the group in 1974

ML – Maoist parties that call themselves Marxist-Leninists

Andreas/Ulrike design for the trial in Düsseldorf

The political process from which urban guerrilla warfare in Germany originated began in Berlin – 1966, 1967, 1968.

role – history of the federal republic of Germany – imperialist chain of states

anticommunism

sub-center politically – economically – militarily strategic pivot – development of capital – encirclement – wars of liberation

dividing lines – new left

causes : proletarianization

conditions : strategic sub-center – expansion of US imperialism politically – economically – militarily

possibility : strategic relevance — moment of instability

1. ideological function — as a divided country

1. military/political/economic function – “showcase”, model of development

and capitalist stability, exemplary functions of legitimation and integration for the strategy of American capital – Third World – Europe

in accordance : reaction – as far as Europe is concerned.

its possibility : the “totalization of violence”

1. as to its content : fascism – institutional strategy

1. as to the facts : exceptional laws etc :

counterinsurgency, militarization of politics through the regularization of counterinsurgency

dismantling of the left

ghettoization

agnoli about : criticism of sects criticism of parties

party / institutional strategy

underground policy

from the conditions of extreme and totally structured repression, the tactical possibilities a) industrial state

b) strategic sub-center (proletarian internationalism)

urban guerrilla warfare – raf

revolutionary intervention method

continuity – sense of action

solidarity (signal of identity)

with those who have cut all ties with the system existentially and politically, who have remained faithful to the rupture and have continued to fight and who for this reason are being destroyed in an exemplary way.

meaning of prisoner policy

function of example a) subjectively

b) objectively – obvious.

affirmation of the policy of concrete action : dialectic of defeat – from a military point of view, a defeat

From a political point of view, a victory

Andreas/Ulrike design for another trial

end of April 1976

What is happening is that social democracy is organizing the reactionary process in Western Europe by means of the enormous economic potential of West German imperialism under the hegemony of American capital – which controls all strategic industries in Federal Germany : electronics, chemistry, oil, automobiles, mechanical engineering – on two levels, the intermediary of which is the social democratic model of development : credits linked to political conditions and whose function is to prepare capital investments by imposing, through economic blackmail, the militarization of politics (as Brandt says in a letter to Olaf Palme, “stability is anticipating catastrophe in order to avoid it”) – to dictate to the states subordinate to Federal Germany in the imperialist chain – and this is its project on a broader political strategic level – its model of fascism : institutional strategy, counter-insurgency, organization of the state on the model of parliamentary democracy, with At the same time, the communist parties were sidelined, so that the bloc in power could always only be that of American capital. Within Western Europe, the main enemy, the United States, was represented by the Federal Republic of Germany of social democracy. Because it alone, through its history, had the socialist international and contact with the unions to impose in Europe the project of consolidating a new fascism.

This is how any attack on the presence of American capital here immediately confronts the imperialist state and – sooner or later – directly the American military forces, which act openly. In each case, attacks on American installations here force the state to react according to what it has been since 1945 : a function of American capital and the institutional camouflage of the true status of the Federal Republic of Germany in the American chain of states : territory militarily occupied by the United States.

This is also a line for mobilization – but the main thing is that this way of unmasking social democracy by attacking small armed groups can make it incapable of organizing Western Europe into a bloc of military power at the service of the strategy of American capital. Because fascism, made visible here, will necessarily mobilize against Federal Germany all the political resentment there may be abroad against it – the old anti-fascism and all the resentment there may be against German imperialism, against its will for hegemony in all the groups of the spectrum that goes from the extreme left to the social democracies and in the national governments, and precisely on the line : main enemy United States.

so on the strategic line on which at the first demarcation line –

i.e. the front – the north-south conflict is fought in an armed manner : world proletariat / American imperialism.

hence the need to develop the second line of demarcation in the metropolises as a front, as a political-military confrontation, a line that is determined by the dialectic of the repercussions on the metropolises of the wars of liberation on the periphery of the system, therefore by the attempt at reconstruction at the strategic level of American capital by withdrawing its fronts towards the centers – on the ideological, political, military, but also economic level (which we will not develop here). This is the process that defines the class struggle in the metropolises as part of the war of

liberation in the third world, anticipating here what proletarian politics is today : war of liberation.

This is – briefly – the strategy that we have in mind, given our experience and what we have learned here. It is the line in which capital and its state are forced to react disproportionately to the attack of small revolutionary groups, and thus multiply it. That is to say : it is the very mechanics of the

apparatus that develops in the imperialist system a front and at the same time its antithesis : a political situation in which the processes of polarization are underway, in which the resistance – clandestine structure, guerrilla – can be understood and will be understood as the cause of each and all those who have become aware of their situation in the imperialist system.

There would also be something to add about the structure and composition of the metropolitan guerrilla organization that is fighting on this front. We will leave that aside here.

Finally – what should be analyzed is the military project of the United States using social democracy : integration of the apparatuses responsible for internal and external security (i.e. the integration of the police apparatuses into the NATO structure), transformation of the entire state apparatus, including the ideological apparatuses (schools, media, administrations), into a gigantic sprawling intelligence network. a process that requires all civil servants and employees to report to the intelligence service. only one newspaper has spoken about it so far.

institutional strategy of the new fascism that makes political justice a function of counterinsurgency – of the political police. while at the same time the state security machine, the BKA, is being expanded, within the BKA the T department in Bonn, the BGS, the MEK, the homogenization of the regional police forces under the command of the BKA, police laws. information technology therefore represents a qualitative leap : from the manual file to the database which is the condition for making possible the new repressive techniques of mass communication institutionalized and used by psychological warfare.

the institutional strategy aims, vertically and horizontally (western europe), then on the intra- and inter-state levels, at the creation of a military apparatus structured by intelligence, which penetrates societies and integrates states by topping the ministries of the interior, beyond the international inter-connection of the machines of repression, without having any political expression itself. which means that it completely escapes public control. thus a transnational power structure, ultimately, under the command of the pentagon, a military machine which is at the same time its own propaganda apparatus, insofar as it is an apparatus of total manipulation in the tactic of psychological warfare. that is to say that this system of obtaining and using intelligence in psychological warfare constitutes a closed system, within which manipulation and control, and therefore new schemes of manipulation can, in an apparatus closed on itself, be developed, spat out and perfected, and will not fail to be. What the legal left has completely failed to understand is that, of course, in this whole, his internment is already programmed by the BKA computer, as well as that of the circle of all friends and acquaintances.

What is already clear is that if the BKA can get its hands on 394 gun collectors in a single coordinated action, it is of course also possible for it to transport the entire legal left into the stadiums in a single action.

Urban guerrilla warfare is a tactic that reveals strategy by anticipating it.

In terms of developing the strategy of revolutionary politics, this means understanding the national state as an apparatus of internal repression from its international determination for American multinational capital.

the system of national states within the state system of American imperialism is a system of warring front sectors, which the repressive apparatus of American capital conducts on two sectors : the points of crystallization of the poor/rich demarcation line in the north-south confrontation, and on the second demarcation line, inside the metropolises, here in anticipation of massive proletarian counterviolence.

It is important to realize that, on the one hand, the state of capital acts from the constraints that the movement of capital – which is the material foundation of the whole affair – imposes on it. It is a function of capital. On the other hand, capital can no longer develop a productive perspective itself, or to use an expression from bourgeois economics : it is no longer capable of innovating. It has ceased to be the subject of the social reproduction of state activity.

For a figure like Schmidt it is clear that, without having solved the problem of the economy, of the crisis, of inflation, of unemployment, in a word the problem of the world market, the state existence of the imperialist system is a colossus with feet of clay.

What is new, also new for this fascism, is that it is not only a question of ensuring the domination of capital, markets and consolidation, but of forming a structure of military-economic power which can impose itself as a system of states independently of their political base and the constraints of the movement of capital.

Here the state is the subject of politics and it is no longer governed by competing fractions of capital but it is the immediate expression of capital, because under the hegemony of American capital there is neither economic autonomy nor political autonomy of capital in the face of American capital.

For us, it is a question of showing here, starting from the internationalization of the movement of capital, the dialectic by which the national states in the state system of American imperialism are transformed into a new fascism, organized on an international scale, and by the changed function of the national states starting from the constraints of defensiveness on the strategic level in which imperialism finds itself since its defeat in Vietnam.

The central moment that needs to be highlighted is that from the moment that the reaction has been determined as an organized and projected process on the international level, the revolutionary strategy must be internationalist, that is to say : if it has been said that the political-economic analysis of the situation today coincides with the Marxist conceptual schema, this means concretely that the strategy of the manifesto, “proletarians of all countries, unite!” has found a new ferment on the organizational level in the guerrilla warfare that anticipates the international reconstruction of proletarian politics.

The form of organization of proletarian internationalism in the centers of capital will be metropolitan guerrilla warfare.

BKA Department T – Federal Police Terrorism Department

BGS – border police, which includes the GSG-9 intervention unit, comparable to the GIGN in France

MEK – intervention units, correspond to the CRS in France

Regarding the effects of insulation in a dead wing

the period from June 16, 1972 to February 9, 1973 :

The feeling that the head is exploding (the feeling that the skull is going to burst, to detach itself) – the feeling that the spinal cord is being pressed into the brain, the feeling that the brain is gradually shriveling up like a dried fruit, the feeling of being, constantly and unconsciously, under electrical tension, of being remote-controlled, the feeling that associations of ideas are constantly cut off, the feeling that one is pissing one's soul out of one's body, as if one can no longer hold water, the feeling that the cell is floating. One wakes up, one opens one's eyes : the cell is floating. In the afternoon when there is sun, it suddenly stops. But it is still moving, one cannot get rid of this sensation. Impossible to know if one is shivering from the cold or from fever – impossible to explain why one is shivering, why one is freezing.

To speak audibly normally requires effort, as if speaking very loudly, almost as if shouting – the feeling of becoming mute – impossible to remember the meaning of certain words, except by guessing – the use of sibilants – s, sz, tz, z, sch – is an unbearable torture – guards, visitors, the court seem like a celluloid reality – headaches – flashes – no longer mastering sentence construction, grammar, syntax. In writing : after two lines, impossible to remember the beginning of the first.

The feeling that one is burning inside one's body –

The feeling that if we were to say what was happening, if we were to explain it to someone, it would be like throwing boiling water in the other person's face, scalding them, disfiguring them for life.

Crazy aggression, without outlet. It's the worst. Clear awareness that one has no chance of surviving ; complete failure to try to transmit this. Of the visits, nothing remains. Half an hour later one can only mechanically note whether the visit took place today or last week – On the other hand, the bath of the week is a moment of respite, of recuperation – for a few hours even –

The feeling that time and space are intertwined – the feeling of being in a labyrinth of distorting mirrors, of wavering –

After : a terrible euphoria of hearing something – the difference between day and night for example.

The feeling that time is moving again, the brain is expanding, the spinal cord is putting itself back in place – for weeks.

The feeling that we had been skinned.

the second time, from December 21, 1973 to January 3, 1974 :

Ringing in the ears. Upon waking up, as if you had been beaten.

The feeling of moving in slow motion.

The feeling of being in a vacuum, as if cast in lead.

After : shock. As if you had received an iron plate on your head.

Comparisons, notions that come to mind in this :

Crusher (psycho) –

aeronautical simulator, where people's skin is crushed under acceleration – Kafka's penal colony – the man on the board of nails – rolling non-stop on a roller coaster.

As for the radio : it allows a minimum of relaxation, as if we slowed down from 240 to 190 km per hour.

Excerpts from letters to his lawyers on isolation in a dead wing

February 25, 1974

What to do? File a complaint – for assault and battery. That’s clear. Then, what I’ve said a hundred times : call in psychiatrists ; and what has come to mind since : ear, nose and throat specialists (because of the ears) so that they can finally explain scientifically that silence has the same effect as electroshocks, that of causing this kind of injury, of devastation in the organ of balance and in the brain. That this is so is no longer in doubt. [...] So, a complaint and expert reports. That’s what’s needed regarding the dead wing problem.

PS – It may be that the ear-nosers have something to say about all this isolation shit anyway, since there is also that sounding bell that Jan is in and about which you need arguments, and the noise hell that Carmen was in in Rastatt. In China – it was recently in the Frankfurter Rundschau – capital executions used to be done by noise. And especially Ireland where all this crap is systematized.

February 26, 1974

Of course, there is the difference that I am here for the third time, while for Gudrun it is the first – that for me, therefore, there are lots of “fuses” that have blown, while Gudrun still has reservations. Only, when we say that the matter is now urgent, more urgent than before, it is not just a state of mind or something of the sort. The electric shocks that I receive in full, Gudrun receives them too. Silence is a physical fact. If the federal prosecutor, the chief of the cops here and the political police are not determined to liquidate us before the trial, it should be possible to obtain the transfer – and, if they are, all the more so.

undated

An important element of the brainwashing program is that one is put in a state where one does not realize the causal connection between the means used and the symptoms, the refined combination, the concurrence of means, and finally what happens to one. One can even say : the more invisible and difficult to perceive the means, the more effective it is. One cannot confront what one does not perceive, which means : one cannot resist it. And I know why I said in Berlin that the dead wing was the attempt to force us to commit suicide. Because the energy to resist, in absolute silence, absolutely imperceptible, ultimately has no other object than oneself. And since one cannot fight silence, one then fights only what happens to oneself and to one’s body — and ultimately one fights only oneself. That is the goal of the dead wing : the self-destruction of the prisoner. In this kind of torture, resistance itself is instrumentalized by the torturers. And it is even if the content of the resistance is : hold on. So, it tears you apart at that level. The collapse is the worst, because it means that you are in their hands. Because what is certain is that with totally hungry ears, that is to say when you are totally skinned, and therefore suggestible, there is one thing that you can no longer do : listen to a single sentence from the cops without being forced to push it away, otherwise it risks influencing your feelings and thoughts. And that is when they can drag you into their shit. You can no longer turn a deaf ear. The slightest kind word from the cops, if it is not actively pushed away, already transforms you into a collaborator.

Brainwashing is a conditioning of the prisoner that makes his ears and everything organically connected to them sensitive to noise, which therefore makes him receptive, like a film is sensitive to light. The brain receives everything that comes in, like a film when you open the diaphragm. Not to mention that you also “hear” what you read. The brain, thus conditioned, obviously hurts. This means that, to the

extent that resistance is thought, thoughts also hurt. Resistance to this crap is therefore like hurting yourself (I already knew this from the time of my brain surgery : that thoughts hurt, but I also know that it is the only way to get everything going again). Brainwashing is tampering with the prisoner's brain so that it is nothing more than a burning ball of flesh, cut up and destroyed — at least that's how it feels. If you then hear something, no matter what, you receive it like a balm. And that's how they manage to put their shit in it. One day, we come to ourselves and we no longer know which is above and which is below : we are broken. And that is how the enemy can make his power prevail. Destroyed ears, of course, also means : destroyed organ of balance. We float, we stagger from one corner to another. Everything that manifests itself is disproportionate, exaggerated. The whisper is like a cry that grows louder, an allusion like a hammer blow, the smallest sentence like a blow from a truncheon.

[...]

Getting out of here through a doctor's intervention is not getting out. Because it involves treatment, even if it only consists of coming to see us, being nice, etc. That's how Götte finished off Astrid. Not to mention the drugs. Good health, strength, etc., are identical to broken resistance. And breaking resistance ultimately means that the goal of "treatment" is to kill. The problem they have with us is that our political consciousness will not leave our body without what is called "life" also leaving it. Why is this so? Obviously, because its content is collectivity — anti-isolation. If our political consciousness, whose content is collectivity (guerrilla warfare, armed struggle), is our identity, then they cannot tear it away through isolation without killing us.

Carmen – Carmen Roll was forcibly anesthetized during her arrest to be fingerprinted

Götte – psychiatrist in the dead wing of Cologne-Ossendorf prison

Astrid Proll – first RAF prisoner in the dead wing of Ossendorf

Statement at trial regarding Andreas' release

September 13, 1974

This trial is a tactical maneuver in the psychological war of the BKA, the Federal Prosecutor's Office, the judiciary against us — with the aim of concealing the political interest that our trial represents in Germany and to hide the strategy of annihilation of the Federal Prosecutor's Office that is programmed into it; to convey a scattered image of us through individual convictions; to divide in the public consciousness the political context of all trials against RAF prisoners by staging individualized public displays, to erase from people's memory the fact that there is an urban guerrilla warfare on the territory of German imperialism. We — RAF — will not participate in this trial.

The anti-imperialist struggle The anti-imperialist struggle, if this is not to be an empty slogan, has as its goal to annihilate, break, destroy the system of imperialist domination — on the political, economic and military level; the cultural institutions that allow it to produce the homogeneity of the dominant elites, as well as the communication systems ensuring its ideological hold.

The annihilation of imperialism on the military level means in the international framework : the military alliances of American imperialism all around the globe, here : NATO and the German army; in the national framework : the armed formations of the state apparatuses that embody the monopoly of violence of the ruling class; its power in the state, here : police, BGS, intelligence services. On the economic level : the power structure of the multinationals. On the political level : the bureaucracies, organizations and apparatuses of state and non-state power — parties, unions, media — that dominate the people.

proletarian internationalism

The anti-imperialist struggle is not, and cannot be, a struggle for national liberation, its historical perspective cannot be socialism in a single country. The transnational organization of capital, the global military alliances of American imperialism, the cooperation of intelligence services, the international organization of capital correspond on our side, on the side of the proletariat, to revolutionary class struggles, to liberation struggles.

of the peoples of the Third World, of urban guerrilla warfare in the metropolises of imperialism : proletarian internationalism.

Since the Paris Commune it is clear that a people in an imperialist state that tries to free itself within a national framework attracts vengeance, armed power, the deadly hostility of the bourgeoisies of all the other imperialist states. Thus NATO is now equipping itself with a reserve for intervention in the event of internal unrest that will be stationed in Italy.

“A people that oppresses others cannot emancipate itself,” Marx said. What gives military relevance to the metropolitan guerrillas, the RAF here, the Red Brigades in Italy, the SLA and other groups in the United States, is the fact that they can, within the framework of the liberation struggles of the peoples of the Third World and as a solidarity struggle, attack imperialism from behind, from where it sends its troops, its weapons, its instructors, its technology, its communication systems, its cultural fascism to oppress and exploit the peoples of the Third World.

This is the strategic determination of the metropolitan guerrilla : to initiate behind imperialism the guerrilla, the anti-imperialist armed struggle, the people's war — in a long-term process. — because the world revolution is certainly not a matter of a few days, weeks, months, certainly not a matter of

a few popular uprisings, of rapid trials, of the seizure of state power — as the revisionist parties and groups imagine or claim, to the extent that they do not imagine anything at all.

the concept of a nation state in the metropolises, the concept of a nation state has become a fiction that no longer corresponds to anything, neither by the reality of the ruling classes, nor by its politics, nor by the structure of power. it can no longer even rely on linguistic borders since there are millions of immigrant workers in the rich countries of western europe. we are rather witnessing in europe the equally subjective formation of a proletarian internationalism through the globalization of capital, through the new media, through the reciprocal dependence of economic development, through the enlargement of the european community, through the crisis — while the trade union apparatuses have already been working for years to subjugate, control, institutionalize and suppress it.

The fiction of the national state to which the revisionist groups cling with their form of organization, corresponds to their legalistic fetishism, their pacifism, their mass opportunism. It is not the fact that the members of these groups come from the petty bourgeoisie that we reproach them for, but that they reproduce the petty bourgeois ideology in their politics and organizational structure. An ideology that has always been foreign to proletarian internationalism and which — this cannot be otherwise given its class situation and its conditions of reproduction — has always organized itself as a complement to the national bourgeoisie, to the ruling class.

The argument that the masses are not ready reminds us of the arguments of colonialist salats in Africa and Asia for the past 70 years : blacks, illiterate people, slaves, colonized people, tortured, oppressed, starved, suffering under the yoke of colonialism “are not ready” to take charge of their administration, industrialization, their education, their future as human beings. This is the argument of people who care about their positions of power, who want the domination of the people, not emancipation and the struggle for liberation.

Guerrilla warfare in the metropolises

our action of May 14, 1970 is and remains the exemplary action of the metropolitan guerrilla. it contains and already contained all the elements of the strategy of the anti-imperialist armed struggle : it was the liberation of a prisoner from the hands of the state. it was a guerrilla action, the action of a group that became the political-military nucleus by its decision to carry out this action. it was the liberation of a revolutionary, of a cadre that was and is indispensable for the construction of the metropolitan guerrilla. not as every revolutionary indispensable in the ranks of the revolution, but because he already embodied at that time everything that makes the guerrilla against the imperialist state possible : determination, the will to act, the ability to determine one’s own person exclusively by the goals, while keeping open the learning process of the group, practicing from the beginning a leadership as a collective leadership, transmitting the learning processes of each one collectively.

The action was exemplary, because in the anti-imperialist struggle it is in any case about the liberation of prisoners, from the prison that the system has always been for all the exploited and oppressed layers of the people, without any historical perspective other than death, terror, fascism, barbarism. Liberation from imprisonment in total alienation, self-alienation, from the state of political and existential exception in which the people are forced to live under the influence of imperialism, consumer culture, the media, the control apparatuses of the ruling class, under the dependence of the market and the state.

the guerrilla, not only here, it was no different in brazil, uruguay, cuba and for che in bolivia — always starts from nothing and the first phase of its constitution is the most difficult ; to the extent that the origins from the bourgeois class prostituted by imperialism and the proletarian class colonized by it do not give anything usable for the struggle. we are a group of comrades who have decided to act, to leave the stage of lethargy, of verbal radicalism, of discussions of strategy increasingly pointless, and to fight. but everything is still missing — not only all the means ; it becomes clear, at this moment, what kind of human being we really are. it is the metropolitan individual born from the processes of putrefaction and the mortal, false, alienated life contexts of the system — factory, office, school, university, revisionist groups, apprentice jobs, casual jobs. We become aware of the effects of the division between professional

and private life, the division between manual and intellectual work, the supervision of hierarchically organised work processes, the psychological deformations by the market society, the metropolitan society which has reached the stage of putrefaction and stagnation.

but that's what we are, that's where we come from : the offspring of the destructive processes of metropolitan society, of the war of all against all, of the competition of each against each, of the system where the law of fear reigns, of performance, of one-on-the-backs-of-the-others, of the division of the people into men and women, young and old, healthy and sick, foreigners and Germans and the struggles for prestige. that's where we come from : from isolation in rabbit hutches, from the concrete cities of the suburbs, from prisons, asylums and high-security neighborhoods ; from brainwashing by the media, consumerism, corporal punishment, the ideology of non-violence ; from depression, from illness, from downgrading, from the humiliation and insult of the human being, of all the exploited of imperialism. until we understood the distress of each one as the need to free ourselves from imperialism, as the need for the anti-imperialist struggle. and understood that with the destruction of this system there is nothing to lose, with the anti-imperialist struggle everything to gain : collective liberation, life, humanity, identity. that the cause of the people is our cause, that of the masses, of the workers on the assembly line, of the lumpen, of the prisoners, of the apprentices, of the lowest masses here and of the liberation movements of the third world. that our cause, the anti-imperialist armed struggle is the cause of the masses and vice versa. even if this can only be achieved and will only be achieved in a long-term process of developing the political-military offensive of the guerrilla, of unleashing the people's war.

This is the difference between a truly revolutionary policy and a policy that calls itself revolutionary and is in reality an opportunist policy : we start from the objective situation, the objective conditions, the real situation of the proletariat, of the masses in the metropolises – which includes the fact that the people in all layers and on all sides are under the influence and control of the system. The opportunists start from the alienated consciousness of the proletariat ; we start from the fact of alienation, from which follows the necessity of liberation.

“There is no reason,” wrote Lenin in 1916 against the renegade colonialist pig Kautsky, “to suppose that in capitalism the majority of the proletariat could be united in a single organization. Moreover – and this is the main thing – it is not so much a question of the number of members of an organization as of the objective and real significance of its policy : does this policy represent and serve the masses ? That is, does it serve the liberation of the masses from capitalism, or does it represent the interests of the minority, reconciliation with capitalism ? We cannot and no one can predict with any precision which part of the proletariat follows and will follow the social-chauvinists and opportunists. Only in the struggle will this be revealed, this will be decided in the last resort in the socialist revolution. but it is our duty, if we want to remain socialists, to go deeper towards the most depressed masses, the real masses : that is the whole meaning of the struggle against opportunism and the whole content of this struggle.”

the guerrilla is the group the leadership function in the guerrilla, andreas' function in the raf is : orientation — not only to be able to distinguish in each situation what is essential from what is accessory, but also in each situation to keep the whole political context in all the details, never in the details and the particular technical and logistical problems to lose sight of the goal, the revolution ; in the framework of the politics of alliances never the question of class ; in the tactical context never the strategic context, i.e. never fall into the trap of opportunism. it is “the art of dialectically linking the strength of principles with the flexibility of action, the art of applying in the direction of the revolution the law of development that transforms progressive changes into qualitative leaps”, says the duan. It is also the art of “not shrinking from the enormity of one's own aims” (Marx) but of pursuing them persistently and unwaveringly, the determination to learn from mistakes, in any case to learn. Every revolutionary organization, every guerrilla organization knows this, knows that the principle of practice requires the development of these capacities – i.e. every organization starting from dialectical materialism, whose goal is victory in the people's war and not the construction of a party bureaucracy, of a partnership in the power of imperialism.

we are not talking about democratic centralism because the urban guerrilla in the metropolis that is Germany cannot have a centralized apparatus. it is not a party but a political-military organization that develops its leadership functions collectively from each unit, from each group – with the tendency to dissolve them in the groups, in the process of collective learning. the goal is always the autonomous, tactical orientation of the fighters, the guerrillas, the cadres. collectivization is a political process that takes place in everything, in interaction and communication, in learning from each other in all the processes of work and training. in the guerrilla, authoritarian leadership structures have no material basis, also because the real, i.e. voluntary, development of the productive forces of each is the condition for the effectiveness of the revolutionary guerrilla : to intervene in a revolutionary way, to unleash the people's war, with weak forces.

the tactic of psychological warfare

andreas finds himself, because he is and was that from the beginning : revolutionary, in the crosshairs of the psychological war of the cops against us, since 1970, from the first outbreak of the guerrilla in the action for his release from prison.

The principle of the functioning of psychological warfare, which must result in setting the people against the guerrilla, in isolating the guerrilla from the people, is to disfigure and mask the real, material aims of the revolution by personalization and psychologization. Aims which are liberation from imperialist domination, liberation of the territories occupied by colonialism and neo-colonialism, liberation from the dictatorship of the bourgeoisie, liberation from military dictatorship, from exploitation, from fascism and from imperialism. The tactic is to make incomprehensible what is easy to understand, to make appear irrational what is rational, to present the revolutionaries as inhuman beings. The method is defamation, lies, insults, racism, manipulation, the mobilization of the unconscious anxieties of the people and the reflexes instilled over decades, centuries of colonial domination and exploitation — reflexes of anxiety in the face of existence and superstition in the face of incomprehensible powers, because these structures for ensuring domination are undetectable.

In trying to destroy revolutionary politics, the armed struggle against imperialism in the German metropolis and its effects in the consciousness of the people through psychological warfare — by personalizing and psychologizing it, the cops seek to present us as what they themselves are ; they seek to present the structure of the RAF as analogous to their own, a structure of domination — in the image of the organization and functioning of their own apparatuses of domination, such as the Ku Klux Klan, the Mafia, the CIA. And they attribute to us the very means that the masks of imperialism and their puppets use to impose themselves : blackmail, bribery, competition, favoritism, brutality, the habit of making their way over corpses.

by using psychological warfare against us, the cops are banking on the confusion between the pressure to perform and the anxiety that the system imposes on everyone who is forced to sell their labor force in order to live. they are banking on the sick practice of defamation, turned by the ruling class for decades, for centuries, against the people : a mixture of anti-communism, anti-semitism, racism, sexual oppression, religious oppression, oppression by the authoritarian school system. they are banking on the brainwashing that consumer society and imperialist media operate, re-education and the “economic miracle”.

What was so shocking about the guerrilla war in its first phase, what was shocking about our first action, was that people acted without letting themselves be determined by the constraints of the system, without seeing themselves through the eyes of the media, without fear. That people acted based on real experiences, their own and those of the people. Because the guerrilla warfare starts from facts that the people experience daily in their own situation : oppression, the terror of the media, the insecurity of living conditions despite extremely advanced technologies and the immense wealth of this country, which translate into mental illness, suicides, mistreatment of children, the misery of schools, the misery

of housing. This is what was shocking about our action for the imperialist state : that the RAF could be understood in the consciousness of the people for what it is : a practice, a cause that arises logically and dialectically from existing relationships. a practice which, as long as it expresses real relations, as long as it expresses the only real possibility of changing and overthrowing them, restores the dignity of the people, restores meaning to past struggles, revolutions, uprisings, defeats and revolts ; which restores the possibility of the people being aware of their history. because all history is the history of class struggles, because a people who have lost the dimension of revolutionary class struggles are forced to live in a state without history, where they are deprived of their self-awareness, that is to say, of their dignity.

Guerrilla warfare allows everyone to determine for themselves where they stand, to find, often for the first time, where they stand in short and to find their place in class society, in imperialism, to define themselves for themselves. Because many think they are on the side of the people, but as soon as it is a question of confronting the police, as soon as the people start to fight, they run away, denounce, slow down, put themselves on the side of the police. This is the problem that Marx mentioned so often : that we are not what we believe we are but what we are in its real functioning, in its objective role in class society ; that we are lived by the system, i.e. instrumentalized by it, if we do not decide to act consciously against the system, i.e. to arm ourselves and fight.

Through psychological warfare, the cops seek to reverse the facts that the guerrilla action had put back on their feet. Namely, that it is not the people who depend on the state, but the state that depends on the people ; that it is not the people who need corporations, multinationals and their factories, but that it is the capitalist pigs who need the people ; that the police are not there to protect the people from criminals, but to protect the order of the imperialist exploiters of the people ; that the people do not need justice, but that it is justice that needs the people ; that we do not need the presence of American troops and installations here, but that it is American imperialism that needs us. by personalizing and psychologizing, they project onto us what they are, the clichés of the anthropology of capitalism, the reality of its masks, its judges, its prosecutors, its guards, its fascists : the pig who revels in his alienation, who lives only by oppressing, exploiting, making others suffer, whose basis of existence is career, advancement at all costs, elbows, taking advantage of others, exploitation, hunger, misery and the destitution of a few billion human beings in the third world and here.

what the ruling class hates in us is that the revolution, despite a hundred years of repression, fascism, anticommunism, imperialist wars, genocides, is raising its head again. by waging psychological warfare, the bourgeoisie, with its police state, has accumulated against us everything it hates and fears about the people. especially against andreas.

It is he who embodies the plebs, the street, the enemy. She has recognized in us what threatens her and will overthrow her : the determination to prepare the revolution, revolutionary violence, political and military action ; at the same time as her own impotence, the limit of her means from the moment the people arm themselves and begin to fight.

it is not us, it is itself that the system represents in its smear campaign against us. any smear campaign against the guerrilla provides information about those who lead it, about their pork belly, about their goals, their ambitions and their fears. and to say for example that we are “a self-appointed vanguard” makes no sense. being in the vanguard is a function to which one can neither name oneself nor claim. it is a function that the people give to the guerrilla in their own consciousness, in the process of their awareness, of the rediscovery of their own role in history, when they recognize themselves in the action of the guerrilla, when they recognize the necessity “in itself” to destroy the system as a necessity “for oneself”, through the action of the guerrilla that has already transformed it into a necessity for oneself. The idea of a “self-designated avant-garde” reflects a prestige thought, which has its place in the ruling class, which aims at domination. It has nothing to do with the role of the proletariat, which is based on the absence of property, with its emancipation, with dialectical materialism, with the struggle against imperialism.

the dialectic of revolution and counter-revolution

The dialectic of the strategy of anti-imperialist struggles consists in the fact that in its defense, its reaction, the system, through the escalation of the counter-revolution, is led to transform the state of political exception into a state of military exception, unmasking itself, appearing to all as the enemy and leading, by the very means of its terror, the masses to take a position against it.

marighela : “the basic principle of revolutionary strategy in the situation of permanent political crisis is to develop both in the cities and in the countryside such a quantity of revolutionary actions that the enemy is forced to transform the political situation of the country into a military situation. in this way dissatisfaction will spread to all layers of the people, and the only ones responsible for all the misdeeds will be the military.”

and ap puyan, an Iranian comrade : “through the pressure of the reinforced counter-revolutionary violence against the resistance fighters, all the oppressed classes and layers will be repressed even more massively. As a result, the ruling classes increase the contradictions between the oppressed classes and themselves and by creating such a climate, the political consciousness of the masses will take a leap forward.”

and Marx : “revolutionary progress advances in the creation of a powerful and unified counter-revolution, by the creation of an adversary who will bring about by the struggle against him only that the party of the insurrection matures by becoming a true revolutionary party.”

When in the summer of 1972 the cops with 150,000 men declared a general mobilization against us and triggered a massive manhunt via television, the intervention of the Federal Chancellor, the centralization of all police power in the BKA – at that time all the material and personal forces of this state were already mobilized because of a small group of revolutionaries ; it was seen in a concrete way that the state’s monopoly on violence is limited, that its power can be exhausted, that imperialism is a human-eating monster on the tactical level, that it is a paper tiger on the strategic level. It could be seen concretely that it depends on us whether the oppression continues and also on us whether it is destroyed.

now after all they have prepared against us in their psychological warfare – the pigs are preparing to assassinate andreas. we prisoners from the raf and other anti-imperialist groups are on hunger strike from today. the cops’ search-liquidation against the raf and their psychological warfare against us correspond to the fact that most of us have been in detention-isolation for years, which means detention-liquidation. we are determined not to stop thinking and fighting, we are determined to knock down the stone that imperialism has raised against us on its own feet.

the cops are preparing to kill andreas – as they had already tried during our last hunger strike in the summer of 1973 – by cutting off his water. at the time, lawyers and the public were led to believe that he would be given something to drink after a few days, while he had not been given anything and the pig doctor in schwalmstadt told him after nine days without drinking anything “you drink milk or you will be dead in ten hours”. in the meantime, the minister of justice of the state of hesse came to his cell to see and the body of prison doctors met at the ministry of justice in wiesbaden. in addition, there is a decree stating that in hesse hunger strikes can be broken by depriving him of fluids. the complaints filed for attempted murder against the pig doctor were rejected.

we now declare that if the cops actually carry out their intentions and plans to cut off Andreas’ water, all RAF prisoners on hunger strike will respond by refusing to take any form of liquid. the same will apply if any of the hunger striking prisoners are deprived of liquid regardless of where and whoever is the target of this attempted murder.

Le Duan – one of the founders and first secretary of the Vietnamese Communist Party

Marighella – member of the central committee of the Communist Party of Brazil, then one of the founders of the urban guerrilla group ALN, National Liberation Action

Schwalmstadt – the prison where Andreas was held before being transferred to Stuttgart-Stammheim in November 1974

Interview with the weekly Der Spiegel

Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Ulrike Meinhof, Jan Raspe

Der Spiegel, January 20, 1975

— Has the RAF collective adopted a new tactic? The campaigns prepared and directed from prisons have aroused the same interest in you among the population as bombs and grenades did in 1972?

This is not about talking about tactics. We are prisoners and we are currently fighting with the only weapon we have left in prison and in isolation: the collective hunger strike, in order to get out of the process of extermination in which we find ourselves, long years of social isolation. It is a life and death struggle; we have no choice but to win through this hunger strike or to die or be destroyed psychologically, and morally through brainwashing, isolation and special treatment.

— Can we speak of torture by isolation or even of extermination detention? You read a bundle of newspapers, if necessary you listen to the radio and watch television from time to time. Mr. Baader, for example, had at his disposal at one time a library of 400 volumes. You have contacts with other members of the RAF, exchange clandestine messages, you receive visitors and your lawyers come and go in your cells.

If we only have Spiegel and the information disseminated by the state security services, we could ask ourselves the question. After two, three, four years of social isolation, we no longer ask ourselves this question, now we know that we are in a process of extermination. We can tolerate this for a few months, but not for years. Preventing the institutionalization of brainwashing through isolation is for us the condition of our survival, it is on the basis of this that the trials will take place with or without us. To affirm that for us, through this hunger strike, it is a question of making ourselves unfit for detention and unfit to appear before the court — when everyone knows that political prisoners unfit for detention are dead prisoners — this assertion is part of the adversary's tactic, it is counter-propaganda. The federal prosecutor's office has been postponing these trials for three and a half years, in order to break the prisoners through isolation, torture, brainwashing, dead wing, psychiatrization. The federal prosecutor's office no longer wants these trials. Or, if they do want them, then without the accused and without their defense counsel, because it has become obvious that these spectacular trials against revolutionary politics — the self-representation of power by the imperialist state (which is what Buback wants) — can only be staged in our absence.

— Despite their constant repetition, lies do not become credible; and public opinion has long understood that these lies are launched

— in bad faith — to cast doubt on justice, which you have undoubtedly succeeded in doing.

This is because these are facts whose political importance you cannot make disappear by disputing them.

— You are in preventive detention, being charged with serious offences such as murder and attempted murder. Are you not subjected to the same conditions of detention as other prisoners in preventive detention?

We demand the abolition of special treatment, and it is not only for defendants. For political prisoners, justice makes no distinction; and in this regard, we say that any proletarian prisoner who understands his situation politically and who organizes solidarity, the struggle of prisoners, is a political prisoner, whatever the reason that led him to prison. Justice also isolates prisoners who are already convicted, some for four years, like Werner Hoppe, Hellmut Pohl, Rolf

Heissler, Ulrich Luther, Siegfried Knutz. Many thousands here are mistreated by the prison system and from the moment they begin to resist, are broken by isolation. This is what we are fighting against,

with this strike, as a collective action against the institutionalization of isolation. In the old prisons, where there is a lack of isolation machines (sections for troublemakers, meaning those who disturb the inhumanity of which they are victims) these machines are set up, as in Tegel, Bruchsal, Straubing, Hannover, Zweibrücken, etc. The new prisons include in the principles of their construction their architecture, isolation as a system of detention. These principles are oriented, in the FRG, not towards the Swedish models, but on the contrary towards the American methods and experiences and the fascist methods of rehabilitation programs.

— Concretely, tell us what this what you call special treatment consists of. We have researched the current conditions of detention of the RAF collective ; we have not been able to find any trace of special treatment, but rather a series of privileges.

You did no research. You let yourself be informed by the state security and the federal prosecutor's office. Special treatment means eight months of dead wing for Ulrike, for Astrid. Years of social isolation for all RAF prisoners. Forced anaesthesia, ordered by a court for investigation purposes. For several years, walking with hands tied. On permanent orders from the courts, immediate use of force, which means harassment in the tranquilisation cells, during transport, interrogations, confrontations, during visits. Censorship of newspapers. Emergency laws. Special buildings for the trials of RAF prisoners in Kaiserslautern and Stammheim, from the state security budget estimated at 150 million marks, in a concrete fortress guarded by police units from three federal states, while it seems that during this trial the defendants and their defense counsel will not be admitted to the hearing – in case the justice system leaves any defendants alive. Obstacles to the defense counsel : publication of defense materials, parts of files and state security files, as part of the government's campaigns to condition verdicts and oust the defense counsel. Manipulation of files. The Springer press is allowed to have access to files before the defense, while the federal prosecutor's office refuses to give them to the defense. The defense counsel are monitored day and night, their mail checked, their telephones bugged, and their offices searched. Lawyers face disciplinary sanctions from their bar associations and charges for their work informing public opinion. Parents and visitors are subject to pressure from state security, even at their workplace. They are terrorized by overt surveillance. Those who want to write to us or visit us are spied on and listed by state security. Under pressure from the hunger strike, state security is forced to cover up the reality, and ministries send teams to film. In principle, nothing has changed. But the reality, at present, is organized isolation from inside prisons with deadly precision : while remaining isolated, prisoners can meet, in pairs, and only for two hours a day. This does not prevent the process of destruction, and it remains a system cut off from the outside. This means that brainwashing must continue and social interaction must be made impossible. In relation to the outside world, isolation is perfected by the exclusion of defenders, or in this case the limitation to the number of three. If we refer to the Posser standard, six years of isolation for example for us and to the responsibility of the federal prosecutor's office for the postponement of the date of the trials, we understand what extermination detention means. Prove to us then that a single one of these "privileges" does not exist !

— At the beginning you described forced feeding as a fascist plot ; after the death of Holger Meins you spoke of murder. Isn't there a contradiction here ?

This is not ours, but forced feeding is a means to remove the hunger strike's impact on the outside ; this is how medical resuscitation stations were set up in the prisons, in order to be able to say that everything has been done when the simplest thing has not been done : to eliminate isolation and special treatments. Holger Meins was executed by systematic undernutrition ; artificial feeding was, from the beginning, in Wittlich prison a method of murder. At first, brutal, direct, violent, practiced to break the will, and later practiced only in appearance. 400 calories a day : it is only a question of time, of days, until one dies. Federal prosecutor Buback and the security services engineered this by arranging for Holger Meins to remain in Wittlich prison until he is dead. On 21 October, the Stuttgart court had ordered Holger Meins to be transferred to Stuttgart by 2 November at the latest. As early as 24 October, the Federal Prosecutor Buback informed the Stuttgart court that the transfer date could not be met for the sake of state security : this information was only made public after Holger Meins' death, however.

Finally, the prison doctor Hutter completely stopped artificial nutrition and went on a trip. It should also be noted that the Federal Police Office was informed about the condition of the prisoners during the entire hunger strike by the prison management. It should be noted that Hutter, before he stepped down because Holger was dying, asked Degenhardt to assure him that no complaints would be filed against him – in the same way, all complaints against Degenhardt were dropped. Degenhardt is the doctor who, in the summer of 1973, during the second hunger strike, cut off the water supply in Schwalmstadt for nine days for medical reasons, until he fell into a coma. It was this doctor whom Buback described as a medical luminary when speaking to Frey, who was then treating the prisoners in Zweibrücken. Holger Meins was murdered according to a plan to manipulate the transfer date; this is the loophole that allows the federal prosecutor and the state security to target the prisoners directly. The fact that no journalist has yet investigated this or published it says nothing about the facts themselves; on the contrary, it underlines the collaboration and complicity, the amalgamation between the information trusts, the state security, the federal prosecutor, the federal police and the intelligence services.

— We do not accept your version of the so-called temperament murder of Meins in any way. You give us the impression of a persecution psychosis, which would be very understandable after years of hiding and detention. At Spiegel, we criticized the behavior of the prison doctor Hutter; the prosecutor opened an investigation against him.

It's not about Hutter, he's just one of the prison doctors, they don't have to decide anything. Prison medicine is organized hierarchically, and Hutter is at most one of the characters who can be caught. A pig, but a small one; he will at most be held responsible, although here too, none of the people who know the application of sentences and the real function of prison medicine believe it. What you call criticism is an old trick that consists of talking about inconveniences, about accidents along the way in order to make them incomprehensible, when in fact it's not about accidents along the way, but about class society, its justice, its prison camps. Given the situation in the prisons, the fascist demagoguery surrounding this strike in the media, the concerts of the politicians, the uncontrolled reactions to the nonviolent action of a small group on the edge of the defensive – imprisoned and isolated – as if it were a military attack (Strauss spoke of the right to war), everything tends to show to what extent the cover of legitimacy of the system is eaten away by its political and economic crises. This is where you should look for a disease, considering the real interest that the State has in the extermination of the RAF prisoners, rather than talking about persecution psychoses.

— The British have recently abolished forced feeding, for example for IRA terrorists. Hunger strikes were over immediately. How would you behave in that case?

This is not our problem. The CDU demands an end to forced feeding, just as it is openly heading towards a state of emergency, fascism, while the SPD is directing its electoral potential and history towards the same goal, fascism. Penetration of the state into all areas of life, total militarization of politics, manipulation, indoctrination of the people by the media, in line with the goals of the domestic and foreign policy of West German imperialism, i.e. to cover up and pass it off, sell it as a policy for the people, the socially weak, under the guise of reforms. This is how the CDU openly propagates murder, while the SPD is dodging, trying to cover up murders as suicides, and cannot openly take a stand for the hard line of state security, which ultimately decides on our conditions of detention.

— Do you not see ghosts again? Are not all the statements known so far from the RAF based on the untenable analyses about this state, this SPD, this CDU, this justice? We see here the defect that has made you lose, so far, the political influence on the population. For this reason you are not able to fight this state, if it deserved it in an effective way, and for this reason you do not find support at the base!

This is a bit of nonsense that you are trying to spin here. What you declare untenable is not bargaining above all, and our position, the proletarian counter-power, is in relation to yours, the antagonistic imperialist power, analytical and practical. You discuss the shortcomings, the bases and the effects of revolutionary politics, while your job consists of questioning it through a journalism that has long openly declared itself as having a positive role in the internal functioning of the state – this state in relation

to which proletarian politics is the negation. To ask this question to us, as a question coming from Spiegel, makes no sense. Theory and practice only become unity in the struggle. This is their dialectic. We develop our analysis as a weapon, so it is concrete; and it has been made public only where we are able to control its publication.

— You want to end your hunger strike only when your demands are met; do you have any prospects of success? If not, will you escalate, and for example, start a thirst strike if the demands are not met? What actions are you preparing inside and outside the prison?

Buback still believes that he can break the hunger strike and use it to exterminate us, by means of murder, forced psychiatrization. This is why resuscitation stations have been installed in the prisons. Stations where we must be tied up twenty-four hours a day, put into a state of drowsiness by psychodrugs, force-fed, in total immobility, both physical and intellectual. This is also the reason for the use of counter-propaganda and psychological warfare.

— Forced psychiatrization, psychological warfare, all this exists only in the imagination of the RAF.

This exists in the reality that you propagate, which is that of imperialism. There was the forced anesthesia against Carmen, in order to take her fingerprints, and against Ulrike the decision to anesthetize her for a scintigraphy and in 1974 the one against six prisoners in Hamburg in order to investigate. Forced feeding is only possible if the prisoner is under anesthesia. Political prisoners, for example, in Hamburg and Essen: Beer, Pohl, Allnach, Blenck, Hoppe, Kroecker, were locked up in the bell (solitary confinement cell) several times for forty-eight hours and more, because they called another prisoner during the walk in the yard, or did not stop running during it, or for nothing: isolated from all noise, not even able to get up to shit, being tied by the hands and feet to a board, this means acoustic deprivation, deprivation of motor, visual functions. The effect is like that of a narcotic. You can say that you find it good, but you cannot say that we invented it, because all these facts are attested by hundreds of court decisions. The support he needed through publications, Bübäck received, among other things, through Heinemann's initiative, but also through Ditfurth's essay in Spiegel, which was precise about fascism through words, for whom forced murder and psychiatrization are only means by which he can convey his cynical tricks, to brutalize the political climate around the hunger strike. When Carstens, in mid-November, began to openly propagate the murder against us, there was still a kind of shock, a contradiction, horror in public opinion. Heinemann's function was to dispel doubts, where they still remained, about Bübäck's hard line: among intellectuals, writers, churches. The role of this character has always been to clothe the aggressive content of the policy of West German imperialism in soft language; an aspect that gives the appearance of what Heinemann believes to be a humanist content — depending on the associations he manipulates. Heinemann's letters were in reality appeals asking us to submit to brainwashing or murder. In the same way, as Federal President, he pardoned Ruhland; and with his letters, he directed the death sentences against us from the Federal Prosecutor, with the humanist gesture, which frees the conscience of his supporters. What he wanted — as at Easter, in 1968, when, during his legislature, he wanted to integrate the students, the traditional anti-fascists and the new left into the new fascism — is to prepare the ground for the murders. If necessary, we will begin an escalation of this struggle with a thirst strike. We are not preparing actions, neither inside nor outside, because we are prisoners and isolated.

— Was the death of Holger Meins a stroke of luck for the RAF collective?

This is fascist projection; the thinking of someone who can no longer think in any other way than in terms of the market: the system that reduces all human life to money, selfishness, power, success. Like Che we say: the guerrilla must only risk his life if it is absolutely necessary, but in this case without hesitation for a single moment. And this is absolutely true of Holger's death: the resonance of history, the one that was awakened by the armed anti-imperialist struggle, has entered the history of the peoples of the world. It has broken the boycott of information. Because, if many people only wake up when someone is murdered and from that moment on only begin to understand what it is about, it is because you are also responsible for it. This is how Spiegel passed over the hunger strike of forty political prisoners in silence for eight weeks in order to prevent solidarity and protection.

— We have reported on the RAF hunger strike more than once and critically.

Your first report appeared on the fifty-third day of the hunger strike, five days before Holger Meins' death.

— Are you prepared to see other fatal cases?

Buback is waiting for this in his office.

— You can well imagine that we find such a suspicion monstrous.

Oestreicher, the Secretary General of Amnesty England, as a professional human rights advocate – who in his attempts at conciliation was entirely on the side of the state – after his interview with Buback was “appalled to see Buback, cold as ice, playing poker with the lives of prisoners” (verbatim).

— What is the starting point of your analysis of the situation in the Federal Republic of Germany?

Imperialist center. American colony. American military base. Imperialist leading power in Europe and the Common Market. Second military power in NATO. Patented representative of the interests of American imperialism in Western Europe. The fusion of West German imperialism (politically, economically, militarily, ideologically, based on the same interests of exploitation of the Third World, as well as on the homogeneity of social structures by means of the concentration of capital and consumer culture) with American imperialism characterizes the position of the Federal Republic towards the countries of the Third World : as a party in the wars waged against them by American imperialism, as a city in the world revolutionary process of encircling cities by villages. To this extent, the guerrilla warfare in the metropolises is an urban guerrilla warfare in both senses of the term : geographically, it emerges, operates and develops in the big cities, and in the strategic and politico-military sense it is an urban guerrilla warfare because it attacks the repressive machine of imperialism in the metropolises from within, it fights as a partisan unit behind the enemy lines. This is what we understand today by proletarian internationalism. In a word : the Federal Republic, being part of the state system of American imperialism, is not an oppressed nation but a nation that oppresses. In such a state, the development of the proletarian counter-power and its liberation struggle, the complete dismantling of the dominant structures of power, can only be internationalist from the beginning, are possible only in tactical and strategic connection with the liberation struggles of the oppressed peoples. Historically : since 1918–1919, the imperialist bourgeoisie – its state – has held the initiative in the course of the class struggles in Germany and is on the offensive against the people ; and this until the organizations of the proletariat were completely defeated in fascism until the defeat of the old fascism, a defeat due not to armed struggle, but to the Western allies and the Soviet army. In the 1920s, there was the betrayal of the Third International : total alignment of the communist parties with the Soviet Union, which lies at the origin of the inability of the KPD (Communist Party of Germany) to come to a policy oriented towards revolution through armed struggle and the proletarian conquest of political power. After 1945, there was the brainwashing offensive of American imperialism against the people by means of anticommunism, consumer culture, political, ideological, and finally military restoration and re-fascization in the form of the Cold War and a GDR (German Democratic Republic) that did not develop communist policy as a war of liberation. There was no antifascist resistance here, no armed masses as in France, Italy, Yugoslavia, Greece, Spain, even in Holland. The conditions for this were immediately broken by the Western allies after 1945. All this means for us and for the legal left here : there is nothing to which we can attach ourselves, to which we can rely historically, there is nothing that we can presuppose in one way or another in organizational terms or in terms of proletarian consciousness, not even democratic or republican traditions. In domestic politics, this is one of the reasons that makes possible without restraint the process of fascisation, the overgrowth and outgrowth of the police apparatus, of the state security machine as a state police within the state, the artificial suppression of the division of powers, the promulgation of fascist emergency laws within the framework of the internal security program – from the emergency laws to the current emergency laws that allow trials to be conducted without defendants or defenders, as a pure show business, but also the exclusion of radicals from public services, the expansion of the powers of the Federal Police Office. A democracy that has not been conquered, that is

only brainwashing for the people and has no mass base, cannot be defended and is not defended either. All these are conditions specific to the political territory of the Federal Republic.

— So far, with bombs and slogans you have only been able to win the support of very small groups of anarchist intellectuals and sympathisers. Do you still believe that you can change that?

The liberation wars of the peoples of the Third World have economic, political, military and ideological repercussions on metropolitan society, which Lin Piao called cutting off the feet of imperialism. They accentuate the contradictions in the metropolises. The means and methods that the system uses to deny these contradictions become obsolete. Reforms turn into repressions, the military and police apparatus is developed disproportionately, all the more so because the means are lacking. The impoverishment of the population, the militarization of politics, intensified repression, such is the forced development of the crisis of the system. To emerge from a defensive political and historical position and to intervene in this process of disintegration is the basic condition of revolutionary politics here.

— You are often accused of an absolute lack of influence on the masses as well as of connection with the base. Do you attribute this to the fact that the RAF collective is far removed from reality? Have you sharpened your optics in the meantime? Many have the impression that you still only attract attention where you arouse pity, as a result of which you do not even have the approval of the extreme left. Where do you locate your supporters?

There is the trace of the RAF policy. No adherents, followers, successors. But the RAF and the effect of our policy are located : 1° at the level where many, changing their opinion about this State given the measures taken by the government against us, begin to recognize it for what it is : the repressive machine of the imperialist bourgeoisie ; 2° at the level where many are those who, identifying with our struggle, become aware, relativize in their thinking, their sensitivity and finally in their action, the absolutism of power of the system, and recognize what it is possible to do, that the feeling of impotence does not reflect objective reality ; 3° at the level of proletarian internationalism, of the awareness of the relationship between liberation struggles in the Third World and here, of the possibility and necessity of collaborating legally and illegally. At the level of praxis : that it is not enough just to talk, but that it is possible and necessary, necessary and possible to act.

— Do you want to be executives and remain so and single-handedly bring about the fall of the regime, or do you still believe you can mobilise the proletarian masses?

No revolutionary thinks of overthrowing the system alone, it is absurd. There is no revolution without the people. Such affirmations against Blanqui, Lenin, Che Guevara, against us now have never been anything other than the denunciation of any revolutionary initiative, the reference to the masses having the function of justifying, of selling reformist politics. It is not about fighting alone, but about creating from the daily struggles, the mobilizations and the organizational processes of the legal left, a politico-military vanguard, a nucleus that sets up an illegal infrastructure – a prerequisite for the possibility of acting – developing a practice that can give direction, strength and purpose to the legal struggles in the factories, the neighborhoods, the street and the universities, to achieve what will be at stake in the developments of the economic and political crisis of imperialism : the seizure of political power. The perspective of our policy – the development for which we are fighting : a strong guerrilla movement in the metropolises – is, in the process of defeating American imperialism, a necessary means, a stage, insofar as the legal struggles and the struggles that would develop spontaneously from the contradictions of the system could be broken by repression as soon as they manifest themselves. What the Bolshevik cadre party represented for Lenin, corresponds to the epoch of the multinational organization of capital, of the transnational structures of imperialist repression inside and outside, in which we find ourselves today, to the organization of the proletarian counter-power arising from the guerrilla. In the course of this process – national and international – it develops into a revolutionary party. It is stupid, in the current state of the anti-imperialist struggles in Asia, Latin America, Vietnam, Chile, Uruguay, Argentina, Palestine, to say that we are alone. In Western Europe there is not only the RAF, there is the IRA, ETA, armed groups fighting in Italy, Portugal, England. Since 1968 there have been urban guerrilla groups in the United States.

— Your base, at present, would be about forty comrades of the RAF in prison, approximately three hundred anarchists in the underground in the FRG. What about the sympathizers ?

These figures are those of the Federal Police Office, which are constantly changing. They are false, the processes of awareness cannot be quantified so easily. At present, solidarity is becoming international. In parallel with an awareness of international public opinion, which is acting more and more openly with regard to West German imperialism, we are also witnessing the development of a sensitivity to its internal repression. Among the organizations of the legal left, since the RAF existed, a process of discussions and polarization is developing with regard to the problem of armed policy. A new anti-fascism is being formed, no longer based on apolitical pity for the victims and the persecuted, but identification with the anti-imperialist struggle, directed against the police, state security, multinational trusts, against American imperialism. Helmut Schmidt would not have counted the RAF, on the occasion of his New Year's speech, among the five realities most threatening imperialism in 1974 — world inflation, the oil crisis, the Guillaume affair, unemployment, the RAF — if we were fish without water, if revolutionary politics here had as narrow a basis as they claim in psychological warfare.

— One of your main support troops, or so it is claimed, would be the dozen lawyers who are responsible for coordination both outside and inside the prison. What roles do your lawyers play ?

Committed lawyers, defenders who know our cases, inevitably become politicised, because at every moment they experience, literally from their first visit to an RAF prisoner, that nothing he took for granted as a judicial process works any more. Body searches, mail control, cell searches, persecutions, suspicions, sanctions by the bar, psychological warfare, criminal prosecutions, laws decreed to measure their exclusion, from the defense, to which is added the knowledge of the special treatments we are subjected to, their total powerlessness to change anything, by the normal procedure, that is to say by using legal arguments before the courts and the experience they have at all times, that it is not the judges but the Sicherungsgruppe Bonn (state security) and the federal prosecutor's office who make all the decisions concerning us, which is a contradiction between text and constitutional reality, between the facade of the constitutional state and the reality of the police state, has made defenders of the constitution anti-fascists. The desire to assimilate these lawyers to us, to make them auxiliary troops, which they are not, is part of the strategy of the BKA and the federal prosecutor's office. To the extent that justice is annexed in this trial by state security to serve the goals of counterinsurgency, where it is used as an instrument in the strategy of extermination conducted against us, by the attorney general's office, the defenders who base themselves on the principle of the separation of powers are considered as obstacles to fascisation and must therefore be fought.

— Do you have problems with political demarcation, vis-à-vis other anarchist groups operating underground ?

Not vis-à-vis Spiegel.

— What about the June 2nd movement that approves of the murder in West Berlin of Judge Drenkmann ?

Ask the June 2nd Movement.

— What do you think about this : did the murder of Drenkmann serve any purpose ?

Drenkmann did not become the highest judicial authority in a city of three million inhabitants without destroying the lives of thousands of people, without taking away their right to live, without strangling them with paragraphs, locking them in prison cells, without destroying their future. There is also the fact that despite the invitation of the highest West German authorities, the President of the Republic and the President of the Constitutional Court, only 15,000 Berliners attended the funeral, and this in a city that used to mobilize 500,000 to 600,000 people for anti-communist demonstrations. You yourself know that the indignation caused by this attack on the Berlin justice system is nothing but propaganda and hypocrisy, that no one is mourning this mask, and that this imposed exercise was nothing but a means of bourgeois and imperialist communication. The indignation expressed a reflex of adaptation to a certain political climate. He who, without being himself a ruling elite, spontaneously identifies himself with such a masquerade of justice, says only of himself that where exploitation reigns

he can only lean towards the side of the exploiter. In terms of class analysis, the protests in favor of Drenkmann, where they emanated from the left and the liberals, only served to unmask them.

— What we know about it is something quite different. We know that Drenkmann was shot and we consider it impudent that the RAF condoned this murder. It amounts to lynch justice for a crime apparently committed collectively by a justice system that you describe as fascist. Even if one accepts the maxim that the end justifies the means (which you openly do), the murder of Drenkmann, given the effect it had on the public, constitutes a defeat for the RAF collective.

We do not justify anything. Revolutionary counter-violence is not only legitimate, it is our only possibility and we know that in the course of its development it will give the class for which you are writing other opportunities for bigoted self-representation than the attempt to take a judge prisoner. Your indignation must be linked to your silence on the attack in Bremen, when a bomb exploded in a locker room shortly after the cancellation of a football match. Unlike the action against Drenkmann, this bomb was not directed against a member of the ruling class but against the people, it was a fascist action on the CIA model. How do you explain, then, that the police at Bremen station were already on alert on the morning of 7 December – the day the bomb exploded at 4.15 p.m. – because they had been warned by the Hessian state police office that this attack was expected at the stations and on the trains? How do you explain that the Bremen-North civil protection had already received the order at 3.30 p.m. to intervene and send five ambulances to the main station because a bomb was going to explode there, that the police were already there immediately after the explosion with the information ready, according to which they had not been informed of a bomb attack at 3.56 p.m. and that concerning a department store in the city centre? So the Bremen authorities were not only informed of the exact time and place, but they also had information immediately after the explosion that concealed, manipulated and diverted from them the real scenario of their own measures? What then of your indignation?

— We will check the facts that you are portraying. You alone, in the underground, have put the emphasis on violence. When the bombs exploded in Munich, Heidelberg and Hamburg, the RAF considered this to be a political fact and claimed it as such. Do you consider violence against things and people to be an ineffective concept — which does not lead to solidarity but repels — or do you rather intend to continue along this path?

The question is, who is pushing whom back? Pictures of us were hung on the fences in the streets of Hanoi because the Heidelberg attack claimed by the RAF destroyed the computer by means of which American bombings on North Vietnam were programmed and directed. American officers, soldiers and politicians felt pushed back because, in Frankfurt or Heidelberg, they were suddenly confronted with the Vietnam War and no longer felt safe behind their backs. Revolutionary politics must today be simultaneously political and military. This is what emerges from the structure of imperialism: the fact that its domination must be ensured, internally and externally, in the metropolises and in the Third World, first militarily by means of pacts and military interventions, counter-guerrilla and internal security programs, that is, the elaboration from within of its apparatus of violence. Given the potential for violence of imperialism, there is no revolutionary politics without resolving the question of violence at every stage of revolutionary organization.

— How do you see yourselves? Do you classify yourself as anarchists or Marxists?

Marxists. But the conception of anarchism through state security is nothing more than an anti-communist firebrand, which is based on nothing but the use of explosives. It is intended as a rhetoric of counter-revolution, given the precariousness of living conditions in the capitalist sphere, to manipulate the latent and always-at-hand anxieties of unemployment, crisis and war, in order to sell, through internal security measures, the people to the state apparatus: police, secret services, army as instruments for maintaining order and security. It aims at the reactionary and fascist mobilization of the people, in order to manipulatively lead to an identification with the apparatus of state violence. It is also an attempt to usurp for the benefit of the imperialist state the old quarrel between Marxist revolutionaries and anarchist revolutionaries, to play against us the opportunist weakening of orthodox Marxism which says that Marxists should not attack the state but capital, that only factories and not the streets can

be the center of class struggles, etc. According to this false understanding of Marxism, Lenin was an anarchist and his book *The State and Revolution* an anarchist writing. It is, however, the strategic book par excellence of revolutionary Marxism. The experience of all guerrilla movements is simple : the instrument of Marxism-Leninism, what Lenin, Mao, Giap, Fanon, Che, borrowed from Marx's theory, and developed, what was useful for them, is a weapon in the anti-imperialist struggle.

— The people's war conceived by the RAF has become in the consciousness of the people — it seems — a war against the people. Böll once spoke of the 6 against 60 million.

This is an imperialist wish. This is how in 1972 the newspaper *Bild* turned the notion of a people's war into a war against the people. If you consider the newspaper *Bild* as the voice of the people... We do not share Böll's contempt for the masses, because NATO, the multinational holdings, state security, the 127 American military bases in Germany, Dow Chemical, IBM, General Motors, the judiciary, the police, the BGS do not constitute the people, and the suggestion that the policy of the oil cartel, the CIA, the BND, the Constitutional Court can be a policy for the people, that the imperialist state embodies the well-being of everyone — hammering this into the heads of the people, that is exactly what the newspaper *Bild*, *Der Spiegel*, the psychological warfare waged by state security against the people, against us, is all about.

— *Vox populi, vox RAF* ? Don't you notice that no one takes to the streets for you anymore ? When there is a trial against the RAF, you only gather small groups in the courts ; don't you notice that from the moment you have thrown bombs around you, no one has a bed for you ? All this, however, largely explains the success of the investigations undertaken against the RAF since 1972. It is you and not Böll who despise the masses.

Great, that you are still repeating Hacker's platitudes — but the situation is characterized by a still tactically weak and scattered legal left, which cannot transform the reactionary mobilization into a revolutionary mobilization against the force of repression in a national framework. This question does not even arise. We say that it is precisely in this contradiction that a proletarian policy can become the policy of the proletariat only by arming itself, by transmissions which as problems of revolution, of strategy, of class analysis certainly surpass your flat polemic. The RAF is not the people but a small group that has begun the struggle, as a part of the people, which will only become a force of history for itself in the struggle against imperialism, in the course of the long process of the wars of liberation. The RAF, its policy, its line, its actions are proletarian, are a beginning of a proletarian counter-power. The struggle has begun. You talk about the fact that some of us are prisoners — this is a defeat. You do not talk about the political price already paid by the imperialist state against a small group like the RAF. Because one of the aims of revolutionary action, its tactics in this phase of construction, is to force the state to act openly, to force it to a reaction, which reveals the structures of repression, of the apparatus of repression, which makes them perceptible, and thus proposes itself as a condition of struggle of the revolutionary initiative. Marx says : "Revolutionary progress is made by the creation of a powerful and unified counterrevolution, by the creation of an enemy who will bring the party of the insurrection to reach through struggle the maturity which will make it the true revolutionary party." The astonishing thing is not that we have suffered a defeat, but that for five years the RAF has existed — the facts of which the government speaks have changed. In 1972, according to a survey, 20% of adults said they would accept legal proceedings in order to hide one of us in their home. In 1973, a survey among schoolchildren revealed that 15% of them identified with the actions of the RAF. Of course, revolutionary politics is not based on demographic surveys, because the process of awareness, knowledge and politicization is not quantifiable. But this is what the theory of the development of armed insurrection into a protracted people's war means — that in the fight against the power structure of imperialism the people will find their advantage in the long run, will free themselves from the grip of brainwashing by the media. Because our fight is *Realpolitik*, it is a fight against the real enemies of the people, while the counterrevolution is forced to lie. There is, however, the problem of the chauvinism of the metropolises in the consciousness of the people, which, in terms of economic category, is poorly defined by the concept of the labor aristocracy. There is the problem that national identity in the metropolises can only be reactionary,

as identification with imperialism. This means from the beginning that revolutionary consciousness in the people is only possible within the framework of proletarian internationalism, in identification with the anti-imperialist liberation struggles of the peoples of the Third World, and cannot only develop through class struggles here. To be this articulation, to realize proletarian internationalism as the basic condition of revolutionary politics, to be in this way the connection between the class struggles here and the liberation struggles of the Third World, is the business of the guerrilla in the metropolises.

“...because my sister and I were very close.”

Interview with Wienke Zitzlaff, Ulrike Meinhof's sister

Journal Junge Welt, supplement for the weekend of May 7–8, 2016

When Ulrike Meinhof died forty years ago, she was 41, her sister Wienke 44. Both sisters had their own political history, which they shared with each other. After her sister's arrest in 1972, Wienke campaigned for decades for RAF prisoners, against solitary confinement and for their release. In an interview with Ron Augustin, she talks about her sister's development, detention and death.

— There is a documentary about Patrice Lumumba, in which the detailed circumstances of his death were presented after forty years. When you saw this film¹, which was shot by Thomas Giefer, a fellow student of Holger Meins, you said that it might take forty years before we know what happened in Stammheim. Are there any new facts?

No, the findings of the International Commission of Inquiry, which were presented in Paris in 1979², demonstrated so many contradictions in the official reports that there were practically only efforts to cover them up. I do not want to list them all again, but Ulrike is said to have hanged herself from a window grille that was covered by a metal mesh plate. The police photos in the criminal investigation file show that her left foot was still resting on a chair when she was found. The rope, from which she was hanging, was so fragile and so long that it should have broken or her head should have slipped out when she jumped. The absence of bleeding in the conjunctiva and other clues are rather atypical for a suicide, and the International Commission of Inquiry concluded that my sister must have already been dead when she was hanged.

— Who do you suspect?

I can only speculate on that. But there was a fire escape, a stairwell completely independent of the prison circulation, which led from outside to exactly in front of his cell on the seventh floor. Anyone could have accessed it.

— How did you learn of her death, were you able to see her again?

So on May 9th at 9am there was a news report that Ulrike had committed suicide. Together with lawyer Axel Azzola, I immediately went to Stammheim. When we arrived, the body had already been removed from there. Gudrun Ensslin had wanted to see her, but the federal prosecutor forbade it. I had to identify her before the autopsy, apart from that I couldn't see her. Azzola got us to talk briefly with Gudrun, whom I saw for the first time then. I don't remember what we talked about, but she talked about her last conversation with Ulrike, the day before at the window, where they both laughed again. The same day there was a press conference of the lawyers in Stuttgart. There I stood up and explained that Ulrike had told me clearly, even when she was in Cologne-Ossendorf, if I die in prison, it's because I've been killed, I'll never commit suicide. At that time, she was still in a dead wing, totally isolated.

— Then, prosecutor Kaul had it broadcast in the media that there were tensions between the prisoners, which had allegedly "pushed the RAF's chief ideologue to his death". The media were given excerpts of letters that were supposed to prove this. In fact, excerpts were broadcast that were almost a year old, from a discussion that had been going on with difficulty but had since ended. Gudrun spoke of a "process of consolidation" that had taken place between them. Because the excerpts of letters

1. Thomas Giefer, *Une mort de style colonial, Assassinats politiques*, L'Harmattan, Paris 2008

2. *la mort d'ulrike meinhof*, report from the international commission d'enquête, Maspero, Paris 1979

were published out of context and partly falsified, the prisoners allowed their lawyers to circulate this correspondence in its entirety. Of course, the media ignored this.

In the end, Ulrike, together with the others in Stammheim, was working on the texts for the trial. When, on May 4, 1976, they discussed Germany's role in the imperialist chain, Ulrike was not in the courtroom but in a visiting booth in the basement, where she was preparing the next intervention with lawyer Heldmann. Later, this request, on the role of Willy Brandt and social democracy in the Vietnam War, was presented at the trial by Andreas Baader. On May 6, she had with lawyer Oberwinder a, as he called it, "lively discussion in which Mrs. Meinhof explained the group's point of view" and on May 7, two days before her death, she discussed several international projects with the Italian lawyer Giovanni Capelli. Already in 1971, when the investigations against Ulrike and the others were still ongoing, there were suggestions of "tensions" within the group, in order to slander her. She was "the voice of the RAF" and there are still quite a few people who like to present her as a "seduced", in order to "save her for her bourgeois class", as a German newspaper recently wrote. They like to forget that she was a communist, with a long political history dating back to the 1950s. I think the official versions didn't have much influence on me, because my sister and I were very close.

— When was the last time you saw her alive?

The last visit was in March 1976. Afterwards, so after his death, I was able to visit Jan Raspe, Gudrun and Andreas. There, in a context of work around the creation of an International Commission of Inquiry, a relationship of trust developed. I had an hour and a half visit with each of them each time, so most often in the morning, in the afternoon and the following day an hour and a half. This meant that the prisoners could talk among themselves about what they had discussed with me and that we did not have to repeat everything. And many times Gudrun was the last, so often it happened in such a way that we said to each other, you have already discussed everything, so tell us, how are things with you, and stuff like that. We got on well. That was what was impressive in all these meetings. And that is also why I am so sensitive against ridiculous distortions in the media. You are dealing with people, simply, who in a concrete situation behave concretely. It helps a lot.

— Your first visit to the prison was a week after Ulrike's arrest. Did she tell you what they did to her before her lawyer was allowed to see her?

The visits were always accompanied by State Security officials. Often there was Alfred Klaus from the Federal Police, the "family cop" who made the first "psychograms" of RAF members. Many things could not be discussed because the visit was threatened to be terminated. But I knew from her lawyer that he was only allowed to see her four days after her arrest, after she had to undergo a lot of degrading body examinations under the threat of forced ether anesthesia. She must have been beaten too, she had bruises everywhere. Jutta Ditfurth described all this again in her book.³

Ulrike was in Cologne-Ossendorf in a dead wing, that is, in total isolation, even acoustically, without other prisoners. Isolation as individual detention was already known from the time of the banning of the KPD, the German Communist Party. From the communists, who were locked up during the fifties, we knew that they used knock signs to communicate from cell to cell. But Ulrike was alone in this wing, there was no one to communicate with. I told her about my experiences with severely disabled people, about their isolation in this society, and about their struggle, because isolation reduces the human being so terribly. So, after she had been first eight months and then weeks in the dead wing, she wrote this text that begins with the sentence "the feeling that the head is exploding..."⁴, where she describes what happens in there.

Then the federal prosecutor tried to have her admitted to a psychiatric institution for an assessment of her mental state. When this did not work, a brain scan under forced anesthesia was ordered, under the pretext that Ulrike had a brain tumor that could lead to proof of her insanity or justify surgery. In truth, what is presented in the media time and again as a brain tumor was a simple, harmless blood fungus

3. Jutta Ditfurth, Ulrike Meinhof. The Biography, Ullstein, Berlin 2007

4. Ulrike Meinhof, Concernant les effets de l'aile morte, cf page 43.

that was discovered and treated during her pregnancy in 1962. Although the federal prosecutor knew this perfectly well, he used it to question Ulrike's mental health. These attempts at psychiatrization could only be prevented by a broad public mobilization throughout the country and abroad.

Ulrike is often presented as if she had been seduced and used by others, especially by Andreas. It's ridiculous, she was the one with the longest political experience, she was one of the most eloquent spokespeople of the student movement, more consistent than many of the time. And she had a very strong character. In hiding and in prison she was identical to herself, she wrote, fought, with the others. The clichés in the media are always the same, pre-cut 45 years ago by her ex-husband Röhl and his friend Stefan Aust, to erase in her "the voice", that is to say the political identity of the group.

— You were the director of a special school, did you never have problems at your workplace or elsewhere because of the story with your sister ?

But of course. The whole period from 1970 to 1972, when Ulrike was still wanted, I was constantly observed by the police. Wherever I went, the police followed me, often openly. Twice, Alfred Klaus of the federal police came to my house demanding that I meet my sister to persuade her to surrender, otherwise she would certainly be killed.

Then the Christian Democrats (CDU) opened their election campaign by attacking the school reform of the Social Democratic Party (SPD), using Ulrike Meinhof's sister as the worst example. I wasn't in the SPD, so there was no problem on that side, but it was clear that they wanted to hold the local government responsible for the fact that I could maintain my position in my school, and that's how it went for years. Of course, my political positions were also at stake. I was left-wing, I formulated a fundamental criticism of the pedagogy for people with disabilities, but I was also in solidarity with my sister, I didn't distance myself from her. During the prisoners' hunger strike in 1974, I was arrested once in the context of committee work. Then it came on the TV news, and half an hour later the president of the parents' council, a railway worker, came to the house to see if I was okay, and he called a parents' meeting, where the parents said, this is not how you treat your headmistress. So there was something there, solidarity, obviously that was also a thorn in the side of the school authorities. In the end, I took my early retirement. They were happy to get rid of me. After the press conference of the International Commission of Inquiry in Paris in 1979, I could no longer visit prisoners until 1992, because I was endangering "the security and order of the establishment".

— How did you discuss the respective political developments with Ulrike ? Did you perceive the decisive moments leading to the RAF ?

Ulrike and I each have our own political history, with a lot of exchanges. So, for example, she worked on children in need of special education, and for that she came to my school. She contributed a lot to me getting all the books of the pedagogues of the twenties, because they only existed in illegal reproductions, and she could get them. We both became politicized in the movement against the rearmament of Germany, we participated in the founding of the DFU party, the German Peace Union, which was an attempt to create a broad left-wing coalition. Then, Ulrike was, for five years, a member of the KPD, the banned communist party. After that, it was the SDS, the student organization, which became radicalized and it was the beginnings of the APO, the extra-parliamentary opposition of the sixties. Ulrike gave up her studies to devote herself entirely to journalistic work, mainly in the editorial office of the magazine *Konkret*, but also in other magazines and for radio and television. She was one of the most important voices of the student movement. Everyone fought over her articles based on in-depth research. When we sisters met, we talked about our children, but also about the political situation, the liberation movements, Vietnam. In February 1968, the international congress on Vietnam took place. Ulrike had moved to Berlin four days before. In October, she met Andreas and Gudrun at their trial for the burning of two department stores in Frankfurt. She told me how impressed she was by their political ideas. With *Konkret* she already had little left to do, as she had also expressed in one of her last articles under the title "Columnism"⁵. She also worked on the film *Bambule* (Mutiny), she

5. Ulrike Marie Meinhof, *Essays and Polemics*, Wagenbach, Berlin 1980

participated in a neighborhood committee in the Berlin suburb Märkisches Viertel, and above all she led important discussions at the international level.

I didn't know that Ulrike was involved in the release of Andreas Baader. She had told me that he had been arrested and that somehow he had to be released from prison. Four weeks before she disappeared she came to my house to make sure that I would look after her children in case something happened.

So when Andreas' release was in the news, I suspected that she had something to do with it, and I immediately went home to pick up the children. In the end, the story with the children happened differently, but in any case her decision to go underground was clear at that moment. Later, she herself motivated this step with the fact that, for her, "political opposition and underground life have become identical."⁶

6. Ulrike Meinhof, piece on Röhl, www.socialhistoryportal.org/raf/5510

Declaration from the International Commission for Enquiry on the Death of Ulrike Meinhof

Conclusions

At the end of its work, the International Commission of Inquiry into the Death of Ulrike Meinhof has taken note of the following report drawn up by its secretariat. Without taking every wording into account, it nevertheless emphasises that this is a serious work carried out thanks to the collaboration of qualified experts. It deserves to be taken into consideration and widely disseminated.

To summarise the sentiment on which its members agreed, the Commission noted :

— that Ulrike Meinhof was repeatedly and for long periods subjected to conditions of detention which must be described as torture. This is the form of torture known as social isolation and sensory deprivation, which is commonly applied in the Federal Republic of Germany to many political prisoners and common law detainees ;

— that the State authorities' claim that Ulrike Meinhof committed suicide by hanging is not proven and that the results of the Commission's investigation tend to show that Ulrike Meinhof could not have hanged herself ; — that the results of the investigation suggest that Ulrike Meinhof was dead when she was hanged and that there are disturbing indications of third-party intervention in connection with her death.

The Commission cannot express any certainty about the circumstances of Ulrike Meinhof's death.

However, the fact that, apart from the prison staff, the secret services had access to the cells on the 7th floor through a separate and secret passage gives rise to all suspicions. The results of the investigation that the Commission presents here make the need to set up an international commission of inquiry into the deaths at Stammheim and Stadelheim more urgent.

The Commission thanks Ulrike Meinhof's sister, who made all the documents in her possession available to it, and all the people and organisations who facilitated the work undertaken, supported it and helped it financially. This work was financed solely by these contributions and would not have been possible without them. The Commission also thanks all those who took care of the publication of this report.

Paris, December 15, 1978

The second death of the prisoners

Ron Augustin, Junge Welt newspaper, September 10, 2007

On the morning of 18 October 1977, three RAF prisoners were found dead or dying in the Stammheim high-security wing, and one female prisoner was seriously injured. Although the autopsies had been postponed until 4pm “for police reasons”, the Baden-Württemberg government was already spreading the news at 9am that the prisoners had committed suicide. At 2pm, the federal government spokesman Klaus Bölling was trying to condition the assembled press for his version of the suicide, while the Social Democratic faction was ordered by Willy Brandt to “set aside” the “minor differences” about the circumstances.

Since at the time I was one of about 70 prisoners subjected to the “communications freeze” (“Kontaktsperre”), I only learned of the prisoners’ deaths the following day, when my cell in Hanover was searched on the orders of the federal police, and I was informed of the “facts” that Andreas Baader and Jan Raspe had killed themselves with firearms, Gudrun Ensslin had hanged herself with an electric cable, and Irmgard Möller had stabbed herself several times.

At first I was shocked by the news – again, several of us had died, including the most important people in my life. I was desperate, but I couldn’t show it too much because at that very moment the terror of constant surveillance and therefore the fight against it began. For months on end I was watched 24 hours a day like the other RAF prisoners. At night the light was left on in the cell; every quarter of an hour the guards looked through the peephole; almost every day the cell was searched from top to bottom. Formally under the pretext of protecting us from further “suicides”, in truth with the explicit aim of destroying us and making us repent.

The “communications freeze” was not lifted for me until 31 October. I was then able to receive visits from my family and lawyers again, but I was still excluded from any contact with other prisoners. All requests from people wanting to visit me, such as Wolfgang Grams, were refused, their letters seized on the most absurd grounds. Private mail, lawyers’ mail, newspapers, books and all sources of information were subject to increased censorship. For example, the report of the Baden-Württemberg Parliament on the night of 18 October in Stammheim was not given to me, on the grounds that it “could endanger order and security”. It therefore took years for me to gain access to the – meager – information about that night and to be able to discuss it with others.

Today, thirty years after the events, I cannot give any credence to the versions of suicide. Not because I would never have had any doubts. Not because I would never have paid attention to the various speculations. Nor because I would never have been close to despair myself, under the pressure of the smear campaigns that I had been confronted with, like the other prisoners, from the beginning : campaigns not based on concrete facts; and continually built from standardized notions, suppositions, slanders, alterations, falsifications. No, what made me remain suspicious each time about the “proven facts” was that I knew them, those who had died, better than anything that was said about them.

First of all, there are the official facts, most of which have been conscientiously collected in a book by the lawyer Weidenhammer.¹ For the record, I will briefly summarize them.

According to the results of the criminological investigations, Andreas Baader allegedly killed himself with an 18 cm long pistol, shooting himself exactly in the middle of the back of the neck, three centimetres above the hairline, with the bullet exiting above the border between the forehead and the hair. According

1. Karl-Heinz Weidenhammer, *Selbstmord oder Mord? Todesermittlungsverfahren Baader Ensslin Raspe*, Neuer Malik Verlag, Kiel 1988

to an expert report by the Federal Police, which is based on fluorescent and radiological analysis, this shot would only have been possible if it had been fired from a distance of 30 to 40 centimetres between the pistol and the back of the neck. Taking into account the position of the weapon, the cartridge cases, as well as the traces of powder and blood spatter on the right hand, it was concluded that the shot had been fired with the right hand and that the weapon had been held with the trigger downwards. Knowing that Andreas was left-handed, a theory was then constructed according to which he had applied the weapon by holding it around the mouth with the right hand, with the trigger upwards. On the other hand, analyses with natriumrhodizonat on both hands “gave no trace of shooting”. The three shots fired in the cell and their casings were not compared with the weapon found at the scene. Therefore, there is no certainty either for the weapon or for the manner in which the three shots were fired. A large sample of blood and tissue from the point of impact (“clue no. 6”) was apparently “lost” at the forensic pathologist, Professor Joachim Rauschke.

In the case of Jan Raspe, no traces of gunpowder could be found on his hands. There was no trace of blood on the weapon found next to him, although he had clearly died from a point-blank shot to the right temple. According to the officials who found him dying in the morning, he was still holding the pistol in his hand. According to forensic science, in such situations, it is always necessary to investigate whether a murder was attempted as a suicide, because the weapon would normally fall out of his hands due to the recoil. In the investigation files and witness interviews, a wide variety of theories were put forward, which can only be interpreted as attempts to cover up the facts. For example, the report of the Baden-Württemberg Parliament states : “The exact position of the weapon has not been established”, which becomes in the decision to close the case by the Public Prosecutor’s Office : “There was a pistol next to his right hand”. Another attempt to rule out foreign intervention was to claim that there was no place for anyone on Jan’s right, a claim that could be easily refuted.

No fingerprints could be found on the weapons. Although there were no traces of blood on the two pistols, the prosecution initially stated that “the weapons were so covered in blood that no traces could be found.” Then it was stated that the blood had “coagulated,” before finally stating that the weapons had been “wiped” and then finally covered with a “layer of grease.” In the comments of one of the police investigators, this is succinctly translated into the sentence : “If the weapons had been wiped with a cloth before use, no usable traces could have remained.” And : “fingerprints cannot last on a greased weapon.”²

Gudrun Ensslin was found hanging with an electric cable from the window of her cell. When she tried to lower her, the cable broke immediately. No one asked why the cable had not already torn during the fall to her death. On the neck, a double hanging mark was found on both sides up to the back of the head, with additional bleeding in the crest. A histamine test, by which it is possible to establish whether hanging took place before or after death, was prepared but not carried out. Fingerprint preservations were not carried out, not even on the cable. The chair, which was supposedly used for jumping, was as little examined as, for example, her fingernails. Traces of injuries on the back, mouth, nose, head and left groin were found but not examined further. The fact that letters and other documents had been removed from the cell was first confirmed as a “seizure”, then denied, and later partially admitted by Attorney General Kurt Rebmann. To the extent that they still exist, they are still inaccessible. In the case of Andreas and Gudrun, the determination of the time of death was circumvented by refusing medical examiners access to the cells for eight hours.

Irmgard Möller survived the night of death with cuts on her wrists and four stab wounds near her heart. According to the investigation, she tried to commit hara-kiri with a small chrome knife with a rounded tip typical of prison cutlery. With great force, because the fifth rib was cut and one of the four stabs had penetrated seven centimeters into the heart pocket. In the decision to close the case by the public prosecutor’s office, only 2 to 4 cm of it remained. No fingerprints could be found on the blood-covered knife. All attempts by Irmgard to obtain the X-rays that were taken of her were rejected.

2. Chief Commissioner Günter Textor in the Frankfurter Rundschau of 27/10/1977 and 14/12/1977

The sweater she was wearing was so torn after she was taken to hospital that the damage from the stab wounds could no longer be determined. The police investigators' report states : "The sweater is so torn that its original shape can no longer be reconstructed in a usable manner." And : "Damage caused by stab wounds cannot be established with certainty due to the poor condition of the sweater." The decision to close the case by the Public Prosecutor's Office states : "The sweater worn by Irmgard Möller as the only item of clothing covering her upper body was soaked in blood, but it was not damaged ; from experience, an attacker would not have taken his victim's clothing into account." Irmgard has always denied that she injured herself or that there had been discussions about committing a mass suicide.³

Barely four weeks later, on 12 November 1977, Ingrid Schubert was found dead in an isolated cell in Munich-Stadelheim prison. She had been in this prison since mid-August 1977 and had been transferred from another cell a few hours before her death, after it had been announced the day before that a cache of explosives had been found in a cell in Stammheim, where Ingrid had been held until August. Ingrid is said to have hanged herself with a rope braided from three strips of bed sheets. The strips were made of sturdy cotton, approximately 8 x 240 cm. The outlines of the tears did not match each other. That is to say, either the strips did not come from the piece of bed sheet that was still in the cell, or there were pieces between them, which were not found. If Ingrid had torn the bed sheet herself, there should have been traces of fibres in the cell. However, according to the police investigators' report, "no traces of cotton could be found on any of the clothing, as is necessarily the case when tearing a fabric such as a bed sheet."

After a visit from her father for Ingrid's 33rd birthday, she had again spoken to a lawyer on 10 November 1977 about requesting a transfer to Frankfurt-Preungesheim Prison. On these occasions, she had given the impression that she was "increasingly open". Her family still cannot imagine that she would have killed herself out of resignation or despair.

Ulrike Meinhof had already been found in her cell on 9 May 1976 in similar conditions. She was hanging in a noose that was so wide that if she had not fallen, it was only because she was held firmly with her left heel on a chair. A chair that for its part was kept balanced only by the stiffness of the dead body, because it had been lifted off the ground by a mattress and blankets. The arrangement of the chair as well as the angle of the foot placed normally, contradict the most fundamental criminological criteria for a leap in suicide. The typical characteristics for a death by strangulation by hanging, such as the displacement of the cervical vertebrae or, in the absence of a broken neck, haemorrhages in the conjunctiva, could not be found either. On the other hand, there were bruises and effusions on the legs and hips that could not have come from the chair. The international commission, which examined all the documents concerning Ulrike's death, concluded that she must have been dead when she was hanged, and that the evidence pointed rather to suffocation or strangulation by third parties.⁴

The rope with which Ulrike allegedly hanged herself was a 4 cm wide strip of prison towel. Later experiments showed that a rope of this material and width breaks immediately with any sudden load. In the report of the first investigation, the rope was 68 cm long, with a double knot under the chin – too long for a credible hanging. As a result, the length of the rope was arbitrarily set at 51 cm at the autopsy. In addition, the forensic pathologist, Professor Rauschke, was forbidden by the then Attorney General Siegfried Buback to provide information to the forensic pathologist cited by the family.

It should be noted that Professor Rauschke, who led all the autopsies at Stammheim Prison, was always involved where there was something to hide. In May 1975, he had 'not noticed' the skull fractures caused by rifle butts that led to the death of Siegfried Hausner. In October 1979, he was found in Mobutu's Zaire, where he apparently made himself useful with the autopsy of seven bodies in the cover-up of a rocket accident by the German firm OTRAG.⁵

3. Cf. Oliver Tolmein, "RAF – Das war für uns Befreiung"; Ein Gespräch mit Irmgard Möller über bewaffneten Kampf, Knast und die Linke, Konkret Literatur Verlag, Hamburg 2002

4. rapport de la commission internationale d'enquête, la mort d'Ulrike Meinhof, Maspero, Paris 1979

5. ID (Service d'information à Francfort) du 7/11/1979

Neither Ulrike Meinhof nor Ingrid Schubert had any dermatological samples taken for histamine tests, with which it could have been established whether the hanging had taken place before or after death. The toxicological tests were limited to only a few substances, as one of the reports confirmed : “With the methods used, the following substances are not included : inorganic compounds, toxic substances of animal or plant origin, most insecticides and plant protection products, as well as several organic compounds that are not used as pharmaceuticals.”

If in all this there is “no indication” for foreign intervention, I wonder what in this speaks for suicide. But what is more important to me, however, is that we have always rejected suicide as a decision in our struggle. There was never a “discussion about suicide” in the group, because with us politics and personal identity were identical things, defined in relation to political goals, in prison as well as in hiding. In the slammer, this is only more exacerbated : there, you don’t let yourself be done so easily, you try to jam the machine as much as possible. To stand up, to fight, to continue, to live, to resist – “the weapon that is the human being”. Or as Gudrun wrote, “We cannot stop putting the conditions on their feet at all, we have only just begun. This is not death, this is life.”⁶

It was no secret from the State Security that since the beginning of the RAF, “the gang” had to “disappear” and that for this its “key figures” had to be “liquidated”.⁷ Here, precisely those who constituted our most important orientation would have killed themselves, would have left the group without cadres, would have done the work of the cops in their place. The constructions and interpretations that exist in the meantime on this subject do not fit into any political determination. People like Ulrike and Andreas would not have tolerated that the State Security got rid of them so easily. For me, suicide is only conceivable as an individual decision, of no longer being able to continue, as despair, the end of will and politics. So in the worst moments, I did not try it, did not even consider it. Whether it was a staged strategy of assassination, an act of ‘liberation’ or desperation, it would have been an admission that all was lost.

Yet there was no reason. Apart from the military defeat in the quagmire of hostage-taking, the situation in 1977 still had an effect on the RAF politically. At that time, everything indicated continuity. The prisoners were still busy with the procedures, with the texts that should be published, with international contexts of discussion in which we still had a responsibility. No matter what the perspective of getting out or not was, our struggle simply continued. Everyone wanted that too. We saw ourselves in a process in which the struggle in prison had created an effect that was still multiplying – an effect that could, through suicide, only tip over into disorientation.

The vehemence with which, from State Security to the Federal Government, every doubt raised about the suicide of the prisoners was confronted, made many people think. That is why the most adventurous constructions were broadcast to make the origin of the weapons credible a posteriori. Explosives in the underwear. Weapons in the files, passed through controls known to be very meticulous. Caches in ten different cells, dug with screwdrivers in concrete classified B-600. A weapon in a record player checked and removed several times, which was moved from cell to cell. A fantastic communication system made of cables, welds, loudspeakers, microphones and radios.

Equally poor was the argumentation with which the ‘key witness’ Volker Speitel and his colleagues were presented to make the weapons transports to the high-security wing in Stammheim plausible. Speitel, who according to his own words was “terribly afraid” when he was arrested, was put under pressure by measures taken by the Juvenile Office against his eight-year-old son. Since the first testimonies against us (Ruhland, Brockmann, Müller), we know how witnesses are dictated and helped to learn passages by heart. Only in the few trials where they were obliged to appear in person were their authorisations to give evidence restricted by the prosecution. As soon as they deviated from the pre-prepared schemata (like Boock, who makes a living from this), they contradicted each other and got lost in interpretations of “hearsay”.

6. Gudrun Ensslin, Imperialism forms a unity, socialhistoryportal.org/raf/5348

7. Reinhard Rauball, The Baader-Meinhof Group, Verlag Walter De Gruyter, Berlin 1973

I experienced the strip searches, the surprise raids and cell changes for six months in Stammheim. In the trial against the lawyers Arndt Müller and Armin Neuerla, who were accused of having transported weapons partly “without knowing it”, there were testimonies from around thirty officials who questioned these transports.

And anyone who has known Irmgard Möller for a long time knows that she does not lie. For 30 years, her statements have been consistent, without contradictions.

We still do not know what really happened on the night of the death in Stammheim. There are reports from the RAND Corporation and the CIA from 1977 that rated the RAF as one of the most dangerous groups in the world, and the secret services were unanimous in stating that the guerrilla problem could only be solved by liquidating their “symbolic figures.” Officials from the German secret service BND had free access to the high-security wing of Stammheim. There was a direct entrance from the outside to the upper floor of the high-security wing through a separate, armoured stairwell. Things that one might imagine bear the signature of the Israeli secret service Mossad, whose section chief Gideon Mahanaimi claimed in 1986 that he had helped “friendly services” by “killing terrorist leaders.” It is also known that the BND provided the Mossad with access to Palestinian prisoners in German jails, that Mossad-trained counterinsurgency experts in Africa and Latin America have killed prisoners, and that the Mossad, as a smaller service, is better able to keep secrets than others.⁸

Of course, we do not know how the coordination took place in practice, who in the state apparatus really knew something or who had enough suspicions to want to cover things up only. The countdown to the night of death could be traced exactly, since the psychological warfare had been intensified against the prisoners of Stammheim – after the first attempts to free them in Stockholm in 1975 and in Entebbe in 1976. The actions of the RAF were supposedly “directed from the prison”, the RAF supposedly considered attacks on nuclear power plants and playgrounds, one could only get rid of these “ghosts” by “using new methods”. Legal and illegal measures have intensified in the escalation of the last three months : a provoked attack on the group of prisoners in Stammheim, the referral of the application to the European Commission of Human Rights, the arrest of lawyers and committee members, a bomb against the law firm in Stuttgart. At each event outside, the prisoners were treated as hostages and punished by deprivation of contacts and information, up to the aggravation constituted by the “freezing of communications” which took away the last vestiges of protection. It is known that, on the night of death, even the video installation in the corridor of the high-security wing of Stammheim did not work.

Thirty years ago, the magazine *Pflasterstrand* still wrote quite clearly : “We recoil from the thesis of murder, which – regardless of the details – would have very serious consequences.” And again : “A murder : that would mean that in Germany there would be, at least in relation to certain groups, a

open fascism, and that would mean that, in a definitive and absolute way, we can no longer live as before.”⁹

Today, there is hardly any questioning when the “garbage producers” of the state (as Peter Chotjewitz calls them) or some people from our old contexts try to “get recognized by society” by relying on the verbiage of key witnesses. For them, the question “suicide or murder” has effectively become a “question of faith”, because their relationship with history has become peace with the existing conditions. They still try to resolve the contradictions of suicide by the stupid construction of a complicity of the authorities – with suicide, of course. In the big concert, just in time for the umpteenth anniversary, they thus try to transform everything known about the prisoners into “legends of the left”, to turn lies into “repentances”, and to denounce as “hardliners” those who hold on to their history.

Apparently, in this way the prisoners of Stammheim are to be murdered a second time, since the “second death” in the biblical sense is the definitive return to hell for the damned who have refused to repent. For Dante, it was the most honorable death.

8. *Le Soir* du 13/1/1986 ; *Der Spiegel* du 29/10/1979

9. *Paved beach* (revue de la gauche autour de Cohn-Bendit), December 1977

What remains a fact is that the last word on our history has not yet been said. Even if there are those who do not want to admit it.

Communiqué from the Petra Schelm Command

May 14, 1972

On Thursday, May 11, 1972 — the very day the US imperialists began the mine blockade of North Vietnam — Commando Petra Schelm detonated three bombs with a charge of 80 kg of TNT at the headquarters of the 5th Corps of the US Army in West Germany based in Frankfurt. West Germany and West Berlin will no longer serve as a safe haven for the extermination strategists. They must now know that their crimes against the Vietnamese people have created new enemies who will fight them relentlessly, that there is no longer a place for them in the world where they can be safe from the attacks of revolutionary guerrilla units.

We demand an immediate end to the blockade of mines in North Vietnam.

We demand an immediate cessation of the bombing of North Vietnam.

We demand the immediate withdrawal of all US troops from Indochina.

For the victory of the Vietcong!

Build the revolutionary guerrilla!

Let us have the courage to fight – let us have the courage to win! Let us create two, three, many Vietnams!

Red Army Faction – May 14, 1972

Commando Press Release July 15

May 25, 1972

“ALL KINDS OF MONSTERS WILL BE DEFEATED!”

Last night, Wednesday, May 24, 1972, two bombs with a charge of 200 kg of TNT exploded at the headquarters of the American armed forces in Europe in Heidelberg. This attack was carried out after General Daniel James, head of unit at the Pentagon, had declared that same Wednesday in Washington: “From now on, for the bombings in Vietnam the American Air Force no longer excludes any target north or south of the 17th parallel.” On Monday, the foreign minister of Hanoi had once again accused the United States of having bombed very densely populated areas in North Vietnam.

The US Air Force has dropped more bombs on Vietnam in the last seven weeks than on Japan and Germany during World War II. The Pentagon is talking about millions of tons more explosives that are planned to be dropped to stop the Vietnamese offensive. This is genocide, it would be the “final solution” for the Vietnamese people.

The people in Germany do not support the intelligence services against the commandos, because they want nothing to do with the crimes of American imperialism and their justification by the ruling class here; because they have not forgotten Auschwitz, Dresden and Hamburg; because they know that against the murderers in Vietnam bombings are justified; because they have experienced that demonstrations and protests against the crimes of imperialism are useless.

We demand an end to the bombing of Vietnam.

We demand an end to mining in North Vietnam.

We demand the withdrawal of American troops from Indochina.

We will continue our attacks against the exterminators of Vietnam until the Vietcong is victorious.

We call on activists in West Germany and West Berlin to target all American installations in their political struggle against American imperialism.

Solidarity with the Vietnamese people!
Let us disperse and break the forces of American imperialism!
Victory in the people's war!
July 15 Commando – Red Army Faction

Press release from Commando Ulrike Meinhof

April 13, 1977

For “actors of the system itself” like Buback, history always finds a way.

On April 7, 1977, Commando Ulrike Meinhof executed Federal Prosecutor Siegfried Buback.

Buback was directly responsible for the murder of Holger Meins, Siegfried Hausner and Ulrike Meinhof. In his role as head of the Federal Prosecutor's Office – as the central point of decision and coordination between the West German judiciary and intelligence services, in close cooperation with the CIA and the NATO Security Committee – he staged and directed their assassinations.

Under Buback's direction, Holger was premeditatedly murdered on November 9, 1974 through systematic starvation and conscious manipulation of the transfer time from Wittlich to Stammheim.

The calculation of the federal prosecutor's office was to break, by executing a cadre, the collective hunger strike of the prisoners against the extermination detention, and this after the attempt to kill Andreas by stopping the force-feeding had failed thanks to the mobilization of public opinion.

Under Buback's leadership, Siegfried, who had led the Holger commando

Meins and who could prove that the explosion at the German embassy in

Stockholm was the work of German MEK units, was assassinated on April 4

1977. While he was at the exclusive disposal of the Federal Prosecutor's Office and the BKA, he was extradited to Germany and transferred to Stuttgart-Stammheim prison at great risk to his life : this was tantamount to signing his death warrant.

Under Buback's direction, Ulrike was executed on 9 May 1976, in a State Security action. Her death was disguised as suicide to suggest “the failure of her policy”.

This murder was the end of an escalation that had already seen the federal prosecutor's attempt to make Ulrike a cretin by forcible neurosurgery, in order to present her destroyed at the Stammheim trial and thus be able to denounce the armed resistance as a mental illness. The realization of this project was prevented thanks to international protests.

The time of Ulrike's murder was calculated precisely :

— before the decisive initiative at trial, during the defence motions, which were to interpret, from the RAF attacks on US Army headquarters in Frankfurt and Heidelberg in 1972, Germany's role in US aggression in Vietnam in defiance of international law ;

— before Ulrike's hearing as a witness at the Holger Meins Commando trial in Düsseldorf, where she could have made irrefutable statements about the extreme form of torture she was subjected to for eight months in a dead wing ; — before her trial, when international public opinion, which was beginning to develop critically about the parody of a trial offered by Stammheim and its cynical exhibition of all imperialist violence, was understood by the government and its executive, since it was falling on its feet.

The story of Ulrike, more than that of other fighters, is the story of the continuity of the resistance. For the revolutionary movement, she had an avant-garde ideological function that Buback attacked by staging a fake suicide : to take advantage of her death for the propaganda of the federal prosecutor as a “confession of the failure of armed policy” and thus morally annihilate the group, its fight, its trace. The conception of the federal prosecutor, who has centralized, since 1971, all the prosecutions and procedures against the RAF, follows the line of the anti-subversive strategy conceived by the NATO Security Committee : criminalization of the revolutionary resistance – with as tactical stages the infiltration, the dissociation and the isolation of the guerrillas as well as the elimination of its leaders.

In the framework of German imperialism's counter-strategy against the guerrillas, justice is an instrument of war – by pursuing the guerrillas who operate underground and by proceeding to the destruction of prisoners of war.

Buback — as Schmidt says, “an energetic fighter” for this state — understood the confrontation with us as a war and waged it as such : “I survived the war. This is a war with other means.”

We will prevent our fighters from being murdered in German prisons, because the prosecution cannot solve the problem, which for it is the refusal of the prisoners to stop fighting, other than by liquidating them.

We will prevent the federal prosecutor's office and state security organs from taking revenge on the fighters in prison for the guerrilla actions abroad.

We will prevent the federal prosecutor's office from using the fourth collective hunger strike of prisoners for their minimum human rights to murder Andreas, Gudrun and Jan, as the psychological warfare has already been openly spreading since Ulrike's death.

Commando Ulrike Meinhof – Red Army Faction

Organize armed resistance and the anti-imperialist front in Western Europe.

Waging war in the metropolises as part of international liberation struggles.

Chronological markers

October 7, 1934

Birth

February 7, 1940

Death of his father

March 1, 1949

Death of his mother

September 1953

First articles for the student magazine Spektrum

1955–1957

Studies in philosophy and pedagogy, courses in psychology, German literature, English literature, art history and historical science at the University of Marburg

August 17, 1956

German Communist Party KPD banned

1957–1959

Studied pedagogy, philosophy, psychology and art history at the University of Münster. Spokesperson for the Anti-Atomtod-Ausschuss (committee against nuclear death)

1958

Becomes a member of the federation of socialist students SDS. Demonstrations against nuclear weapons. Articles for several magazines including Das Argument

January 3–4, 1959

He stands with the SDS against the SPD faction at the Congress against nuclear weapons in West Berlin

October 1959

Moves to Hamburg and becomes editor-in-chief of the monthly Konkret

October 1959 — June 1964

Underground member of the KPD

December 27, 1961

Marriage to Konkret editor Klaus Rainer Röhl

September 21, 1962

Birth of twins Bettina and Régine

August 1964

Retires from the editorial staff of Konkret but continues to work for the magazine and other media as a freelance journalist

January 1968

Divorce. Moves to West Berlin. Participates in the organization of the International Congress on Vietnam held in Berlin on February 17–18, 1968.

1968–1969

Works on several documentaries for television, including Bambule (Mutiny) on the situation in juvenile homes

April 1969

End of collaboration with Konkret

1969–1970

Involved in a neighborhood committee at the Märkisches Viertel, a suburban housing complex.
Lecturer in journalism at the Free University (FU) of Berlin
May 14, 1970
Andreas Baader released from prison. Clandestinity and founding of the RAF
May 1, 1971
The Urban Guerrilla Concept is published. For the first time, the group calls itself RAF, Rote Armee
Fraktion.
July 15, 1971
Petra Schelm dies in shooting
June 1, 1972
Ulrike arrested
June 1, 1972 — February 9, 1973
Isolation in the dead wing of Cologne-Ossendorf prison. Same from December 21, 1973 to January
3, 1974 and, with Gudrun Ensslin, from February 5 to April 28, 1974
April 28, 1974
Transfer with Gudrun Ensslin to Stuttgart-Stammheim Prison
September 13, 1974
Announces third mass hunger strike during Andreas Baader's prison release trial
early November 1974
Transfer of Andreas Baader and Jan Raspe from other prisons to Stammheim
November 9, 1974
Holger Meins dies after 58 days of hunger strike
November 29, 1974
Eight-year prison sentence in Andreas' release trial
May 21, 1975
Stammheim trial begins against Ulrike Meinhof, Gudrun Ensslin, Jan
Raspe and Andreas Baader
May 9, 1976
Ulrike dies in a cell in Stammheim prison
May 16, 1976
Procession of 10,000 people at Ulrike's funeral in Berlin

Bibliography

Klaus Croissant (ed), texts of prisoners of the “Red Army Faction” and last letters of Ulrike Meinhof, Maspero, Paris 1977
collective (ed), mutiny and other texts by ulrike meinhof, Editions des femmes, Paris 1977
Klaus Croissant (ed.), On the Baader-Meinhof trial. Torture in the prisons of the FRG, Bourgois, Paris 1975
File, West German political prisoners accuse, Les Temps
Moderns No. 332, Paris, March 1974
Report of the International Commission of Inquiry, The Death of Ulrike Meinhof, Maspero, Paris 1979

All RAF texts, with mostly French translations, are in the RAF archives at the International Institute of Social History IISG in Amsterdam, and are available online, downloadable as PDFs at socialhistoryportal.org/raf. There is also a selection of prisoners’ texts and a collection of documents from internal discussions, discussions with other activists, the prison struggle, and struggles considered relevant to the context, including several documents in French.

The books mentioned above are also available in PDF at socialhistoryportal.org/raf.

The Library of Unconventional Lives

Ulrike Meinhof
Ulrike Meinhof derniers textes
June 1976

<socialhistoryportal.org/raf/5535>

Last writings of Ulrike Meinhof, Original manuscript of Ulrike ; Der Metropolen Guerilla, letters from the Stammheim process. "Letzte texte von Ulrike", 1976.

© éditions la rupture, 2020

éditions la rupture

thelul.org